

## CHAPITRE XVIII

### LES GLACIERS DE LA SCANDINAVIE

Immenses champs de neiges perpétuelles. — Sources des glaciers. — Comment on les appelle. — Glaciers au nord du cercle Arctique. — Glaciers au sud du cercle Arctique. — Étude sur la naissance et l'accroissement d'un glacier. — Causes de sa formation.

La Norvège est sans rivale en Europe pour le nombre et la taille de ses glaciers et ses champs immenses de neiges perpétuelles. Les Norvégiens appellent ces derniers *snebrae*, *snefonn* (pluriel *snebraeer*, *snefonner*), et les Français *névé*, c'est-à-dire, le réservoir, la source des glaciers.

Les principaux champs de neiges perpétuelles que l'on trouve en dedans du cercle Arctique sont :

Iedki, sur l'île de Seiland, entre 70° — 71° latitude, dont les glaciers courent presque jusqu'à la mer.

Iökel, sur le fiord Kvaenanger, environ 79° latitude avec des glaciers allant jusque dans la mer.

Alkavare, sur la chaîne Kölen, près du 68° latitude.

Almajolos, à l'est du fiord Folden sud, latitude 67° — 68°.

Sulitelma, à l'est du fiord Salten, au nord du 67° latitude, situé à la frontière norvégienne et suédoise.

Svartisen, entre les fiords Ranen et Salten, dont la plus grande par-

tie est au nord du cercle Arctique, passe en grandeur pour le second *snefonn* de la Scandinavie ; il a une longueur de plus de quarante-deux milles, et couvre un espace d'environ soixante deux milles carrés.

Entre les fiords Lyngen et Sallen, le long de la côte, apparaissent de nombreux *snefonner*, entre 67° — 70° latitude qui ne sont pas dénommés dans les livres ni sur les cartes.

Au sud du cercle Arctique sont :

Oxtinder, juste au-dessous du cercle Arctique, au sud du fiord Ranen.

Les *snefonner* Børge, 65° latitude à peu près, couvrent un espace de vingt mille anglais carrés.

Sibmek, au sud des Børgefields.

Sur le groupe des montagnes de Dovre, s'élève le Snehaetten, 7,400 pieds de haut ; un peu au sud du précédent, Skredshö, 7,300 pieds. Au nord-est de ceux-ci, on voit les Nunsfields, Stenskolla et Skrimkolla, s'élevant à une hauteur de 6,000 pieds, et tous couverts de vastes champs de neige.

La chaîne de Surendals, à l'est de Christiansund, et au nord de Dovre, a de grands *snefonner*.

De même la chaîne de Sundal, à l'est du fiord de même nom.

Les Romsdalsfields, dont la plus haute montagne est Storhogda, 6,500 pieds, possèdent des *snefonner* en grand nombre.

Les Horningfields ont de vastes *snefonner* qui s'étendent jusqu'à Stryn.

Le Justedalsbraeen<sup>1</sup>, le plus grand de tous les *snefonner* de la Scandinavie, est situé entre le fiord nord et le grand fiord Sogne, et couvre un espace de quatre-vingt deux milles anglais carrés.

La chaîne de Lom, à l'est de Justedal, a plusieurs *snefonner*.

Les Langfields renferment des chaînes de montagnes avec des *snefonner*.

Sur le Jotun, le groupe le plus sauvage et le plus élevé des monts scandinaves, on trouve en grand nombre de vastes champs de neiges perpétuelles.

1. L'Islande a, sur son côté sud-est, un glacier encore plus grand, le *Vatnajökul*, qui couvre un espace d'environ deux cent quarante milles carrés.

La chaîne Hardanger a une rangée de grands snefonner.

Les groupes Røldal et Hallingdal ont plusieurs snefonner.

Le Folgefonn, sur le Sørfiord, branche de l'Hardanger, est le snefonn le plus méridional, et couvre quinze milles carrés anglais.

On trouve les glaciers aussi loin au sud que le  $61^{\circ} 20'$  de latitude. La configuration du pays et le climat de la Norvège sont particulièrement propres à la formation de champs de neiges et de glaciers. Presque tous, sinon tous ces derniers, sont en dedans de la chaîne occidentale de la péninsule, pas au delà de l'influence de la mer. Les montagnes sont les grands condensateurs de l'humidité apportée par les vents de l'Océan sous forme de pluie et de neige, selon leur hauteur et la saison de l'année. Les vastes champs de neiges perpétuelles en Norvège forment d'immenses plateaux, dans lesquels un pic ou une crête se montrent parfois.

L'étude de la naissance et de la croissance d'un glacier impressionne quand on pense à l'énorme quantité de temps qu'il a fallu pour son origine et ses progrès. Après une certaine hauteur, sur quelques montagnes, la neige qui tombe durant l'année ne fond jamais entièrement ; la somme restante, à laquelle de nouvelles couches s'ajoutent d'année en année, forme dans le cours du temps une accumulation d'une profondeur immense ; c'est la source du glacier. Si le temps était toujours froid et la neige toujours friable, la formation d'un glacier serait impossible, car la chute de la neige, avec le temps, atteindrait une hauteur fabuleuse. Régulièrement, les grandes chutes de neige arrivent par une température un peu au-dessus du point de gelée. La chaleur est indispensable pour la formation d'un glacier.

Ces champs de neige de la Scandinavie, pendant les mois d'été, sont sous l'influence d'un soleil puissant et presque continu, en raison de ce qu'ils sont si loin au nord ; à cette époque, le dégel de la glace et de la neige est très grand. Au printemps et au commencement de l'automne, d'immenses déserts sont produits par les pluies ; l'eau provenant de la fonte des neiges filtre à travers les couches, et, en se congelant, cimente les particules ; par la pression, les couches inférieures sont converties en glace solide. Si le désert de glace qui fond chaque année excède le remplissage annuel par la neige, le glacier doit naturellement devenir plus petit et se retirera au lieu d'avancer ; si la fonte pro-

duit un désert moins grand que le remplacement, le glacier avancera. Aujourd'hui, on trouve en Norvège des glaciers qui s'avancent et d'autres qui se retirent, tandis que, depuis un grand nombre d'années, ceux de la Suisse se retirent. En Scandinavie, les glaciers sont plus nombreux et plus grands au sud du cercle Artique.

## CHAPITRE XIX

### LE FIORD DU SOGNE

Le Sogne. — Entrée du fiord. — Profondeur du fiord. — Les branches latérales et leur profondeur. — Bônder à bord des steamers. — Passagers de troisième classe. — Vallée des fiords. — Le fiord Fjaerland. — Glaciers. — Je quitte le Fjaerland. — Le fiord Sogndal. — La vallée Sogndal. — Vue superbe du fiord. — Un beau cône. — Le fiord Lyster.

De tous les fiords de la Norvège, aucun ne peut rivaliser en dimensions, en grandeur, en hardis contours, en paysage sombre et fatal, avec le magnifique Sogne. Pas un touriste ne manquerait de naviguer sur ses eaux. Son entrée, qui est formée à l'ouest par les îles Sulen et autres, et à l'est par la terre ferme, est à environ  $61^{\circ}$ , et son cours principal se dirige à l'intérieur presque directement à l'est. La profondeur de la mer est remarquable. Au sud de Yttre-Sulen, elle a environ 600 pieds de profondeur; plus loin dans l'intérieur, entre Big-Store Hilleø et Stesvundsø, 1,584 pieds; un peu plus haut, elle diminue à 1,200 et 900 pieds, et immédiatement au sud de l'église de Bø, elle atteint l'énorme profondeur de 3,980 pieds; au nord de l'église d'Arnefiord, 3,222 pieds; à l'entrée de l'Aurland, 3,766 pieds, et juste au sud de Kaupanger, 2,964 pieds. Les branches du fiord sont beaucoup plus étroites, mais la profondeur de leurs eaux est également très grande. La Sogndal, à son entrée qui est étroite, est profonde de 132 pieds;

mais, à mi-chemin, elle est de 1,194 pieds, et, près de son extrémité, de 216 pieds. A son entrée, la Lyster a 2,170 pieds de profondeur; à mi-chemin, 1,176 pieds; vers son extrémité, 276 pieds. Mais, dans l'Aardal et la Laerdal, qui forment l'extrémité supérieure du Sogne, la mer a, dans le premier, 840 pieds, et dans le dernier, 780 pieds. La largeur moyenne du Sogne varie de quatre à deux milles, et sa longueur en ligne directe est à plus de trois degrés de longitude, ou une distance d'environ quatre-vingt quatre milles, avec ses détours.

Plusieurs branches latérales s'étendent au nord et au sud, outre des baies et des anses profondes. Sur le bord septentrional, on rencontre le Vadeim et le Fjaerlands, ce dernier ayant quatorze milles de long; le Sogndal dix milles, et le Lyster vingt-quatre milles. Sur le bord méridional sont le Brekke, l'Arne et l'Aurland; ce dernier a seize milles de long, avec sa branche, le Naerö, qui a environ six milles. Nulle description ne peut donner au lecteur une idée satisfaisante de la magnificence de la scène qu'offrent ces étroits fiords latéraux du Sogne.

Par un beau jour du commencement de juillet, je me trouvais pour la seconde fois dans la charmante ville de Bergen, attendant le sifflet du steamer qui devait me transporter au Sogne, mon but étant de m'arrêter en chemin à quelque point convenable et de me diriger de là vers le lieu où ma fantaisie me conduirait. Le voyage, pour aller de Bergen au fiord et en revenir, demande quatre jours, et les steamers partent deux fois par semaine. La foule ne tarda pas à se rassembler, et des bateaux chargés de monde quittèrent le rivage l'un après l'autre. Après la confusion qui règne habituellement sur un steamer à son départ, nous démarrâmes.

En quittant Bergen, le bateau à vapeur porte vers le nord pendant environ soixante milles, au milieu d'une scène sauvage. La proue du navire était encombrée de passagers, la plupart fermiers et pêcheurs retournant chez eux avec des coffres, des paniers et des mannes. Les femmes et les enfants surtout étaient gais, car beaucoup avaient été à Bergen pour la première fois, et revenaient enchantés de la ville, qui leur avait paru si grande. Jamais encore ils n'avaient vu de si beaux magasins et tant de jolis objets; aussi avaient-ils acheté un grand nombre d'articles.

Une chose qu'un *bonder* ne fera jamais, quelque riche qu'il puisse

être, c'est de prendre un billet *de première classe* ; pour lui l'argent dépensé de cette manière est entièrement gaspillé, et il le regretterait et le pleurerait bien longtemps ; non qu'il soit avare, loin de là ; mais il préfère dépenser son argent contre une valeur reçue, par exemple, traiter ses amis pendant la traversée. Il n'a pas la moindre inclination à se mêler avec les gens de la ville, dont beaucoup, ici comme ailleurs, regardent de haut ces cultivateurs du sol, se moquent de leurs habits et de leurs manières, et refusent de se joindre à eux, même sur le pont, dans la crainte que leur situation dans la société n'en puisse être diminuée. De plus, si un fermier était disposé à prendre un billet de première classe, il se garderait de le faire, dans la crainte d'être tourné en ridicule par ses amis, qui penseraient qu'il veut se donner de grands airs et qu'il tient à paraître un *herre* (gentleman). Par le beau temps, la troisième classe ou le pont sont assez bons pour lui et sa famille ; en cas de tempête ou de froid, il pousse un soupir quand il est forcé de prendre la seconde cabine où il trouve un abri confortable, mais point d'ameublement ; car il n'y a que des bancs et des tables en bois nu, et c'est sur ces tables, sur ces bancs et sur le plancher qu'il repose du mieux qu'il peut. Mais la majorité reste éveillée toute la nuit. La seconde cabine est habituellement remplie de fumée de tabac, à travers laquelle on distingue une foule joyeuse ; avec celle qui est sur le pont, elle a certainement le meilleur temps à bord ; ils rient et plaisantent, jouent aux cartes, mangent et semblent tenus de se donner du plaisir avant de rentrer à la ferme et de reprendre les durs travaux. Beaucoup retournent chez eux heureux de leurs ventes ou de leurs achats. La question invariable en Norvège, c'est : « Combien cela coûte-t-il ? » car le peuple tient à savoir le prix de chaque chose.

J'ai toujours eu grand plaisir à me mêler à ces *bonder*, à bord des steamers, et à jeter un coup d'œil sur leur caractère, à faire ce qu'ils faisaient, à être comme l'un d'eux ; j'ai ainsi passé bien des heures agréables et je me suis fait des amis.

La route qui mène au fiord du Sogne passe au milieu de tant d'îles, que l'on croit voguer sur une rivière ; la scène parfois est extrêmement belle. La plus grande partie du pays est inhabitée ; de temps en temps, la mer paraît si complètement fermée par la terre, que l'on suppose le voyage fini ; mais soudain une ouverture se présente, et on aperçoit au

loin une vaste étendue d'eau ; le canal est quelquefois si étroit et si tortueux, que le navire touche presque les rochers des deux bords.

Rarement les steamers abordent à un quai ; ils stoppent simplement. Un grand bateau part du rivage et apporte de la cargaison ou en prend. Une quantité de petites embarcations arrivent avec des passagers et emmènent ceux qui vont à terre ; souvent a lieu une indescriptible confusion ; les bateaux cahotent les uns contre les autres ; les gens se disputent et crient ; marchandises, chevaux, moutons, passagers vont et viennent, et, en même temps, on transporte les caisses par l'étroit passage. Ici, des individus sautent de bateau en bateau jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à celui qu'il leur faut ; un homme retourne en hâte au steamer pour chercher quelque chose qu'il a oublié ; une femme appelle son mari, qui est encore sur le pont, dans la crainte qu'on le laisse en arrière. Un autre atteint le navire dans une transpiration effrayante, provoquée par l'appréhension qu'il a de manquer le vapeur ; dans son ahurissement, il vient rouler dans le giron d'une femme qui, au lieu de se fâcher, rit de tout son cœur. Des hommes en bateau crient en vain au capitaine d'arrêter. Ce que j'admiraïs surtout, c'était l'urbanité de tous les officiers. Dans le tumulte, quelque ennui qu'on leur fasse éprouver, pas un mot inconvenant ne sort de leur bouche et ne blesse l'oreille.

A six heures de Bergen à peu près, on atteint l'entrée du Sogne, qui a six ou sept milles de large. En côtoyant le bord méridional, on passe devant une masse énorme de rochers. Le Sognefest (château du Sogne) est très hardi dans ses contours, et semble former deux côtés d'un carré. La scène qui se déploie devant le voyageur est superbe : c'est un panorama toujours changeant dans ses tableaux de montagnes couvertes de neige ; au nord, les glaciers de Justedal, dominant les montagnes de l'est, et, au sud, les champs de neige de Fresvik. La végétation augmente à mesure que l'on pénètre dans l'intérieur ; les bases des montagnes et des collines sont couvertes de bois. Sur le côté septentrional il y a un fiord étroit sur les bords duquel, et à son extrémité supérieure, se trouve le hameau de Vadeim avec ses maisons peintes en blanc et deux ou trois fermes. Le steamer s'arrête ici à un quai pour débarquer les passagers et s'alléger de sa cargaison. En cet endroit, une grande route conduit vers le nord au fiord de Forde et au Julster-Vand.



Les vallées auprès des fiords sont souvent très fertiles et bien cultivées, contrastant singulièrement avec les montagnes stériles qui les entourent. Depuis la mer, elles semblent former un bassin ovale avec un ravin à l'extrémité; les versants des montagnes descendent doucement vers ce bassin, creusé évidemment par l'action de la glace et de l'eau. Quelquefois deux ravins entrent dans la vallée comme deux branches rayonnantes. A la base des montagnes, les terrasses s'élèvent l'une sur l'autre au nombre de trois ou quatre.

A environ soixante milles de son entrée, le Sogne semble finir tout à coup à la base des hautes montagnes; il tourne brusquement au nord et dépasse l'île de Kvamsö; à quelques milles plus loin, le fiord principal court encore une fois à l'est, tandis qu'au nord apparaît l'entrée du Fiaerland, la première grande branche du Sogne.

Le steamer stoppe au charmant hameau de Balholmen, en face duquel est situé Vangnaes, lieu de la scène de la « saga » de Frithiof. Sombre est le Fiaerland avec ses montagnes, ses glaciers et son aspect sauvage. Des cours d'eau, alimentés par la neige et la glace fondues, descendent de chaque versant. Sur les montagnes dominantes sont les Langedals et les glaciers Biörne, s'élevant à 4,500 et 4,780 pieds au-dessus de la mer. Un peu plus au nord, sur le côté occidental, sont les fiords Sraere et Vette, entre des montagnes, dont la plus haute, l'Oatneskri, atteint jusqu'à 5,000 pieds. Au bout du fiord Vette, se trouve une route de quelques milles, conduisant au grand banc de glace de Justedalfonn. Si l'on navigue plus loin dans l'intérieur, des montagnes encore plus hautes se mirent des deux côtés du fiord, la Melsnipa, 5,620 pieds, et les glaciers Gunvords et Stendals, 5,200 pieds. L'eau est d'un vert opaque tout particulier, qu'elle doit à l'effet des nombreux cours d'eau produits par les glaces. Trois vallées divergent des terres basses au bout de ce fiord; les deux plus intéressantes sont la Suphelle et la Boyum. La première est un long et étroit ravin, enfermé entre des montagnes rugueuses; son glacier, à environ quatre milles de la mer, est alimenté par les éboulements d'un autre glacier avec lequel il n'a point de communication directe, les masses de glace tombant d'une hauteur de 2 à 3,000 pieds. La Boyum est à l'ouest de la Suphelle. Les montagnes sont escarpées; elles portent des bouleaux à une grande élévation surmontée par le glacier.

En 1868, un grand nombre d'avalanches roulèrent sur différentes parties du pays et occasionnèrent des morts d'hommes et des destructions de propriétés. Sur le Fiaerland, du côté occidental, il en descendit une de telle taille, qu'elle forma un pont sur le fiord qui, à cet endroit, est large de 5,000 pieds et que l'on put le traverser à sec. Si la chose ne m'avait été affirmée par plusieurs personnes dignes de foi, je ne l'aurais pas crue, tant ce fait paraît incroyable.

En quittant le Fiaerland et en remontant de nouveau le fiord Sogne, la scène devient plus gaie ; les bois, les champs et les prairies, les hameaux et les fermes deviennent plus nombreux ; à la base des montagnes, les collines les plus basses sont couronnées de bois. Ici se voit le hameau de Fejos, pendant que le champ de glace Fresvik, haut de 5,000 pieds, domine le tout. Le Kanger, le plus grand assemblage de fermes que j'aie vu sur le fiord, se trouve sur le bord septentrional, presque en face. Deux courants du Grindsdal et de l'Henjumdal, — deux vallées séparées de quelques milles — formés par le glacier Gunvord, 5,000 pieds au-dessus de la mer, se jettent ici dans le fiord, et fournissent de la force motrice à de nombreux moulins à blé.

A quelques milles plus haut, sur le bord septentrional, le fiord Sogndal apparaît, avec son aspect fatal, ses régions fertiles et ses vallées transversales, sur lesquelles sont disséminées des fermes. Ici aussi, la mer est décolorée par les cours d'eau venant des glaciers. Dans les montagnes, on trouve de nombreux *saeters*. Le village de Sogndal possède beaucoup de maisons, bâties tout près l'une de l'autre, et le steamer stoppe à un quai. La population se compose d'environ cinq cents âmes. Le district est célèbre par ses vergers de pommiers et aussi par son *gammelost* (vieux fromage), qui, lorsqu'il est assez vieux, est le plus fort des fromages connus. Quand on y est accoutumé, c'est un excellent apéritif.

Depuis la Sogndal, l'aspect du Sogne est superbe. Sur le bord septentrional surgit Storehog, 3,830 pieds ; en face Blejen, 5,400 pieds ; le fiord passe entre eux, avec deux milles de largeur et 2,900 pieds de profondeur. La plupart des montagnes s'élevant du fiord sont déchirées ; en divers endroits, on aperçoit, à une grande hauteur, des bouleaux, des sapins, des pins ; l'œil rencontre aussi une ferme solitaire et un moulin à blé. A quinze milles au-dessus du fiord Sogndal, sur le bord septen-

trional, se trouvent les petits hameaux d'Amble supérieur et inférieur, et l'église de Kaupanger. Ils sont situés sur les bords d'une jolie baie, de forme ovale. Les collines les plus basses descendent doucement vers la mer et sont garnies de bois jusqu'à leurs sommets, et çà et là des bosquets d'aunes, de tilleuls, de bouleaux et d'autres arbres. Deux beaux cours d'eau tombent dans la mer, et, sur leurs rives, on a établi de petits moulins à blé. Des prairies, des champs jaunissants et des plants de pommes de terre, sont éparés autour des fermes. Par un clair soleil, l'endroit est d'une exquise beauté. Que de lieux pittoresques on trouve sur ces fiords ! ils frappent les regards au moment où l'on s'y attend le moins. Un peu plus loin, en entrant dans le fiord Lyster, on aperçoit un immense et magnifique panorama de montagnes et d'eau. La neige et les glaciers appellent les regards vers les hautes régions, pendant qu'une ferme, un hameau ou une église, prouvent que des hommes vivent près de la mer, au milieu de cette grande et stupéfiante nature.

A quelques dix ou douze milles dans l'intérieur, sur un promontoire du bord oriental, est située Urnaes, d'où une vue admirable du fiord se présente d'elle-même, avec sa chaîne de collines et d'éperons descendant vers la mer. Sur le bord occidental, en face d'Urnaes, est Solvorn, pittoresquement placée dans le creux des montagnes.

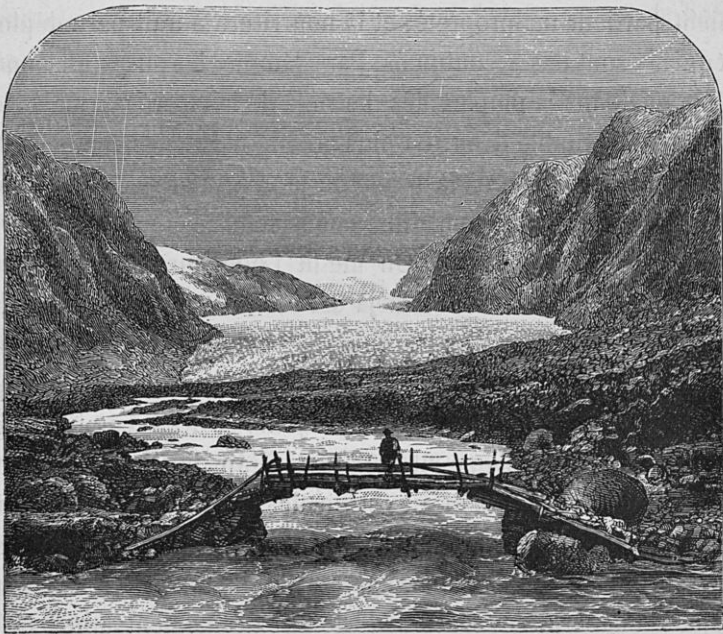
## CHAPITRE XX

### LES SNEBRAEER JUSTEDAL

Les glaciers Justedal. — Vastes champs de neige. — La vallée et l'église de Justedal. — Le glacier Nygaard. — Faaberg. — Maisons de ferme malpropres. — Peu engageant. — Draps de lit. — Un saeter. — Aspect du glacier Lodal. — Une superbe caverne de glace. — Marche du glacier. — Un glacier, rivière de glace. — Mouvement d'un glacier. — Moraines. — Le glacier Stegeholt.

Ce champ de neige, le plus considérable de la Scandinavie, couvre un espace continu de plus de 82 milles carrés (anglais), et sa profondeur, en bien des endroits, atteint 1,000 pieds. Il comprend la surface bornée au nord par le fiord Nord, au sud par le Sogne, à l'est par la vallée de Justedal, et à l'ouest par le fiord Sønd. Sa partie inférieure est entièrement bordée par des glaciers qui s'écoulent dans toutes les directions. Dans le fiord Fiaerland, les glaciers sont à trois milles dans l'intérieur des terres ; l'extrémité du Boyum est d'environ 400 pieds, et celle du Suphelle de 160 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'épine dorsale, ou crête rocheuse de cette masse de neige, a une hauteur moyenne de 5,000 pieds : le point le plus élevé se trouve entre Stryn et la vallée de Justedal (le pic Lodalskaupos), et atteint une hauteur de 6,410 pieds dans la partie orientale, et de 6,110 dans la partie méridionale.

La vallée de Justedal, laquelle tire son nom du grand glacier qui surmonte ses montagnes, est à la pointe du fiord Gaupne sur la Lyster. A son entrée, est placé le hameau de Rõneid, avec une auberge confortable, où l'on peut se procurer des chevaux. Une route étroite, bonne à parcourir à cheval et passable pour une carriole, conduit à la fin de la vallée distante de 6 ou 7 milles; à 14 milles environ de Rõneid, se dresse l'église paroissiale de la vallée, entourée d'un mur en pierres brutes, et l'humble cimetière, où l'on ne voit que quelques croix de bois. Le presbytère adjacent a un petit jardin et de petites pièces d'orge et



Le glacier Nygaard, ou Berset, vu du pont.

de pommes de terre; on peut dire que c'est le seul endroit propre et convenable dans tout le voisinage.

A quelques milles plus loin, on arrive au glacier Berset, le premier de la vallée, et auprès duquel est situé le pauvre hameau de Nygaard. De la caverne bleu foncé à la base du glacier, un courant boueux s'élançe avec une force extrême dans la vallée, et tout à côté du bord glacé, se trouve une ligne parallèle de blocs erratiques, de pierres et de sable, laissée derrière elle par la masse en se retirant. Au delà, se

montrent quelques autres crêtes transversales, formées par des dépôts similaires, prouvant que le glacier recule. Deux ou trois petits courants ont creusé des canaux dans les glaces, et l'eau découle le long des versants.

Après une course à cheval de 28 milles, j'arrivai à Faaberg, le dernier hameau de la vallée, qui contient plusieurs fermes bien approvisionnées, et est entouré par des champs verdoyants et des prairies. Les collines sont garnies de bouleaux jusqu'à une hauteur considérable, tandis que la partie supérieure du plateau est couronnée de neige et frangée de glace. Le bien-être n'y était pas grand; les maisons se distinguaient par leur malpropreté, et la nourriture aurait paru déplorable à ceux qui n'y sont pas accoutumés. Par exemple, les puces foisonnaient, de même que dans la plupart des districts de la Norvège; mais, ici, ce fut comme un véritable fléau. La plus grande partie des femmes étaient au « saeter », de sorte qu'à la ferme où je m'arrêtai, ce fut la fille d'un voisin qui vint préparer mon dîner, consistant chaque jour en pain, beurre, fromage, œufs et lait. On me fit l'honneur de me donner une nappe en coton, dont on s'était déjà servi, car une large tache d'œuf, grande comme la main, s'y étalait d'une façon déplaisante. J'étais certain que, la nuit, cette nappe servait de drap pour mon lit, attendu que la tache n'y manquait pas; ainsi, pendant le jour, ce drap remplit l'office de nappe, et, le soir, la nappe fit l'office de drap de lit, alternativement jusqu'à mon départ. Ce hameau est un des peu nombreux endroits où je trouvai les prix exorbitants jusqu'à l'extorsion. Pour ces gens-là, chaque touriste de naissance étrangère est une mine d'or à exploiter.

Depuis Faaberg, le sentier devient extrêmement âpre. Le bruit incessant de la rivière qui se précipite et qui est formée principalement par les glaciers de Biörnsteg, Lodal et Stegeholt, était parfois si étourdissant, qu'il étouffait la voix.

Au-dessus du glacier Biörnsteg, se trouve un « saeter », avec bon nombre de petites maisons, où s'abritent les femmes et les enfants qui gardent les moutons et les chèvres. Tout ce monde avait bon cœur et insista pour que je prisse une tasse de lait avant de partir. Faisant route pendant un certain temps à travers des prés et des bois, nous vîmes dans l'éloignement, au bout de la vallée, les glaciers de Stegeholt et de Lodal; le sommet du pic est à 6,410 pieds au-dessus de la mer.

A l'extrémité de cette vallée sauvage, nous vîmes la moraine habituelle avec des pierres rondes, des galets et du sable, que les glaciers ont laissés, en se retirant. Leurs cours d'eau se divisent et se rencontrent de nouveau; le courant est très fort et l'eau si boueuse, que nos chevaux eurent presque peur de le traverser. Celui qui ne connaît pas les lois qui gouvernent le mouvement d'un glacier, croira naturellement qu'un cours d'eau créé par la fonte de la glace ne doit donner qu'une eau claire; c'est tout le contraire qui arrive; la nature même d'un glacier empêche toute autre sorte de courant, comme nous l'avons déjà démontré. En juin, et même au commencement de juillet, le passage à gué de ces courants est impossible. Le glacier Lodal était couvert de boue, de pierres et de débris roulés du haut de la montagne. Sa caverne est de beaucoup la plus belle et la plus grande que j'aie vue; elle a 25 pieds de large; du fond de cette caverne sort une rivière bourbeuse qui se précipite au dehors avec violence. Il n'est pas possible de décrire exactement la beauté de cette caverne, la couleur bleue de la glace devient graduellement plus foncée, et se fond enfin dans un bleu noirâtre intense. Grâce à la forte pression, chaque bulle d'air avait été expulsée et toute la masse était claire et transparente; la caverne apparaissait comme un tunnel percé dans une montagne de saphir. Malheureusement, je ne pus l'explorer à cause de la grande profondeur et de la vélocité de l'eau, qui courait entre deux crêtes de pierre fendues par la glace. Le glacier, en se retirant, a mis à nu une partie d'un éperon ou colline de gneiss, qui a obstrué sa marche et a été fendu en plusieurs morceaux énormes, encore en contact mutuel. Un nombre incalculable de blocs sont restés sur la masse gelée, les uns soutenus par des piliers de glace que l'ombre projetée par les pierres a empêchés de fondre. Par places, le glacier était blanc, non de neige, mais par suite des craquements de sa surface et des nombreuses cellulés aériennes. Il était facile de voir que le Lodal a d'abord été plus bas dans la vallée et que les glaciers transversaux que nous avons rencontrés sur le chemin, furent autrefois ses branches latérales, le tout formant une vaste rivière gelée, touchant à la mer, se retirant, s'avancant, et se retirant de nouveau.

Un glacier n'est pas une masse immobile étroitement attachée aux montagnes : c'est un corps poussé lentement en avant par l'irrésistible

pression des portions supérieures. Dans sa marche, la masse descend, broyant son lit rocheux, en approfondissant et en élargissant ainsi son canal jour par jour; sa silencieuse puissance, renversant tous les obstacles, emporte avec elle tout ce qui a été enseveli dans le courant glacé, comme des pierres tombées des déclivités montagneuses, de la terre et du sable qui se combinent pour rendre l'eau bourbeuse et former les moraines. Il a le caractère d'un courant; c'est une rivière de glace mouvante, alimentée par les snebraeer, ou neiges perpétuelles du dessus, modifiant ou créant son canal, rongant les vallées, couvrant souvent de vastes espaces, — agent destructeur d'une puissance terrible.

La marche d'un glacier, due en grande partie aux conséquences de sa fonte, est plus lente la nuit que le jour, et l'hiver que l'été; le mouvement est plus grand au milieu que sur les bords, où il est tenu en échec par le frottement; il est aussi plus paresseux au fond qu'au sommet. Un glacier se prête de lui-même aux sinuosités et aux inégalités de son lit; il se répand ou se contracte comme les eaux d'un fleuve, et se précipite au-dessus d'un récif en faisant une cascade de glace; c'est ce que j'ai vu dans presque tous les glaciers de la Norvège. Souvent la glace se brise transversalement, les moraines s'engouffrent dans les crevasses et se perdent. Le courant glacial principal s'élançe avec une moraine de chaque côté; de longs rubans sombres qui s'élèvent au-dessus de la glace sont formés par des pierres et de la terre tombées de la montagne, de la même manière que les monceaux pierreux et les débris que nous trouvons à la base des montagnes, dans beaucoup de ravins et dans les vallées. Ces moraines latérales ou marginales varient en hauteur, selon la somme des dépôts massés ensemble à l'époque de leur formation; elles comportent jusqu'à 20 pieds de haut, mais jamais davantage, car elles n'ont pas le temps de s'accumuler; les matières se rassemblent quand la glace se meut pour descendre et la marche du glacier norvégien peut être de quelques centaines de pieds par année. Ces moraines s'élèvent en crêtes régulières et sont portées lentement et sûrement au bout du glacier; par les matières, on peut remonter à leur origine et à de grandes distances. Quand la rivière glacée se meut plus avant, d'autres la rejoignent et s'unissent avec elle en masse solide; les moraines se réunissent côte à côte et demeurent distinctes en



descendant. Le nombre de ces moraines indique combien de branches se sont unies au tronc principal. Quelquefois un glacier est forcé de passer par un étroit défilé; alors la masse de glace se contracte, devient plus profonde, et, par un effort déchirant, prend place sur les côtés et à la base; maintes vallées avec des murs perpendiculaires ont été formées de cette manière.

Non loin de Lodal se trouve le très intéressant glacier de Stegehold, que l'on atteint en retraversant à gué la rivière Lodal. L'extrémité de ce glacier est étroite et la glace vient par une gorge resserrée, obstruée par d'énormes pierres qui m'ont empêché de voir la caverne terminale. On pourrait facilement construire un pont sur le courant; mais, dans ces districts, il n'y a personne pour entreprendre une telle œuvre, et personne pour vous guider sur la glace.

Sur la rive gauche, à une certaine hauteur, les bouleaux sont abondants; une herbe épaisse et des joncs poussent à quelques yards de la glace. Ici aussi j'ai vu avec certitude que la glace avait beaucoup diminué cette année. De nombreux blocs erratiques, formant des moraines longitudinales, étaient épars sur le versant. Les crevasses indiquaient un effort violent; à travers les fentes qui traversaient toute la largeur du glacier, on pouvait voir la couleur bleu foncé, devenant de plus en plus sombre avec la profondeur.

Nous avons donné une description des glaciers qui reculent. Nous parlerons plus loin de ceux qui avancent avec une irrésistible puissance.

## CHAPITRE XXI

Deux agréables connaissances. — Une invitation à visiter Krokengaard. — Arrivée à la ferme. — Un hôte vénérable. — Une réunion de famille. — Une dame de Hollande. — Un jeu de croquet. — Fruits délicieux. — Foyer d'un gentleman. — Vie auprès du fiord. — Familles industrielles. — Hospitalité scandinave. — Dîner d'adieu. — Adieu à Krokengaard.

Par une chaude journée de juillet, je traversai le fiord Lyster, faisant route vers Krokengaard, sur le bord oriental, presque en face du fiord Gaupne, à la pointe duquel arrive la vallée de Justedal. Pas un atome d'air ne ridait la surface de la mer; les rayons du soleil tombaient d'aplomb sur le bateau et mes deux bateliers étaient ruisselants de sueur. Krokengaard est situé auprès d'une haute colline, et ses bâtiments se dressaient au milieu de beaux arbres, de champs dorés d'une orge à peu près mûre; les sapins et les bouleaux croissaient sur les montagnes, dont les cimes se perdaient dans des nuages moutonneux. La situation de cette ancienne résidence avait été bien choisie, car elle était abritée contre le danger d'avalanches de neige ou de rochers.

Mon invitation à visiter cet endroit fut caractéristique de l'hospitalité de ce pays. Quelques jours auparavant, à bord du steamer, j'avais fait la connaissance de deux dames, deux sœurs; les femmes peuvent toujours voyager sûrement ici, elles sont certaines de ne rencontrer qu'une respectueuse considération. Elles m'avaient invité à faire une visite à

leur oncle, qui, assuraient-elles, me recevrait avec grand plaisir; elles semblaient chagrines pour moi, en pensant que je devais me trouver bien seul, voyageant dans un pays étranger, parcourant des districts presque inhabités, vivant avec les plus pauvres gens, mangeant une nourriture grossière, et endurant une foule de privations! L'ainée était la femme d'un docteur, habitant près de Bergen; avec sa sœur, elle allait à Krokengaard, demeure de leur oncle, lui faire une visite d'été. Lorsqu'elles quittèrent le steamer pour descendre dans le bateau, leurs derniers mots avaient été: « Ne manquez pas de venir à Krokengaard, à votre retour! » Ceci fut dit avec cet accent norvégien particulier et cette douce voix qui rendaient leur anglais fort agréable à entendre.

Lorsque nous approchâmes du rivage, le bruit de nos rames attira l'attention des gens qui travaillaient dans les champs. Nous prîmes terre et nous entrâmes dans un large sentier qui nous mena, à travers des champs et des prairies, à un mur en pierres bas, entourant un jardin. J'ouvris la porte et je me trouvai dans un verger de pommiers et de cerisiers chargés de fruits magnifiques; il y avait aussi des prunes et des groseilles. Les allées étaient bordées d'arbustes en pleine fleur, et fourmillaient d'oiseaux attirés par les fruits.

Quand j'eus frappé à la porte d'une blanche ferme à la mode ancienne, une jeune dame se présenta; je lui demandai si le capitaine Gerhard Múnthe était chez lui. Elle m'introduisit dans une chambre où un beau vieillard, un gentleman aux cheveux blancs, était occupé à lire; dès qu'il me vit, il vint à ma rencontre et m'accueillit avec cette courtoisie norvégienne qui vous met tout de suite à l'aise; sa jeune femme, avec un sourire agréable, me reçut aussi très cordialement. De la bibliothèque, on me conduisit dans le parloir, où des dames, tenant en main des ouvrages à l'aiguille, causaient entre elles. Je fus présenté à deux filles d'un premier mariage, jolies jeunes dames; et je reconnus parmi les autres mes deux compagnes de voyage, qui, ainsi que je pus m'en apercevoir par la chaude réception que l'on me faisait, avaient parlé de ma venue; à leurs aimables sourires, je constatai qu'elles ne m'avaient pas oublié. Après une présentation générale, on offrit du vin et des gâteaux et le vénérable capitaine dit en me regardant: « Soyez le bienvenu à Krokengaard! » puis nous nous saluâmes. Il y avait quelque chose de si bon, de si franc, et de si aimable dans les manières de cha-

cun, que le sentiment de gêne que l'on ressent d'ordinaire quand on entre pour la première fois dans une maison étrangère, eut bientôt disparu.

« Nous allons tous dîner chez mon frère et ma sœur, me dit mon hôte, et vous viendrez avec nous. Là, aussi, vous serez le bienvenu. » Le frère, un célibataire, m'accueillit en français, et la sœur en norvégien. Ils avaient invité tous les membres de la famille pour ce jour-là. Le capitaine prit mon bras pour entrer dans la salle à manger. Les Norvégiens n'ayant point de smörgas, le dîner commença sur-le-champ. Le capitaine, comme l'ainé de la famille, s'assit au haut de la table; je pris place à sa droite, et une nièce par mariage, une dame de la Hollande, se mit à sa gauche; son mari, un neveu artiste demeurant à Düsseldorf, était venu ici faire son voyage de noce et revoir en même temps la vieille demeure familiale; le frère s'assit au bas de la table et la sœur au centre. Le dîner fut bon et substantiel; on avait tué un mouton pour cette occasion; on servit du vin de Bordeaux, et le premier toast de bienvenue fut porté en mon honneur par le propriétaire de Kroken-gaard. A table nous parlions sept langues—le hollandais, que quelques dames avaient appris afin de converser avec leur cousine — le français, l'anglais, l'allemand, le suédois et le latin. Ceci donnera une idée de l'éducation des gens bien élevés en Norvège. Chaque personne présente, à l'exception de deux, parlaient plus ou moins bien au moins trois langues en sus de la sienne; quelques-unes comprenaient toutes les sept et même encore d'autres; nous rîmes beaucoup, car telle était la confusion, qu'il nous semblait venir de la tour de Babel. Les sujets de conversation furent très variés et prouvaient que la société avait de l'observation et de la culture d'esprit.

Je m'amusai fort de la dame Hollandaise qui paraissait craindre que je ne reconnusse pas sa nationalité; plusieurs fois, elle prit la peine de m'expliquer qu'elle était de la Hollande et que les Hollandais ne ressemblaient en rien aux Allemands. A cette époque, le sentiment de la masse du peuple en Norvège et en Suède était ardemment français; leur sympathie pour la France éclatait à tout propos, et on aurait dit que la guerre avait été en partie supportée par eux; ce sentiment se manifesta partout où je voyageai, et sans doute la guerre prussodanoise l'avait encore accru.

Après le café et une exhilarante partie de croquet, nous entrâmes dans un petit verger où nous cueillimes des cerises, des groseilles, des framboises et des mûres ; ce fut un charme pour moi, car, l'année précédente, je n'avais pas goûté un seul de ces fruits, et, dans la plupart des districts, les fermiers ne les cultivent pas. Je ne m'étonnai plus que Krokengard fût célèbre pour ses fruits. Les premiers étaient tellement chargés, que leurs branches ployaient.

De ma chambre, j'avais une vue superbe du fiord, des montagnes couronnées de neiges et des glaciers ; le matin, je fus réveillé par le chant des oiseaux, qui ne sont jamais troublés ici par des coups de fusil, bien que leurs déprédations soient considérables.

Le calme de ces fermes norvégiennes le long de la mer, solitaires, livrées à elles-mêmes, est très remarquable. Elles n'occupent souvent que d'étroits espaces de terre couvrant les rochers, avec de hautes montagnes par derrière, et l'eau du fiord en face ; des sapins, des bouleaux et autres arbres poussant sur les déclivités ou les sommets de collines pour fournir le combustible ; entourées par quelques champs et prairies ; la mer pour unique grand chemin.

A une assez faible distance de la maison, un beau courant d'eau clair descendait de roc en roc par une étroite gorge transversale, tombait perpendiculairement d'une hauteur d'environ trente pieds, et coulait sur un lit de graviers ; l'eau était si limpide, que l'on aurait pu compter les cailloux du fond. Sur ses rives étaient dispersés de superbes bouleaux aux troncs blancs ; à côté, l'œil s'arrêtait sur la sombre maison du fermier de Krokengard. Sur le bord de la rivière, et plus haut, un petit moulin à blé qui fournissait la farine du domaine faisait entendre son tic tac. Ce coin retiré, entre le cours d'eau et la chute, avec ses prairies, ses bois et ses rochers, était l'endroit le plus charmant de la ferme. On trouve le long des fiords de la Norvège plus d'un tableau comme celui de Krokengard.

Le capitaine Gerhard Múnthe, propriétaire de ce bien, jouissait parmi ses concitoyens d'une renommée littéraire, car, dans ses jeunes années, il avait écrit une bonne histoire de Norvège. Souvent deux ou trois fermes comme celle-ci, non loin l'une de l'autre, et appartenant aux membres de la même famille, se réunissent. Là, vous trouvez tous les comforts et les raffinements que donne l'éducation. Les chambres

sont bien meublées, chaque partie de la maison est tenue avec une excessive propreté; le garde-manger est bien pourvu et il y a toujours à la cave une petite provision de vin pour recevoir les amis qui viennent en visite; les domestiques sont bien stylés; outre le jardin potager parfaitement entretenu, on cultive des fleurs en abondance; le verger est bien soigné; les bâtiments de la ferme sont en bon état; le bétail est beau; les champs sont bien labourés; on aime les arbres et les rochers, et tous les avantages que peut procurer un lieu pittoresque sont mis à profit.

Parmi les compléments habituels, il faut citer : une maisonnette d'été près de la ferme; un banc sous un arbre d'où l'on a une belle vue; une maison de bois construite près de la mer ou d'un ruisseau venant de la montagne; un bateau bien peint et solide, dans lequel on peut ramer et pêcher, et un bon « saeter » dans la montagne. Dans la maison, on trouve généralement un piano et quelquefois une harpe, une guitare ou un violon, car on cultive la musique. Il y a aussi une petite bibliothèque, une bible et autres ouvrages religieux, ainsi qu'une variété de livres utiles. Sur la table du parloir se prélassent généralement quelques-unes des dernières publications, une revue illustrée pour les enfants, et les journaux des grandes villes qu'apportent une ou deux fois par semaine les bateaux-poste, donnant les dernières nouvelles, non seulement de la Norvège, mais du monde entier. Les steamers qui sont chargés du courrier stoppent à maintes places le long des fiords et s'avancent jusqu'à leurs extrémités, car il y a des stations de poste partout; les heures de leur arrivée sont fixées; le peuple les attend avec impatience, et, aussitôt que le steamer s'est arrêté, un bateau se détache du rivage pour chercher la malle, ou bien un jeune garçon va la recevoir par le sentier de la montagne. Les lettres surtout sont attendues impatiemment par les familles; la femme espère apprendre des nouvelles de son père, de sa mère ou d'une amie; le mari brûle de lire sa correspondance d'affaires; la fille aspire après un billet de ses chères amies de la ville, ou de quelques camarades de classe, ou de son amoureux, ou de son frère, qui a quitté la maison paternelle pour chercher fortune dans le vaste monde. On attend toujours quelque chose, et le désappointement est grand quand le messenger revient les mains vides. Il ne faut pas parler d'équitation dans ces endroits, car on ne se

sert des chevaux que pour les besoins de la ferme. L'éducation des enfants n'est pas négligée ; on leur enseigne les vérités de la Bible, mais pas de cette manière austère, qui souvent est cause que la jeunesse se dégoûte de la religion. Tout ce qui tend à produire le développement intellectuel attire l'attention de la famille dans la mesure de ses moyens ; on fait de grands sacrifices pour donner une bonne éducation aux enfants, et même pour les envoyer dans les villes poursuivre l'étude des hautes branches du savoir. On apprend aux filles à être bonnes ménagères, habiles dans les ouvrages à l'aiguille, dans la broderie, et la couture ; elles tissent et font elles-mêmes leurs toilettes ; une machine à coudre se rencontre toujours dans la chambre où l'on se tient, en sorte que, quand elles se marient, elles sont capables de prendre soin d'elles-mêmes et de leur famille. Cette vie est essentiellement intérieure, riche en comforts domestiques ; on recherche une culture d'esprit solide plutôt qu'un mérite superficiel, car la femme est souvent la seule compagne qui égaye les longues heures de l'hiver. Le peuple est accoutumé à la littérature courante de son pays et aux progrès scientifiques du monde ; dans les humbles demeures, on trouve souvent les ouvrages des pays étrangers. Les enfants apprennent la musique, et, à l'occasion, lorsque les voisins viennent en visite, les vieillards et les jeunes gens se livrent au plaisir de la danse. L'église est parfois très éloignée et la mer seule y conduit ; c'est ce qui fait que, dans le cours d'une année, des familles n'assistent que rarement au service public, lors de la confirmation des enfants, de la communion, ou quand le temps est très beau. Cependant, cette rare assistance à l'église ne semble pas amoindrir la foi du peuple ; au contraire, il m'a semblé que plus il est solitaire plus il devient religieux.

Dans ces ménages norvégiens, la femme est industrieuse et la mère consacre sa vie à embellir son foyer. Elle est dévouée à son mari et à ses enfants ; généralement elle instruit les plus jeunes. Le mari prépare souvent ses garçons pour les écoles supérieures ; de plus, il surveille les travaux de la ferme, il les conduit avec prudence et économie ; il calcule combien les récoltes rendront, combien on pourra vendre de beurre après avoir mis de côté la provision de l'année ; comment il faudra faire pour ménager et économiser le bois, — car les arbres ne poussent pas vite et deviennent plus rares tous les ans. A

l'occasion, on brûle aussi de la tourbe. Il doit voir encore si les arbres qui ont la taille voulue ont été abattus. De temps en temps, on coupe quelque grand sapin, soit pour un but de construction, soit pour le vendre, afin d'augmenter les fonds du ménage quand les récoltes ne sont pas rémunératrices, ou pour venir en aide à un pauvre voisin, ou pour payer les dépenses causées par la réception d'une société plus nombreuse que l'on ne s'y attendait, ou encore par une visite prolongée à la ville. Généralement parlant, l'argent n'abonde pas, et l'économie est nécessaire. Aucun peuple n'est plus généreux, plus hospitalier ni plus cordial; la bassesse et la ladrerie sont étrangères au caractère norvégien ou suédois, et, en considérant leurs ressources, en aucune autre contrée l'étranger n'est si bien reçu ni traité avec tant d'hospitalité. J'ai vécu dans les montagnes avec des gens qui occupaient de pauvres cabanes en bois, et dont la seule nourriture était des pommes de terre; eh bien, ils m'offraient de bon cœur le peu qu'ils avaient, et c'est avec grand'peine que je parvenais à leur faire accepter de l'argent. Il leur semblait indigne de vendre de la nourriture à un homme affamé, ou de recevoir de l'argent pour l'abri qu'ils lui donnaient. La bonté de cœur des habitants des districts montagneux et retirés, loin des routes que suivent les touristes et des voies de trafic, a grandement ajouté à l'amour et à l'admiration que je professe pour le caractère norvégien.

Ce fut vraiment à regret que je quittai Krokengaard, ce charmant foyer, où tous s'efforcèrent de me rendre la vie agréable. Le jour de mon départ, on avait hissé le pavillon en haut du mât, comme signal pour le steamer de stopper. A la fin du dîner, lorsque nous étions tous assis autour de la table, mon vénérable hôte devint particulièrement grave. Il proposa de boire à ma santé, me souhaita le succès dans mes entreprises, puis exprima l'espoir que j'avais trouvé la Norvège un bon pays, et les Norvégiens de bonnes gens. « Notre pays est pauvre, dit-il, mais nous ne pouvons changer ce que Dieu a fait. Nous vous souhaitons succès et santé dans vos futurs voyages. Quand vous reviendrez au fiord Sogne, venez à Krokengaard, vous y serez toujours bien accueilli. Mais ne tardez pas trop, ajouta-t-il d'un air rêveur, car quelqu'un pourrait bien ne plus s'y trouver. » Les visages de la société devinrent tristes à mesure qu'il parlait, et je vis des larmes dans bien des yeux. « Oui,



reprit-il, si vous désirez me revoir, n'attendez pas trop longtemps, car je suis un vieillard et ma vie approche de sa fin. Pour vous, mon ami, un bon et heureux voyage, et revenez à Krokengaard ! »

La séparation me toucha profondément, et je ne l'ai jamais oubliée ; mes pensées errent souvent au delà des mers, et je me demande si le vieux capitaine, à la taille droite et élevée, avec ses longs cheveux blancs, se promène encore auprès du fiord de Krokengaard.

## CHAPITRE XXII

### LE FIORD AARDAL

Le fiord Aardal. — Sa splendide entrée. — Vallées sauvages des fiords. — Bateaux sur le lac. — Retour des «saeters». — Un lac lugubre. — La ferme Moen. — La Hjaelledal-foss et la Hagadal-foss. — La ferme de Hofdal. — La ferme de Vetti. — Le Mark ou Vetti-foss. — Le fiord Aurland. — Le fiord Naero. — Grandeur de la scène. — Gudrangen. — La Naerodal. — La brèche de Stalheim. — Un beau paysage. — Vossevangen. — Le fiord Graven.

Du Lyster, en revenant au fiord principal, on entre dans l'Aardal, continuation du Sogne et son extrémité la plus orientale. A son entrée, s'élève la Bodlenakken, 2,990 pieds, et, du côté opposé, la Boermolnase, 3,860 pieds, avec des montagnes encore plus hautes derrière elles.

Les jours d'automne étaient venus, et je naviguais à la voile sur le fiord, lorsque mon bateau demeura quelque temps stationnaire par manque de vent, et à mi-chemin entre ces montagnes; la scène qui s'offrait à mes yeux était d'une grandeur qui n'est surpassée nulle part, et rarement égalée, même en Scandinavie.

Parmi les vallées sauvages, en haut des montagnes, il faut citer Oferdal (Aarferdal); près du rivage on voyait quelques pauvres fermés; des filets séchaient sur des perches auprès des hangars et des groupes de blonds enfants jouaient ensemble; ces endroits d'un aspect si pauvre regorgent d'enfants. De petits tas de cailloux prouvaient que l'on avait

essayé de déblayer la terre pour la mettre en culture. Aardalstangen est le dernier hameau à l'extrémité supérieure du fiord.

Dans ces hameaux, les maisons sont petites, peu commodes et pas très propres. La meilleure appartient habituellement au marchand de l'endroit, lequel, — natif de quelque ville ou de quelque grand hameau, — dans son humble boutique, fournit aux habitants les articles dont ils ont besoin pour leur nourriture ou leurs vêtements; parfois il se livre à de petites spéculations sur le beurre, le fromage et même le bétail, qu'il envoie par le steamer dans les grandes villes; ses profits ne sont pas forts, et il se montre satisfait si, dans le cours d'une année, il a pu mettre de côté cent ou deux cents dollars. La maison du marchand sert d'auberge, et l'étranger y trouvera propreté et bonne nourriture. Le marchand d'ici, Jens Klingenberg, n'était pas chez lui; mais son excellente femme et son fils me reçurent avec beaucoup de bonté, d'autant plus que je leur apportai une lettre de recommandation d'un de leurs amis.

Ces vallées des fiords sont extrêmement sauvages et âpres; les fermes ne communiquent entre elles que par un sentier praticable à cheval. Elles doivent offrir des charmes particuliers à l'amant de la nature, surtout ici que l'une d'elles contient la plus belle chute d'eau de la Norvège, la Vetti, appelée aussi Mørk-foss. Le trajet pour y aller et en revenir demande moins d'un jour.

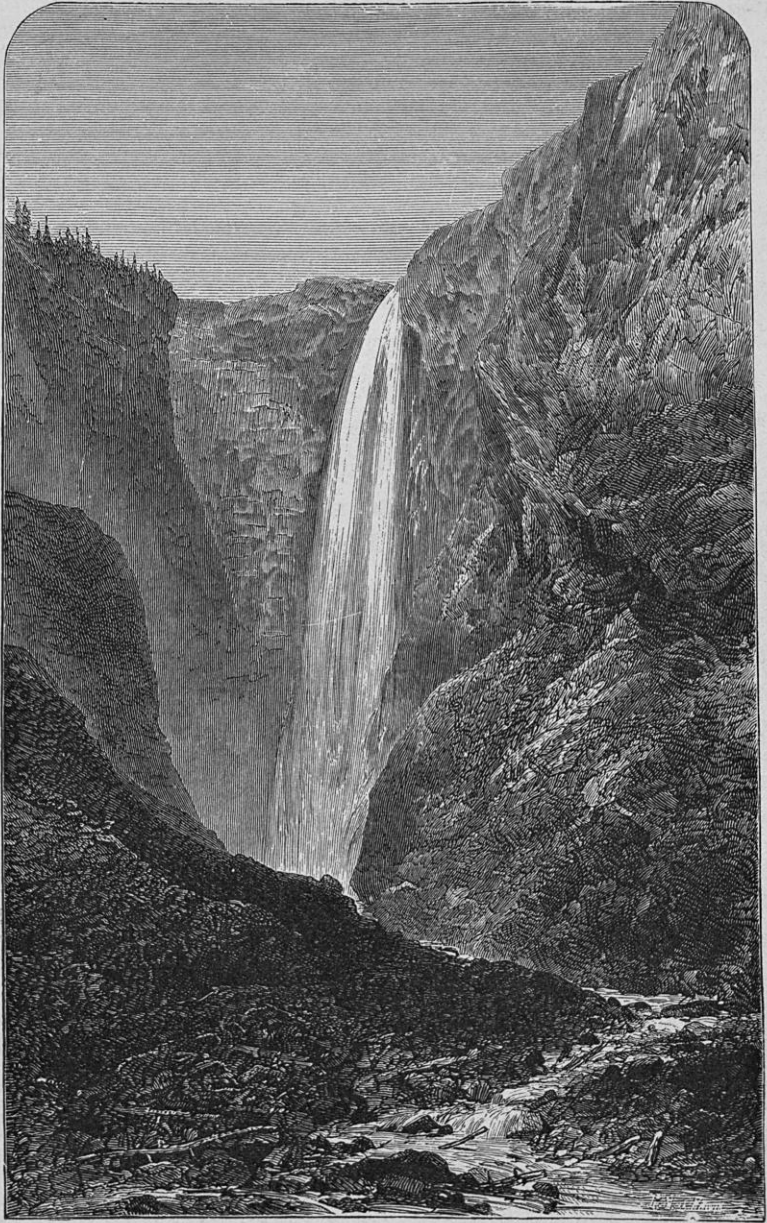
Dans cette abrupte vallée, qui est la continuation du fiord, à une faible distance dans l'intérieur, se trouve un lac pittoresque dont les eaux sont d'un beau vert foncé. Plusieurs grands bateaux plats, qui servent à transporter le bétail jusqu'aux sentiers conduisant aux « saeters », étaient échoués sur la plage. La montagne Stigebjerg s'élève perpendiculairement au lac, et une chute d'eau déchainée tombe en blanche écume d'une hauteur voisine.

Tout était vie sur le lac; les bateaux plats chargés de bétail, de moutons et de pores, allaient dans toutes les directions. L'été était passé. Les jeunes filles rentraient dans leurs foyers, enchantées de quitter leurs retraites montagneuses, et les villageois les transportaient avec le fromage et le beurre qu'elles avaient faits. Vers le milieu du lac, on jouit d'une vue superbement sauvage. D'une part, la masse gigantesque des rochers tombe à pic dans l'eau, et, un peu plus loin,

une grande cascade, la Hellegaard-foss, se précipite en blanche écume et paraît plus blanche encore par la sombre nature des rochers. Plusieurs « saeters » sont perchés tout au haut, l'un d'eux s'appelle Kvenli. Peu après apparaît derrière une autre masse blanche de vagues écumeuses, le Stige-foss, qui est d'abord caché à la vue.

Si l'on regarde en arrière vers le fiord, un spectacle farouche frappe les yeux, et l'on ne peut croire que ce soit le même pays par où l'on vient de passer; des monts sourcilleux et d'affreux ravins se font voir dans toutes les directions, et les feuilles jaunissantes des bouleaux et de l'herbe semblent belles. Près de l'extrémité supérieure, sur son rivage septentrional, se dessine la vallée de Nondal, avec des fermes juchées à 2,000 pieds au-dessus de l'eau. A la pointe du lac, la vallée de l'Aardal prend le nom de Utladal, et conduit à la Vetti-foss. Elle court presque parallèlement au fiord Lyster, dont elle est séparée par des masses de montagnes de vingt-cinq milles de large, terminées par le Horunger, à 7,620 pieds de hauteur, et entouré de glaciers. Du côté de l'est, les montagnes s'élèvent à 6,500 pieds, et les lacs et les torrents offrent à l'artiste des sources de délices. Un sentier qui part de la Modal, conduit à File field et à Nystuen, sur la route postale de la pointe du fiord Laerdal à Christiania.

Il y a là une jolie ferme, appelée Moen, où l'on trouve des logements confortables. A quelque distance de la maison, un éperon de la montagne couvert de sapins, semble barrer le chemin; mais, au delà, on arrive dans un superbe vallon, avec des fermes, qui fait l'effet d'une émeraude. Cet endroit charmant peut avoir un mille anglais de longueur. Ensuite la vallée se rétrécit et devient presque un ravin jonché de fragments arrachés des montagnes et bordé de terrasses occasionnelles. On passe devant la ferme de Svalheim et l'on atteint l'Hjelledal-foss, superbe cascade tombant en nappe d'écume d'une hauteur de sept à huit cents pieds, et ensuite l'Hagadal-foss, à peu près aussi haute. Au-dessus, la rivière est traversée par un pont étroit et frêle, formé de deux ou trois troncs de sapins; de l'autre côté, on voit quelques champs d'orge et des pièces de pommes de terre. En haut, sur la montagne, se trouve la ferme Hofdal, dont on approche par un dangereux sentier, qui oblige à franchir des crevasses sur un tronc



La Vetti, ou Mork-foss.



d'arbre, ou le long des rochers glabres, auxquels on a attaché des arbres pour empêcher les piétons de glisser sur la glace en hiver. Même en ce lieu solitaire, où hurlent les vents et où les tempêtes se déchainent, on aperçoit des traces de végétation : — assez de foin pour nourrir quelques vaches pendant l'hiver, et assez de bouleaux pour fournir du chauffage. L'Utladal devient ensuite très étroite et presque obstruée par d'énormes quartiers de rochers, qui tombent chaque année des montagnes et contre lesquels se brise le torrent qui remplit la vallée de son rugissement. Soudain elle s'élargit de nouveau, et sur la colline on entrevoit la ferme de Vetti, où le touriste peut s'arrêter une nuit.

De la maison, un sentier en zigzag conduit aux hauteurs et à l'abîme, du bord duquel, en se couchant à plat ventre, on peut s'aventurer à regarder dans les profondeurs et suivre la chute du regard. Un autre sentier mène dans la vallée et au pied de la Vetti-foss, ou Mörk-foss. Cette superbe chute d'eau est formée par un courant qui vient de deux lacs à la base du plateau de Koldedal, haut de 5,510 pieds. Du haut d'un mur perpendiculaire, formant presque un demi-cercle, le courant se précipite d'une hauteur de plus de 1,000 pieds. Vers la fin de l'été son volume d'eau est si faible, qu'il tombe tout doucement en transparente colonne d'embrun, paraissant plus blanche encore par son contact avec les murs sombres qui forment l'arrière. Je m'étonnai que ce nuage d'embrun pût produire un tel volume d'eau, s'élançant si violemment parmi les rochers, que je ne pus traverser qu'avec difficulté de l'autre côté, d'où l'on obtient une meilleure vue de la chute. Le sol et les rochers sont couverts d'une sombre fongosité et tout contribue à rendre l'embrun plus blanc. Je ne pus voir de terre au delà ; seulement quelques bouleaux sur le sommet. La chute était verticale, une petite partie d'eau seulement frappe les murs rocheux. Pendant que je regardais, la colonne liquide commença à se mouvoir ; la brise qui se levait la faisait balayer les murs et se balancer comme un pendule sur un espace de 250 pieds ; un saut de vent plus fort s'étant fait sentir, toute la masse se répandit en une transparente nappe d'embrun du sommet jusqu'en bas ; le vent cessa et elle se recontracta en une blanche colonne. Je demeurai longtemps à regarder ce fascinant spectacle, auquel j'eus de la peine à m'arracher. Cette chute d'eau ressemble à celle de Staubach, dans la vallée de Lauterbrunnen, en Suisse,

et encore, selon les descriptions et les photographies, à la portion supérieure de la chute d'Yosemite, cette fameuse vallée de Californie. Cette dernière tombe verticalement d'environ 1,000 pieds dans un précipice de granit et varie en apparence selon son volume d'eau en différentes saisons; de même aussi sa colonne liquide est le jouet des vents. Mais la Mörk-foss a plus d'eau. Ces chutes d'eau, pareilles à des voiles de mariées, se comptent par centaines en Norvège.

#### L'AURLAND

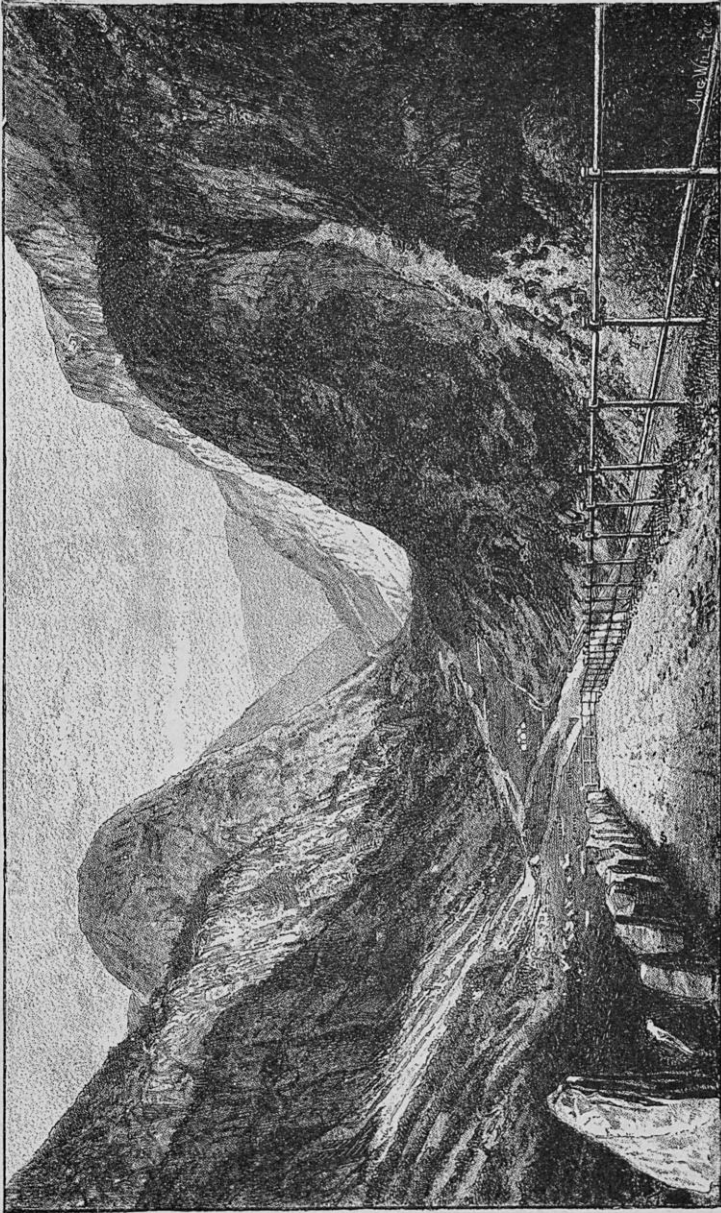
Sur le bord méridional du Sogne, à quelques dix milles à l'ouest de Laerdalsören, on arrive au grand fiord de l'Aurland. La profondeur de la mer à son entrée dépasse 3,000 pieds et sa largeur n'atteint pas un demi-mille; les approches en sont superbes. Les montagnes qui s'élèvent de la mer, les ravins, les rochers, les précipices et les forêts se combinent pour offrir un spectacle rarement égalé. Sur le bord occidental se présente le glacier de Fresvik, de la base duquel plusieurs vallées pittoresques s'embranchent dans diverses directions.

Quand on a navigué pendant huit milles, l'Aurland se bifurque : un côté s'appelle le fiord Naerø, mais nous suivrons d'abord le premier. Une ferme que l'on nomme Stege, est perchée tellement haut que l'on se demande comment font les gens pour y arriver depuis le fiord; sur le bord opposé, c'est Nedberge, et, sur le Kappadal, on distingue deux fermes; les bâtiments sont si éloignés qu'on les aperçoit à peine avec leurs toits en terre, ils se confondent avec les rochers. La vallée d'Underdal est d'un côté, près de Flenje-Eggen; de l'autre, c'est Steganaase. A l'est de la vallée de Skjærdal, le Blaaskavl s'élève de 5,650 pieds au-dessus de la mer.

Le hameau d'Aurland a quelques maisons peintes et une bonne auberge. A quatre ou cinq milles plus loin, on touche à l'extrémité du fiord, qui finit en une étroite vallée renfermant des fermes.

Une masse rocheuse d'environ six milles sépare l'Aurland du fiord Naerø, point culminant de Steganaase, à 5,500 pieds de hauteur. La vue, à l'ouverture de ces deux fiords, est magnifique, et ici la mer à 1,490 pieds de profondeur. Quand on perd la vue du fiord Aurland et que l'on entre dans le Naerø, à chaque courbe du terrain, une nouvelle perspective charme la vue; tout est également grand et beau. L'eau est





La Naerolal.



si transparente et si tranquille, qu'elle ressemble à un miroir et réfléchit tous les objets qui l'environnent : pics neigeux, nuages argentés et sombres forêts. D'immenses masses de granit gris, de gabro et de labradorite s'élèvent de la mer jusqu'aux pics les plus inaccessibles, et dans le Naerø-fiord, le labradorite repose en partie sur des couches de gneiss visibles le long du bord. A droite, la Haegde se jette de 1,000 pieds dans la vallée, en une série de cascades toutes blanches d'écume ; c'est la seule grande chute que j'aie vue dans le fiord Sogne. La première fois que j'entrai dans le Naerø-fiord, je ne pus retenir un cri d'admiration ; je demeurai stupéfait devant ce prodigieux panorama ; la sublimité du spectacle me remplit d'un sentiment de terreur et de surprise ; à peine pouvais-je croire que l'eau sur laquelle nous voguions était la mer.

Quand on arrive en travers de Dyrdal, — qui est découpé dans le roc, — la scène devient grandiose ; de petites fermes, dont les cabanes en rondins de sapins ont résisté aux ouragans séculaires, en adoucissent l'aspect lugubre. Après que l'on a dépassé Gjejteggen et la ferme de Styve, le fiord se contracte soudain, et la profondeur de l'eau n'est plus que de 190 pieds. A quelques milles de là, la navigation cesse tout à coup, et le Naerødal s'élève presque imperceptiblement de la mer, continuant son chemin au milieu de ce paysage grandiose, comme le fiord lui-même.

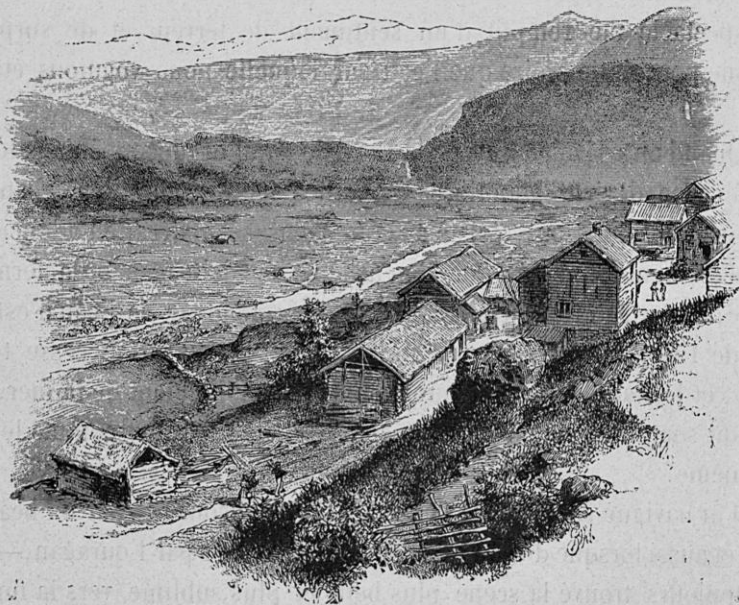
J'ai navigué sur ce fiord dans toutes les saisons, — par un beau soleil, et aussi lorsque d'épais nuages étaient balayés par l'ouragan, — mais j'ai toujours trouvé la scène plus belle et plus sublime vers la fin d'un jour d'été, avant que le crépuscule ait disparu. Il donne une grandeur tellement austère à ces murs gigantesques ; leurs contours paraissent tellement fantastiques, que je doute que l'on trouve ailleurs une vue de la mer plus sombre et plus fatale que celle du Naerø-fiord.

L'entrée de la vallée de Naerødal est la digne continuation du fiord. Le hameau de Gudvangen est situé au milieu de blocs gigantesques qui ont été arrachés aux versants de la montagne ; il semble qu'un jour ou l'autre une avalanche doit écraser et recouvrir les maisons de ses habitants sans défiance. De l'autre côté, tombe de 2,000 pieds la chute de Kils-foss ; à certains moments de l'année elle est formée de trois portions distinctes ; à d'autres de deux, et quelquefois d'une ; le courant

fait un bond de 1,000 pieds sans toucher le roc, sous lequel les portions se rejoignent.

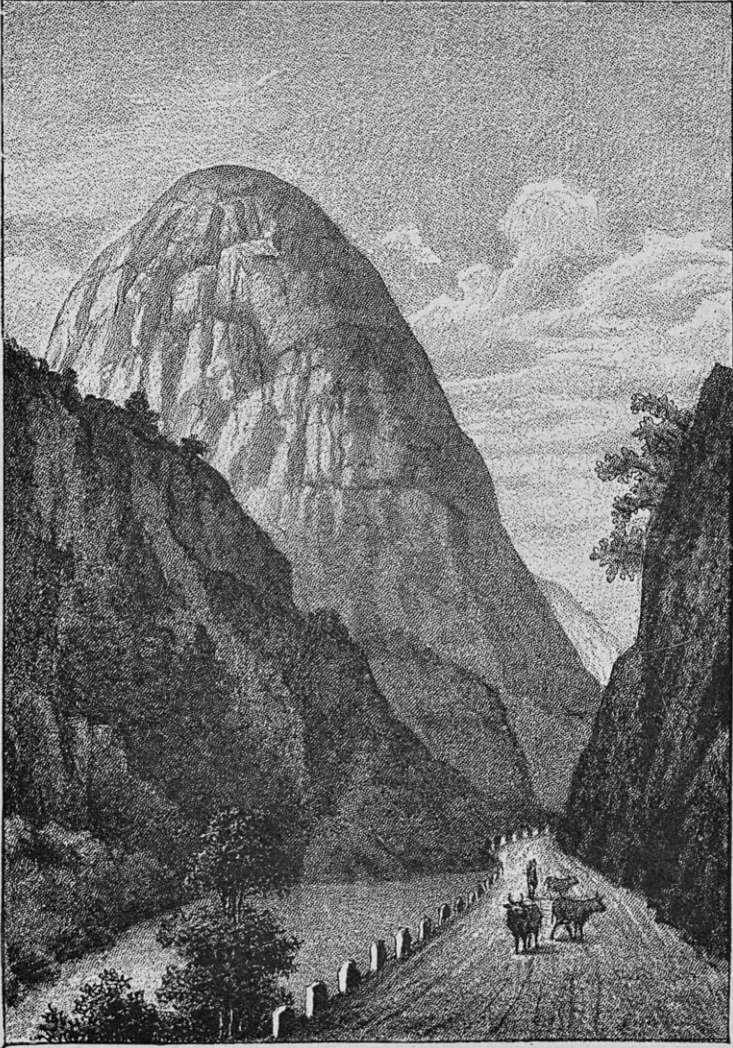
La scène est si sombre à Gudvangen par un jour de brume, que l'esprit le plus léger en serait frappé, et, même par un soleil éclatant, on désire s'éloigner de ce spectacle attristant. Près de là, une petite chapelle, à laquelle on arrive par un étroit sentier, domine la mer; en plusieurs places, le rocher a été écaillé, et une barrière en fer empêche le piéton de glisser sur la glace et de tomber dans la mer pendant l'hiver.

Marthinus Hansen, le maître de la station, était un parfait honnête



Vinge.

homme, au caractère tranquille; sa femme, avec sa bonne figure et son bonnet blanc, ressemblait à une madone de l'ancien temps. Une fille nubile, leur seule enfant, qu'ils avaient envoyée à l'école à Bergen, les aidait dans les devoirs du ménage; bien qu'elle sût parler anglais, je ne pus parvenir à lui faire dire un mot en cette langue. Il y avait aussi deux servantes, car les voyageurs étaient nombreux pendant cette saison. La petite auberge constituait toute la fortune de la famille, et était des plus confortables; à la vérité, les chambres à coucher étaient petites, mais Hansen disait que, dès qu'il aurait mis de côté assez d'argent, il



Le Jordalsnut



ajouterait à sa maison un autre étage. « Et, alors, s'écriait-il avec enthousiasme, les voyageurs auront des chambres grandes et commodés ! » — Puis il reprenait tristement : « C'est si difficile de mettre de l'argent de côté ! » Son honnêteté l'empêchait de tromper ou de rançonner les voyageurs. Je me suis arrêté plusieurs fois chez le bon vieux Hansen, et plus je l'ai connu, plus je l'ai aimé. — De temps en temps, nous nous écrivons, et, dans sa dernière lettre, il m'apprenait que beaucoup de voyageurs s'étaient arrêtés à Gudvangen ; je suis sûr qu'ils ont été traités amicalement et honnêtement.

A partir du fiord Naerø, l'un des grands chemins les plus pittoresques et les meilleurs de la Norvège traverse Eide, à la pointe du fiord Graven, sur l'Hardanger, à une distance d'environ 48 milles. Aucune autre vallée de Norvège, où passe une grande route, ne peut être comparée en tristesse à la Naerødal ; elle semble finir subitement, et on croit ne pouvoir aller plus loin ; une brèche infranchissable en apparence barre le chemin ; mais on voit au loin les faibles contours d'une route en zigzag permettant le passage : c'est la brèche de Stalheim. Cette œuvre est l'un des exemples les plus remarquables du talent déployé par les ingénieurs de la Norvège ; la montée est fatigante, et en hiver, quand la glace couvre le sol, elle est dangereuse, et j'en ai fait l'épreuve. Deux charmantes chutes d'eau descendent d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds ; elles jaillissent en embrun sur les rochers, et forment ensuite la rivière Naerø.

De la brèche de Stalheim, la vue de la Naerødal produit une vive impression. Le Jordalsnut (*nutt* — cône), immense masse de granit, surgit comme un dôme gigantesque qui regarde avec dédain l'étroite vallée. De Stalheim vers le sud, le paysage est riant et beau ; on est heureux de laisser derrière soi la lugubre Naerødal. Forêts, lacs charmants et cours d'eau, vieilles fermes et montagnes couronnées de neige, tout cela, à distance, constitue un magnifique panorama.

La dernière fois que je me rendis au sommet de la brèche, une chose me manqua : la figure d'un vieux mendiant de profession, le seul que j'aie jamais rencontré en Norvège. La première fois que je le vis guettant les étrangers, je refusai de lui donner quelque chose ; sans se troubler, il se mit à parler du temps, du bel été, et enfin me dit qu'il était très pauvre et me redemanda de l'argent. Sur mon refus, il devint

furieux, et tirant de sa poche un sac rempli de petite monnaie, il le fit sonner en disant : « Tout le monde n'est pas aussi ladre que vous ; voyez que d'argent on m'a donné ! Regardez ! regardez ! » — Je partis d'un éclat de rire et ceci parut vexer encore davantage le vieux misérable. Quand je m'informai de lui auprès du facteur, il me dit que le vieux drôle était mort.

Près du hameau de Vinge est la vieille et bizarre église bâtie en rondins de sapins, il y a deux siècles ; le toit est en forme de dôme et parsemé d'étoiles ; les murs sont fastueusement peints ; deux croix, l'une en fer et l'autre en bois, étaient les seuls monuments du cimetière ; depuis longtemps on ne célèbre plus le service divin dans cet édifice.

Je connais peu de districts en Norvège, près d'une grande route, où les gens soient aussi malpropres qu'ici ; la plupart des maisons sont très sales ; en voyageant dans l'hiver, lorsque j'entrai dans une maison, il m'est arrivé de voir des enfants de dix à douze ans complètement nus ; à la vue d'un étranger, ils allaient se cacher derrière le poêle ou se sauvaient.

Les stations entre Gudvangen et Vossevangen sont misérables, et l'on ne peut s'y procurer de la nourriture mangeable pour un habitant des villes ; cependant, on y a de bon café, et quelquefois du lard et du poisson.

Sur la route, auprès de la vieille ferme de Trinde, pauvre station postale, on voit la Trinde-foss, qui se précipite sur un récif médiocrement boisé, de 400 pieds de haut ; ses cascades, si elles ne sont pas grandioses, appartiennent du moins aux plus séduisantes de la Norvège. Environ six milles plus loin, en passant par une contrée pittoresque, on atteint le hameau de Vossevangen, sur les bords d'un petit lac ; ici, la route se ramifie vers Evanger et Bolstadören, à la pointe du fiord courbe de ce nom. Les habitants de la paroisse de Vosse sont très intéressants, et un séjour d'un dimanche en cet endroit compensera grandement le retard. Le service à l'hôtel Fleischer est très bon ; l'hôte parlait anglais et l'endroit m'a paru confortable ; c'est le seul où les voyageurs puissent passer une nuit dans leur route vers Hardanger, fiord qu'il n'est permis à aucun des visiteurs du pays de ne pas aller voir.

Pas très loin de Vossevangen, au milieu des collines entre les lacs





La Trinde-foss.



Rundal et Lione, ou les dominant, se trouvent des fermes auxquelles, depuis la vallée, on arrive par une montée rapide. Là, l'étranger peut étudier le caractère primitif de l'excellent et intelligent peuple de Vosse. Leurs femmes tissent des couvre-pieds en laine épaisse appelés *aaklaeder*, qui, depuis des siècles, jouissent d'une grande réputation chez les fermiers, lesquels aiment les couleurs éclatantes de leurs dessins.

Les vieilles gens du pays de Graue et de Norheim me traitèrent royalement ; car leurs enfants, qui vivent dans l'ouest de l'Amérique, sont mes bons amis, et l'un des petits-enfants du bon fermier de Norheim a reçu mon nom, par égard pour moi. Les meilleures choses du garde-manger furent pour Paul, il n'y eut point cesse de « skal » pour Paul. Dans chacune de leurs fermes, les filles et les autres membres de la famille, comme c'est la coutume en Norvège, — ont d'énormes coffres à l'étage supérieur, où elles enferment leurs toilettes et autres objets précieux. — Là, chacun avait sa bouteille de vin soigneusement réservée et que l'on n'ouvrait que dans les occasions spéciales, lorsque, par exemple, ils désirent fêter de bons amis. Chacun insista pour me recevoir. Les frères me firent venir chez eux et il me fallut participer à leur bonne chère.

De Vossevangen, la grande route jusqu'au fiord Graven, distant d'environ vingt milles, passe par un pays pittoresque où abondent les sapins ; on rencontre quelques anciennes scieries, mais la population est faible. Après une course de dix à douze milles, la vallée supérieure se termine brusquement et une vue magnifique frappe les yeux ; la vallée inférieure, plus basse de quelques centaines de pieds, est enfermée dans de hautes montagnes ; une route magnifique contourne le récif et passe à la base d'un immense mur de rochers qui surplombe. A gauche, un précipice forme le centre de ce demi-cercle, et une charmante chute d'eau — la Skaffledal — tombe en face du récif ; elle court de là sur le roc nu, et va de nouveau se perdre à une profondeur encore plus grande. Après avoir traversé le pont jeté sur le courant, où la route est gardée par des blocs de pierre, nous continuâmes notre chemin en longeant le lac Graven et la rivière, jusqu'à ce que nous ayons atteint le fiord.

## CHAPITRE XXIII

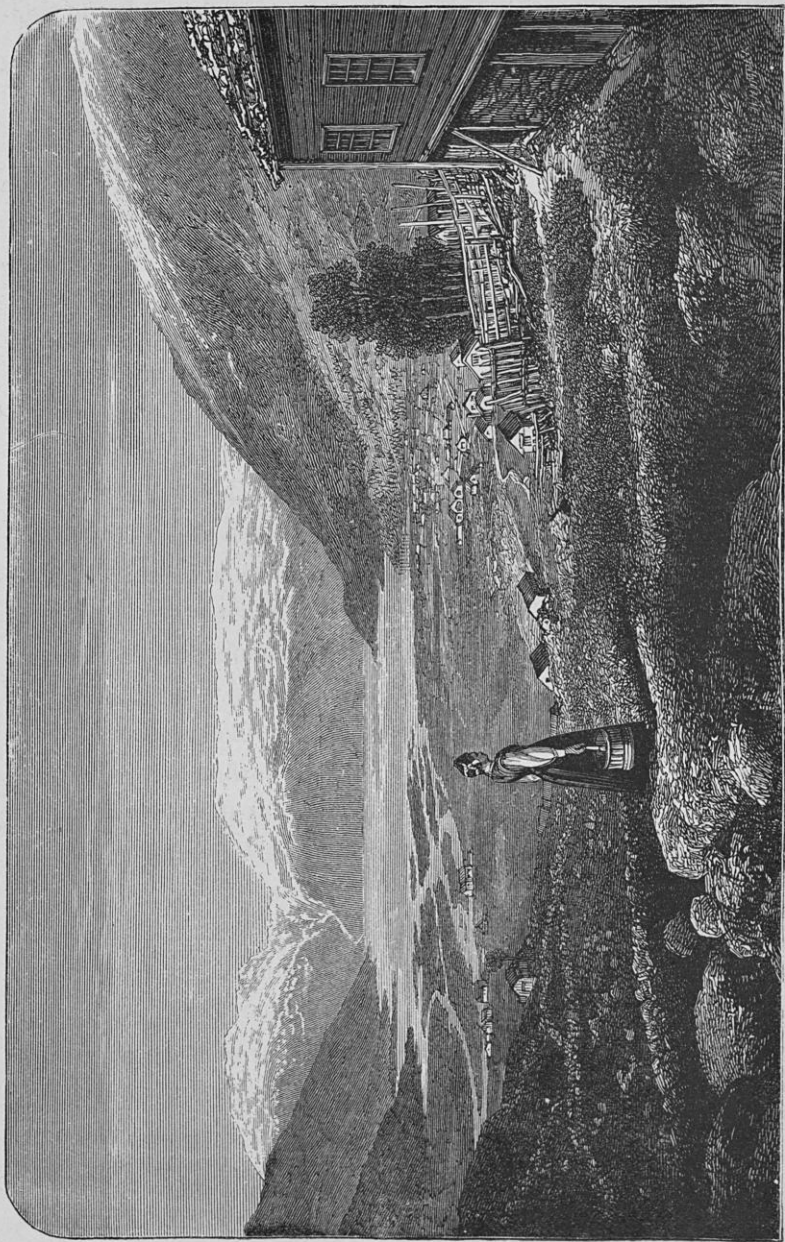
### LE RIANIANT HARDANGER

Le fiord Hardanger. — Ses beaux paysages. — Melderskin. — Rosendal. — Tempêtes d'automne. — Un dimanche sur le fiord. — Toilette de la fiancée. — Fiancés en route pour l'église. — Ulvik. — Cour de justice. — La ferme Lione. — Accueil amical de Lars. — L'Eidfiord. — Une bourrasque. — Eau merveilleusement phosphorescente — Vik. — Voyage à la Voring-foss. Une vue superbe. — Le Sor-fiord. — Les plus charmants fiords de la Norvège. — La Tysedal-foss. — Le lac Ringedal. — Eau bleu foncé. — La Skjaeggedal ou Rengedal-foss. — Norvège. — Belle chute d'eau.

Le fiord Hardanger fait un contraste frappant avec la grandeur lugubre du Sogne, avec ses chutes d'eau et ses cascades qui se jettent sur les versants des montagnes; au pied des glaciers qu'ils surmontent, les collines sont couvertes de bois et de vergers présentant une richesse de feuillage que l'on voit rarement dans les autres parties du pays. Le gai paysage semble avoir imprimé ses traits sur les habitants des fermes et des hameaux situés sur ses bords.

Ce fiord est séparé du Sogne par des chaînes de montagnes avec de petits fiords entre elles. Des steamers de Stavanger au sud, de Bergen au nord, en font le tour deux fois par semaine, la durée du voyage étant de trois jours.

La côte norvégienne, un peu au-dessous du 59° vers le nord, est littéralement déchiquetée de fiords, et bordée d'un véritable labyrinthe



Une scène de montagne en Hardanger.



d'îles. Le fiord extérieur est connu sous le nom de Bømmel, et formé par la terre ferme d'un côté et une série d'îles de l'autre, lesquelles, par leur position et leur nombre, le font paraître complètement fermé par la terre pendant une distance de 60 milles. Au sud de l'île Bømmel, à l'entrée du fiord, la mer a 720 pieds de profondeur, mais cette profondeur augmente rapidement; ainsi à quelques milles plus haut, elle varie de 1,260 à 1,120 pieds; puis, diminuant à 408 pieds aux îles de Huglen et de Klosternaes, elle revient graduellement à 1,614 pieds à la partie méridionale de l'île de Tysnaes; à l'entrée du fiord intérieur connu sous le nom de Hardanger, elle est de 1,470 pieds; sa plus grande profondeur entre le bord oriental de l'île de Varals et la terre ferme, est de 2,140 pieds.

De Bergen, la route du steamer entre l'île de Tysnaes et la terre ferme passe par un canal étroit et courbe, qui me rappela l'Hudson, près West-Point. Pendant que le steamer continue sa course au nord-est, en traversant de l'autre côté, le panorama de la partie supérieure est magnifique; ce ne sont que montagnes dans toutes les directions, avec leurs cimes neigeuses reluisant au soleil; les champs de neige et les glaciers du Folgefonn regardent du haut d'un vaste plateau, et les fiords semblent ramper à sa base.

Après sept heures de navigation depuis Bergen, on arrive à Rosendal, charmant endroit, avec le Melderskin, qui s'élève à 4,550 pieds et un vaste espace de terre cultivé, à sa base; en face, sur le bord oriental, le fiord Mauranger s'étend presque jusqu'au pied du Folgefonn. Les feuilles jaunies révélaient la présence de l'automne; les feuilles rouges du tremble et du frêne de montagne rivalisaient de beauté avec le feuillage américain à cette époque de l'année, et contrastaient élégamment avec les sombres couleurs des arbres toujours verts. En cette saison le temps est très incertain, et des coups de vent soudains descendent avec une violence inouïe des gorges de la montagne, au grand danger des mariners. En passant devant le Melderskin, une de ces rafales vint frapper notre steamer. La vue était superbe, car le vent soufflait avec une telle force, qu'en fendant les flots avec nos roues, l'embrun s'élevait si haut, que parfois tout le fiord était enveloppé d'une brume épaisse.

De Rosendal, la navigation est belle. Ostensö est un des endroits les plus pittoresques; les maisons sont construites sur les bords d'une baie

qui a presque la forme d'un fer à cheval ; près d'Ostensö se trouve Samleköllen, entouré par des collines bien boisées et de riches prairies. En passant à gauche de Bjölberg-foss, avec la haute montagne d'Oxen au loin, la scène est remarquablement belle ; le fiord fait alors un détour subit au sud-est, et reçoit le nom de Utne.

Je quittai le steamer pour prendre un bateau, et, tandis qu'un vent léger me faisait avancer lentement, j'aurais pu m'imaginer que j'étais dans un pays enchanté, tant l'air était embaumé, le ciel bleu, les nuages argentés et le paysage ravissant, avec les montagnes couvertes de neige et de glace. J'entendis la cloche d'une église juchée sur une colline et regardant la mer ; je vis venir de toutes les directions des bateaux chargés de monde ; de jolies filles dans leurs pittoresques costumes, le livre de prières en main ; des jeunes gens aux visages virils, fiers de ramer pour elles ; des mères dans leurs immenses bonnets blancs portés seulement par les femmes mariées ; des vieillards et des femmes courbés sous les années, la vue affaiblie par l'âge, accompagnés de leurs petits-enfants et arrière petits-enfants. En passant près de moi, ils s'écrièrent : « Américain, j'ai un fils, j'ai une fille en Amérique. Les connaissez-vous ? Les avez-vous vus ? » Un autre disait : « Mon fils habite en Minnesota ! Ma fille est à Jowa, » reprenait un autre ; et un troisième : « J'ai trois enfants dans le Wisconsin ! » Ils se rapprochèrent, et me saisirent les mains qu'ils serrèrent avec une force dénotant l'intensité de leurs sentiments. Je fus forcé de leur dire que je ne les connaissais pas, ou que je ne les avais jamais vus ; mais le lien d'amour était là ; ils m'aimaient parce que leurs enfants leur avaient écrit qu'ils étaient heureux dans mon pays, et eux-mêmes se montraient ravis de voir quelqu'un qui vivait sur le même sol. Lorsque nous nous dîmes adieu, ils s'écrièrent : « Américain, venez à notre ferme, vous serez bien accueilli ; nous vous montrerons les portraits que nos enfants nous ont envoyés, et peut-être, à votre retour, pourrez-vous les aller voir et leur dire que vous avez vu les vieux chez eux ; que nous pensons à eux chaque jour, qu'ils nous manquent et que nous prions Dieu de les bénir. » Et tous, en partant, me lancèrent un affectueux regard.

Je continuai ma route et, dans l'après-midi, je rencontrai une noce qui traversait de l'autre côté pour se rendre à l'église ; la fiancée, avec sa couronne d'argent qui la faisait ressembler à une reine, et ses vête-





Toilette de la mariée.



ments aux couleurs vives, était assise à côté de son fiancé; de nombreux bateaux remplis de gens qui allaient assister au mariage, suivaient le leur. Deux hommes jouaient du violon, et, dans les intervalles de la musique, on buvait à la ronde un coup de la célèbre bière d'Hardanger; puis les bateaux reprirent leur course et la musique s'éteignit peu à peu dans l'éloignement.

Rien ne peut mieux illustrer les différentes phases de la vie norvégienne que les peintures de Tidemand, qui sont d'une scrupuleuse vérité, et je ne saurais mieux faire que de donner la représentation faite par l'artiste de la toilette de la mariée (p. 297); la mère donne les dernières touches à la toilette, pendant que la grand'mère la regarde et que la jeune sœur tient le miroir. Mais, après la noce, les longs cheveux flottants ou tressés seront coupés; elle quittera sa gracieuse coiffure pour prendre un bonnet blanc comme celui de sa mère, et que, seules, les femmes mariées portent. Je suis heureux de dire que souvent de jeunes femmes se récrient contre cette coutume, qui, j'espère, sera bientôt reléguée parmi les choses du passé. Une autre scène représente les mariés sous le porche de l'église, prêts à partir, soit dans le bateau qui les attend pour les transporter dans la vieille demeure de famille, ou dans la voiture qui doit les y conduire.

Le dimanche suivant, je vis une autre procession traverser le fiord, mais celle-là demeurerait silencieuse et solennelle; car c'était un cortège funèbre portant un mort au cimetière. Telle est la vie : hier un mariage, aujourd'hui un enterrement; dans une maison, douleur et larmes; dans une autre, espoir joyeux et avenir brillant.

Parfois encore (page 300), ce sont trois jeunes filles arrivant dans un bateau; elles ont pris terre et tiré l'embarcation sur le sable; elles vont faire une visite dans une ferme, et ont apporté avec elles leur petit bagage; mais, avant d'aller plus loin, elles donnent un dernier coup à leur toilette, car les demoiselles d'Hardanger sont coquettes; l'une noue tranquillement son tablier; une autre arrange les cheveux de sa compagne d'une manière plus convenable. Elles portent leur meilleure robe; les manches blanches de leur chemise font opposition à leurs toilettes foncées. Leurs jupes courtes permettent de voir les couleurs éclatantes de leurs bas.

J'entrai dans la vallée de Gravedal et ensuite je traversai les monta-

gnes à Ulvik, pour voir la région sise entre les deux fiords, au commencement d'octobre, quand les feuilles tombent en masse. Je passai devant plusieurs fermes et j'atteignis le plateau; les sommets des plus hautes collines se cachaient sous la neige, et la glace apparaissait le long des bords des cours d'eau et du lac Vatne; le thermomètre se tenait à 34°. Trouvant les « saeters » déserts, je descendis à Ulvik. Sur le chemin, les femmes rassemblaient les feuilles tombées des frênes



Finissant leur toilette.

pour les donner au bétail pendant l'hiver, car la récolte du foin avait été médiocre par suite de la sécheresse. Ulvik regorgeait d'étrangers venus pour assister à la session de la cour qui avait lieu alors en cette ville. Le tribunal était situé près de l'auberge, sur le fiord; c'était une simple maison en bois, contenant une table, quelques chaises et des bancs. Dans la plupart des cas il s'agissait de dettes, ou d'intérêts impayés sur des hypothèques.

Après l'ajournement de la cour, le juge, les avocats, le lensmand et les étrangers se rendirent à l'auberge pour dîner. Pendant que j'étais alentour, je rencontrai une troupe de trois jeunes filles étrangères, qui



Mariés sortant de l'église.



demeuraient sur un autre côté du fiord Hardanger. A peine les eus-je quittées, que je vis venir un bonde conduisant un char. Je le saluai en norvégien. « Bonjour étranger, me répondit-il; d'où êtes-vous? De l'Amérique? — Oh! reprit-il, j'ai un frère en Amérique, j'y ai des parents. » La conversation s'engagea. Quel âge avez-vous? me demanda mon curieux ami. Êtes-vous marié? Combien avez-vous de sœurs et de frères? Votre père et votre mère vivent-ils? Quel genre d'affaires faites-vous? Avez-vous une ferme? Combien coûte un cheval en Amérique? Quel est le prix d'une bonne vache laitière, d'un mouton, d'une chèvre, d'une livre de beurre? Combien de sortes de fromages faites-vous? Avez-vous du vieux fromage (*gammel ost*)? Que venez-vous faire en Norvège? N'êtes-vous pas fils d'un Norvégien? Comment se fait-il que vous compreniez et parliez le norvégien? — Pendant le temps que j'avais répondu à toutes ses questions, nous étions arrivés à la partie de la route où nous devions nous séparer; alors mon questionneur me dit: « Ne voulez-vous pas venir à ma ferme? Vous y serez bien reçu. — J'y consens répondis-je. — Comment vous appelez-vous? — Paul Du Chaillu. Paul est un nom norvégien, vous devez être le fils d'un norvégien et vous aurez un peu oublié votre langue maternelle. » Je le suivis. La route étant très montueuse, il voulut me faire asseoir dans son char, mais je refusai. La pluie venant à tomber, il insista pour que je misse sa cotte sur mes épaules. Nous continuâmes de monter en passant devant plusieurs fermes et en longeant un courant écumeux. Les arbres, bien qu'assez rares, étaient dispersés dans la prairie, ou poussaient sur les côtés de la route; on les avait émondés de leurs branches qui doivent servir de chauffage. La ferme de mon ami était parmi les plus élevées. Quand nous atteignîmes le sommet de la colline, mon excellent compagnon s'arrêta, et, me désignant un groupe de bâtiments, dit: « Voici Lione. » et bientôt nous fûmes devant sa maison. J'étais à peine assis que Lars ouvrit une armoire, y prit une bouteille et insista pour que je busse un verre avec lui; puis il alla chercher sa femme, qui me souhaita la bienvenue; après quoi, elle nous servit un repas substantiel composé de lait, de crème, de fromage, de beurre, de mouton séché et de saucisses. Pendant que nous mangions, un de ses frères entra, mais ne voulut pas s'asseoir à table avec moi; l'étiquette ne l'admettait pas, attendu que le repas avait été préparé spécialement pour l'étranger. On appela deux

fants; l'aînée, Anne-Maria, âgée de treize ans, avait des cheveux blonds superbes, et un teint rosé qu'aurait envié la plus belle personne de son sexe; Ingeborg, la plus jeune, âgée de sept ans, avait les cheveux presque blancs. « Quand vous viendrez me voir l'hiver prochain, vous aurez une belle chambre, me dit Lars, qui voulait ajouter un étage à la maison; vous reviendrez me voir, n'est-ce pas? » Je répondis que je viendrais et que je passerais un jour avec lui. « Cinq jours, reprit-il; tant que vous voudrez, vous serez le bienvenu. » Ensuite nous allâmes voir ses vaches, qui étaient revenues depuis peu du « saeter ». Lars était un



Jeunes filles de Hardanger.

fermier aisé pour cette région; il possédait huit vaches, un cheval et trente moutons. Son frère était propriétaire de sept vaches, vingt-cinq moutons et un cheval. Nous fîmes de courtes visites aux voisins, parmi lesquels mon arrivée avait produit quelque sensation. Le jour avançait, il me fallut dire adieu à Lars. « Eh quoi! s'écria-t-il d'un air étonné, ne coucherez-vous pas ici? — Non, répondis-je; je le voudrais mais c'est impossible. » Quoique la pluie tombât, il me fallut consentir à ce qu'il m'accompagnât pendant une partie du chemin, et j'eus beaucoup de difficultés à l'empêcher de me mettre sa cotte sur les épaules; je préférerais être mouillé qu'étouffer. La femme, les enfants et les voisins se rassemblèrent pour me voir et me demander de





La Vöring-foss.

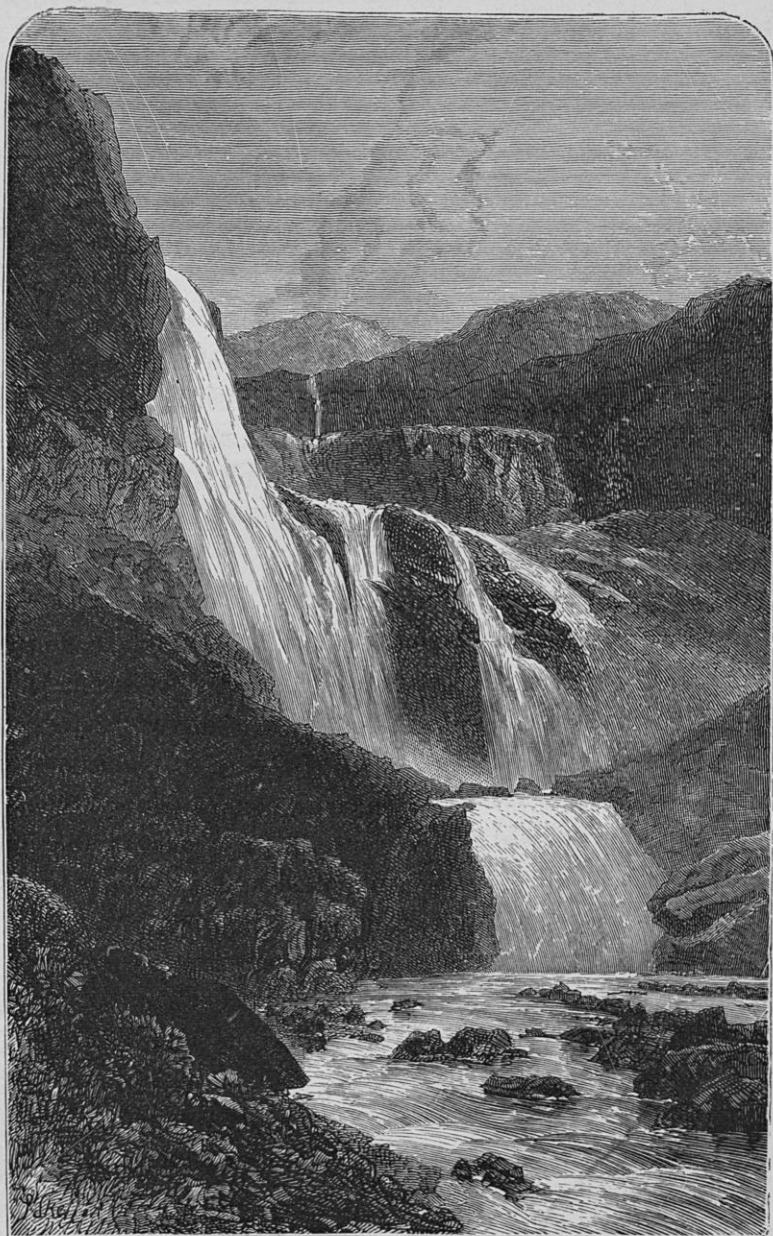


revenir. Lars Danielson était le parfait spécimen du bonde norvégien.

Le lendemain, le temps, qui avait été beau toute la matinée, devint menaçant dans l'après-midi ; de lourds nuages noirs planaient sur les montagnes. Mais mon bateau était prêt, et les deux bateliers m'attendaient ; en dépit du ciel, qui devenait bas, et malgré l'avis du juge, je partis, afin de revenir à temps pour le steamer ; car je tenais à voir la Vöring-foss, l'une des plus belles chutes d'eau de la Norvège. Au crépuscule, les montagnes qui s'élevaient au-dessus de l'Osse-fiord paraissaient grandioses et fantastiques ; leurs cimes étaient alors couvertes de neige. La fin de ce petit fiord avait un aspect particulièrement lugubre, car l'obscurité, qui ne tarda pas à nous envelopper, jetait ses ombres sur les pics, les ravines et les rochers. Le vent, qui augmentait de moment en moment, présageait une tempête ; quelques gouttes d'eau tombèrent d'abord et furent suivies d'une pluie battante, accompagnée d'un vent violent ; la mer, courte et coupante, secouait notre bateau comme une coquille de noix. J'eus, assez à faire de vider l'eau qui nous prenait par le travers ; nous étions évidemment au milieu d'une grande bourrasque. De temps en temps, nous poussions vers un endroit abrité ; mais rafale après rafale venait nous secouer, et nous avions besoin d'employer toutes nos forces pour y résister. Quand nous entrâmes dans le fiord Eid, le vent soufflait avec tant de furie que nous pouvions à peine lui tenir tête ; les vagues, en se brisant, répandaient des milliers d'étincelles, car l'eau était extrêmement phosphorescente ; la pluie me parut très froide, et je ne m'en étonnai pas, attendu qu'il neigeait à mille pieds au-dessus de nous. La nuit devint excessivement obscure. Rien n'est plus décevant que la distance des montagnes pendant la nuit ; mes hommes eux-mêmes, avec toute leur connaissance du fiord, avancèrent deux ou trois fois tout près des rochers, et ne s'aperçurent de leur méprise que par le choc des rames sur le bord. Nous pouvions entendre, mais non voir les chutes d'eau, excepté là où elles tombaient des falaises dans la mer ; alors elles apportaient à la surface une grande étendue de cette même lueur phosphorescente. Vers minuit, le temps changea, le vent tomba et la tempête cessa. Nous fîmes force de rames, et soudain un spectacle merveilleux apparut devant nous : l'eau du fiord semblait flamboyer ; je n'avais jamais vu sous les tropiques ni sur les navires pendant les veilles un éclat

aussi brillant ; on aurait dit que la Voie lactée était descendue sur la mer ; nous semblions flotter au milieu d'innombrables étoiles vacillantes. Ce magnifique spectacle était causé par le contact des eaux de la rivière Erdal avec celles du fiord.

Quand nous approchâmes de l'extrémité du fiord, je remarquai des lumières sur le rivage ; l'une disparut d'abord, puis l'autre ; bientôt après une fenêtre, éclairée s'éteignit ; ceci me prouva qu'en cet endroit chacun était allé se livrer au repos. Nous abordâmes à Vik, et, peu d'instants après, nous étions admis dans l'auberge. Il n'y avait là que quelques fermes, dont les plus importantes sont celles de Nesheim, Legereid et Hereid ; les terrasses me firent l'effet d'être fort hautes, mais les fermiers n'avaient pas l'air d'être prospères, ni d'avoir de maisons proprement tenues. A un mille environ de Vik, on arrive au lac Eid-fiord, nappé d'eau d'un vert foncé de trois milles de long, aux extrémités de laquelle sont situées deux fermes. Un sentier de montagne conduit à la Vöring-foss, et, après que l'on a traversé un pont, le sentier passe sur la rive droite du courant. Nous ne rencontrâmes sur notre chemin que deux pauvres fermes, Thveit et Haabo ; quelques morceaux de terre entre les rochers fournissent une maigre récolte de pommes de terre et d'orge. Tout le monde était affairé, car on avait tué pas mal de moutons, et l'on s'occupait à en sécher la viande afin de la conserver pour la manger pendant l'hiver. A une courte distance, nous vîmes les restes d'un sentier rapide en zigzag, conduisant au sommet du plateau, d'où l'on a la vue de la Vöring-foss, de la ferme de Maurset et des « saeters ». Après avoir franchi deux ponts, nous montâmes par une nouvelle route construite sur les débris tombés des montagnes, aux frais de la Société des touristes (*Turist-förening*) ; les membres de cette association ont ouvert des routes et des sentiers sur des points jusque-là inaccessibles, et bâti des abris pour les voyageurs ; ils publient tous les ans un journal très estimé. Sur le chemin, on voit la lettre T, avec la date de 1870, creusée dans le roc, faisant connaître l'époque où la route a été terminée par la Société. Ce sentier a environ six pieds de largeur ; il va jusqu'au bout de la vallée, et au pied de la Vöring-foss. De là, on obtient maintenant une belle vue de la chute d'eau, qu'autrefois on ne pouvait apercevoir que des hauteurs du dessus. Partout on rencontre des traces de l'action silencieuse des glaciers. La première chute se jette par-dessus



La Skjaeggedal ou Ringedal.



le mur sur la rive droite du courant, voltigeant çà et là, comme la pousse le vent, et pareille à un gigantesque voile de mariée.

Le bruit retentissant de la grande chute devenait de plus en plus fort à mesure que nous avancions, et, quand nous eûmes traversé un pont, nous nous trouvâmes au pied de la Vöring-foss. Sa masse d'eau principale tombe perpendiculairement d'une hauteur de 700 pieds, en une colonne compacte; après avoir passé par trois canaux rocheux avec une force effrayante, trois colonnes d'eau bondissent, sans toucher le rocher, avec une inégale rapidité. Le grand courant d'air occasionné par la chute, force l'embrun à se soulever en courbes, et, selon sa violence, à remonter jusqu'à une hauteur de 2,000 pieds. La masse d'eau de la Vöring-foss est plus considérable que celle de la Rjukand, de la Mörk-foss; ou de la Skjaeggedal-foss. De l'autre côté de la Vöring, une cascade beaucoup plus haute, la Fosseli, descend dans la vallée, d'une hauteur de 2000 pieds.

#### LE FIORD SÖR

Cette nappe d'eau, d'environ 25 milles de long et variant en largeur de mille à quelques cents yards, est incontestablement le fiord le plus charmant de la Norvège; car je doute qu'aucun autre l'égale en beauté. Il court à peu près du nord au sud, séparé par une chaîne de montagnes couronnée par les champs de neige et les glaciers du Folgefonn, et du sommet la chute d'eau plonge en bas de 2,000 à 3,000 pieds.

J'avais changé de bateau et d'équipage à Utne, riche hameau sur le fiord, et, comme le vent était léger, j'eus amplement le temps de jouir de la magnificence du panorama, en contenant le zèle de mes bateliers, paresseusement couchés sur leurs banes, et peu pressés de reprendre leurs rames pour nous éloigner lestement.

Huit rives étaient en vue: celles du fiord Eid, le fiord Sör, le Kinservik, un fiord profond comme une baie, et l'Utne. Après que l'on est entré dans le fiord Sör, les promontoirs se succèdent en foule. Je comptai huit éperons d'un côté, et quatre de l'autre; en même temps, leurs contours changeaient sans cesse à mesure que nous avancions. Le grand glacier du Folgefonn dominait ce paysage automnal et semblait souvent arriver jusqu'au bord de la montagne et près de tomber en pièces dans le précipice. La montagne descend brusquement dans la mer de toute sa

hauteur de 5,000 pieds. Une suite de cônes (*nuts*) élevés : Solnut, 4,650 pieds; Torsnut, 5,060 pieds; Venanut; Langgrönut, et le reste de la chaîne, forment le mur qui soutient le plateau vers l'est. A l'orient du fiord, la plus récente couche de quartz bleu et de schiste argileux repose sur le granit primitif du gneiss. De grand matin, tout se réfléchissait dans les eaux tranquilles du fiord, de la manière la plus parfaite; glaciers, montagnes, ruisseaux, taches de neige, arbres, fermes, et même les plus petits rochers; en regardant l'eau, nous étions portés à croire que nous voyagions sur terre.

Au delà d'Ullensvang, on voit le glacier plus distinctement, et souvent les déclivités de la montagne de glace deviennent plus abruptes et approchent davantage de l'eau. A la ferme de Hoffland, les champs s'étendent jusqu'à l'extrémité du promontoire, et une belle cascade descend de roc en roc. A Fresvik, les montagnes forment un demi-cercle, avec plusieurs chutes d'eau sur le bord occidental, et donnent une belle vue du glacier. En approchant de Tyssedal, la montagne qui supporte le glacier présentait des falaises presque perpendiculaires, de couleur noire et grise; les unes étaient unies et comme polies, les autres rugueuses et déchirées. La rivière de Tyssedal se jette dans le fiord, qui bientôt se rétrécit de plus en plus; les montagnes paraissent lugubres et les terrasses deviennent très distinctes. Le hameau de Odde est à l'extrémité du fiord; mais, sur le bord oriental, à quatre milles environ de Odde, près la rive droite de la rivière, un sentier difficile conduit au lac Ringedal, sur le bord duquel tombe la plus belle chute d'eau de la Norvège, la Skjaeggedal-foss.

La route passe d'abord par une forêt de sapins; la Tyssedal précipitait sa course, en se brisant violemment contre les blocs qui obstruent son lit. En un endroit, le courant tournait autour d'un îlot rocheux et le couvrait si faiblement, que l'effet produit ressemblait à celui de myriades de particules de glace étincelant au soleil; de chaque côté, l'eau coulait furieuse, et ses nuages d'embrun flottaient au souffle de l'air. Dans les places où il n'y avait point d'ombre la chaleur était intense, car nous étions en juillet, et les rochers nus reflétaient les rayons du soleil.

À mesure que nous avançons, le sentier devenait plus difficile; nous avions à traverser des masses de rochers, des blocs erratiques et quelquefois des dômes de gneiss unis et arrondis, tellement en talus,



que le chemin en devenait dangereux ; heureusement la partie la plus rude et la plus dure du rocher avait résisté à la décomposition, et sa surface rugueuse nous empêchait de glisser ; en deux ou trois places on avait abattu des arbres que l'on avait solidifiés aux endroits où l'inclinaison était le plus rapide ; car, si le voyageur perdait son point d'appui, il roulerait inévitablement dans l'abîme, où il trouverait une mort certaine.

Plus nous montions, plus la vue devenait belle de l'autre côté du fiord ; la couleur de la mer, d'un vert opaque, contrastait avec la rivière écumante ; parfois nous avions une éclaircie sur l'immense plateau de neige et de glace du Folgefonn. Jamais, pendant mes voyages en Norvège, je ne vis groupés ensemble des effets aquatiques aussi superbes. Ici, la rivière coulait en masse solide, unie, profonde, et claire comme un cristal ; plus bas, elle frappait contre un rocher, ou se précipitait par une étroite ouverture et tombait dans un étang comme une masse blanche, écumeuse, furieuse ; parfois, à travers l'écume, l'eau apparaissait sous la couleur verdâtre de la tourmaline ; là où elle était profonde, elle se montrait d'un bleu foncé ; lorsqu'elle avait peu de fond, on aurait dit que ses cailloux étaient d'argent. Sans doute elle devait en grande partie cette beauté à la longue période de sécheresse de cette année, à son lit rocheux, et à l'extrême pureté de l'eau du lac Ringedal.

Quand nous eûmes atteint le plus haut point, nous descendîmes par une suite régulière de degrés, le sentier bordant un précipice de plusieurs centaines de pieds ; au bout de deux heures et demie, nous arrivâmes à la Tyssedal. La petite vallée était pittoresque sous les rayons du soleil de juillet ; mais elle doit être fort triste en hiver, quand les vents qui viennent des montagnes rugissent sur le lac et les fermes. Nous passâmes devant une magnifique cascade, qui, à un angle d'environ 35° tombe d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds, puis nous traversâmes deux petits ponts sur le déversoir du Ringedals-vand.

Comme j'approchais du bord, je fus frappé par l'apparence particulière de l'eau, qui était d'une couleur bleu acier tout près du bord, et bleu foncé, quelques pieds plus avant. Parmi les centaines de lacs de la Norvège, je n'en avais jamais vu approchant d'un tel bleu, presque noir ; la plus bleue des mers tropicales ne peut se comparer avec la

couleur de ce lac, pas plus que les lacs des Alpes suisses. Dans un bassin de granit il demeure à 1,310 pieds au-dessus de la mer, mais je n'ai pas eu les moyens de constater de combien de pieds il est au-dessus.

Pendant que nous voguions, la Tyssedal-foss se présenta inopinément à notre vue; ses deux branches formant un triangle s'unissaient en bas en une masse d'écume, après une chute de 1,600 pieds, donnant naissance à des nuages d'embrun; l'eau échappait ensuite au regard, car elle passait par un canal courbe dans un précipice pour former une seconde chute haute de 500 pieds; à ce point, le granit s'élève jusqu'à 2,300 pieds, et sur lui s'appuie une couche de schiste argileux épaisse de 720 pieds, sur laquelle l'eau se jette.

J'avais à peine cessé de m'étonner de ce spectacle et nous avançons toujours, lorsque j'entendis le rugissement d'un torrent, et, au même instant le Skjaeggedal, appelé aussi Ringedal (nom que nous adopterons à cause de sa prononciation plus facile), s'offrit à nous, plongeant dans l'abîme au-dessous en faisant un saut de 800 pieds. Immédiatement après, il frappe contre une saillie de rochers, et rebondit en milliers de fragments d'écume d'une blancheur éblouissante. La masse furieuse, dans sa course vers l'abîme, se jette contre un autre récif, et forme un nuage d'écume et d'embrun encore plus épais. L'eau se précipite avec tant de vélocité, qu'elle crée un puissant courant d'air qui fait que l'embrun prend des centaines de formes plus fantastiques les unes que les autres. A un moment, elle est entortillée dans une colonne en spirale, — trombe d'eau, — se pliant et se repliant sur elle-même, bondissant en avant, reculant, montant, puis descendant, redescendant encore, se brisant, prenant de nouvelles formes et des transformations indescriptibles; puis soudain, elle est poussée en bas avec une grande force; elle donne contre un troisième récif et disparaît dans une brume compacte et impénétrable, qui cache la partie inférieure de la chute. Cet immense nuage blanc, constamment renouvelé des hauteurs, descend en écumant par une gorge étroite dans le superbe cours d'eau cristallin, qui, après avoir coulé pendant deux cents yards, forme une seconde chute d'environ 50 pieds, d'où l'embrun, montant jusqu'au sommet des collines, apparaît comme une mince vapeur flottant dans l'air.

J'avais vu des centaines de grandes et des milliers de petites chutes

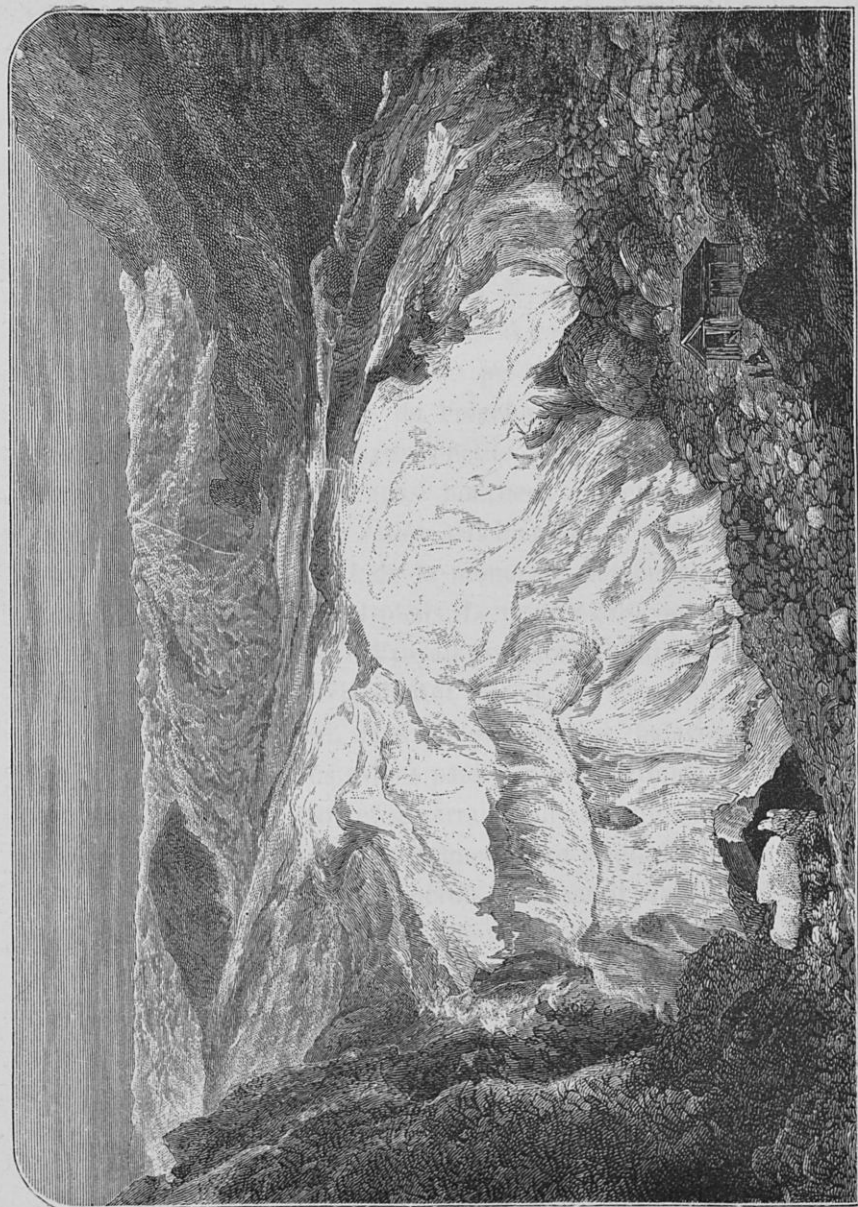
en Norvège ; beaucoup étaient plus hautes, mais aucune ne m'a impressionné par sa beauté comme la Ringedal ; je l'ai regardée pendant des heures entières, et toujours de nouvelles combinaisons et des formes étonnantes se produisaient d'elles-mêmes.

Quand je revins à la ferme, on me présenta le livre des voyageurs. Quelques anglais y avaient inscrit leurs noms. Deux gentlemen de Boston étaient venus ici, ainsi que trois dames américaines, les seules femmes étrangères qui, à cette époque, eussent visité cet endroit, savoir : miss Williams, miss Cutler, miss Z. J. Cutler, Maine, U. S., 6 juillet 1872. Elles saluaient du pays des Pins. Je voulus les féliciter, et, dans un accès d'enthousiasme que le lecteur, je l'espère, voudra bien me pardonner, car je suis un admirateur des femmes courageuses, je m'écriai : « Hurrah ! pour les filles du Maine ! ». Une heure après, nous étions sur le fiord Odde, d'où le touriste ne manquera pas d'aller visiter le Buer-Braeen, un des glaciers du Folgefonn.

A une courte distance de Odde se trouve le Sandven-vand, lac que l'on dit être sans poisson, à cause de la froideur de ses eaux, qui descendent des glaciers. Non loin de son extrémité inférieure est la vallée de Jordal ; c'est à sa partie supérieure que repose le Buer-Braeen. Un sentier conduisant au bout de cet étroit vallon est d'une ascension facile, graduelle, et distant de deux milles du glacier. Quatre ans avant ma première visite dans la vallée, un énorme monceau de pierres était tombé en produisant un bruit terrifiant, qui, dans l'éloignement, résonna comme le tonnerre et répercuta ses échos de colline en colline. A chaque pas, il y avait quelque chose à remarquer, soit en regardant les montagnes, soit en suivant de l'œil le courant lorsqu'il arrive à la chute. A une place, les champs de neige du Folgefonn reposent sur un plateau formant péninsule, bordé, à l'est, par le fiord Sør, le lac Sandven et la vallée qui suit ; à l'ouest et au nord, par l'Hardanger, et, au sud, en partie par le lac Aakre. Du côté oriental, comme nous l'avons vu, les montagnes tombent à pic. Au nord et au nord-ouest, les versants sont plus bas, moins abrupts et moins nus. Au sud, vers le fiord Aakre, ils sont encore plus bas, mais en certains endroits très rapides et chauves. Le Folgefonn est bordé de nombreux glaciers. Parmi les plus importants au nord-ouest, il faut citer le Bondhus-Braeen, qui est beaucoup plus grand que celui que nous venons de décrire.

Les limites des neiges perpétuelles varient, en latitude  $60^{\circ} 3'$ , vers l'est, trois mille quatre cent quarante pieds; à Blaadalsholmene,  $59^{\circ} 55'$ , latitude vers le sud-ouest, trois mille neuf cent quarante pieds; à Gjerdesdal,  $61^{\circ} 8'$ , latitude vers le nord-ouest, deux mille quatre cent quatre-vingt pieds. Le plus haut point de la crête neigeuse est de cinq mille deux cent soixante-dix pieds. On trouve de nombreux petits lacs près des glaciers. Une crête de montagne traverse le Folgefonn dans une direction nord-ouest et sud-ouest, et forme la Swartdal (vallée noire) et la Blaadal (vallée bleue); une autre crête forme la Kvitnaadal. Des blocs de pierres mêlés au sable prouvent leur origine incontestable. Le glacier avait atteint ce point il y a de longues années, et s'était retiré; mais il s'avance de nouveau; plus haut, notre sentier continuait par un bois dans lequel on pouvait voir des quantités de pierres couvertes de mousse, démontrant que le glacier n'avait pas atteint cette altitude pendant un très long temps.

La vue de cet étroit glacier était imposante; elle faisait concevoir l'immense pouvoir destructeur de ce vaste corps de glace mouvante. Dans l'étude que nous avons faite d'autres glaciers qui se sont retirés, nous avons vu comment les blocs erratiques et des pierres plus petites ont été déposés dans les champs aux époques anciennes, et, par les marques de la glace sur les rochers, nous avons pu suivre leur cours; mais maintenant, devant le Buer-Braeen, nous pouvons comprendre comment les vallées ont été creusées dans le roc solide par cette forme d'eau la plus destructive, le glacier. Cette masse immense, irrésistible, avance lentement et avance depuis longtemps. Mon guide me dit que, depuis l'année dernière, il a marché et s'est avancé de plus de 50 pieds, en entraînant tout avec lui. Tout le long de la base de la glace, il y avait une crête transversale de terre, dans laquelle de la verdure fraîche et des pierres étaient mêlées ensemble; le glacier les avait poussées en avant en glissant sur les rochers. Sur la droite, une masse énorme de roc avait été déchirée et comme tordue par la pression de la glace qui s'avance. Le poids qui a renversé cet obstacle doit avoir été prodigieux, car l'évidence de cette force terrifiante était là, devant mes yeux. Même les solides murs de montagnes, composés des plus durs rochers, ne pourraient arrêter la marche en avant du terrible glacier. Ce bloc de granit, arraché au côté de la montagne, avait environ 20 pieds de



Le Fuet Bracon



long sur 15 de large. Il a été brisé inégalement, et était encore couvert de mousse. Une de ses parties était recouverte de glace; la couche supérieure du glacier, ayant un courant plus fort que l'inférieure, le couvrira finalement et le cachera à la vue à mesure que continuera la marche en avant. Si le glacier se retirait de nouveau, le bloc serait déposé en un nouveau lieu. Le glacier est descendu par une gorge rapide, sautant trois couches distinctes de rocher et a été resserré entre des murs solides n'ayant pas plus de 250 à 300 yards de largeur vers l'extrémité. Les moraines que l'on voit plus haut, de chaque côté, étaient englouties plus bas dans de profondes crevasses formées par la pression de la glace et des récifs. A gauche, les montagnes dominent; c'est le mont Reina, à 5,210 pieds au dessus de la mer, et le second point le plus élevé du Folgefonn. La glace était d'un bleu magnifique; la caverne me parut petite, mais extrêmement belle; son cours d'eau était loin d'être aussi bourbeux que ceux des glaciers du Justedal. Plus bas, dans la vallée, pas bien loin du glacier, il y avait la ferme Buer, et du versant de la montagne descendait une cascade d'une hauteur de 700 à 800 pieds. Le propriétaire de la petite ferme était en grande tribulation: il voyait avec anxiété l'approche incessante de la glace, qui avait déjà détruit une partie de ses pâturages à la pointe de la vallée, et qui, dans quelques années, balayerait probablement le petit bois où nous avons passé; alors le fermier serait forcé de chercher un refuge ailleurs et se verrait peut-être ruiné. Il avait essayé de vendre sa ferme; mais personne n'avait voulu l'acheter, dans la crainte que ce ne fût de l'argent perdu. Il ne serait pas étrange, en effet, que, dans 40 ou 50 ans, le glacier atteignit le bord du lac Sandven; alors il ne pourrait aller plus loin, car la glace fondrait dans l'eau; mais les glaciers sont capricieux dans leurs mouvements en avant ou en arrière; il se peut que, dans quelques années, le Buer-Braeen recule au lieu d'avancer.

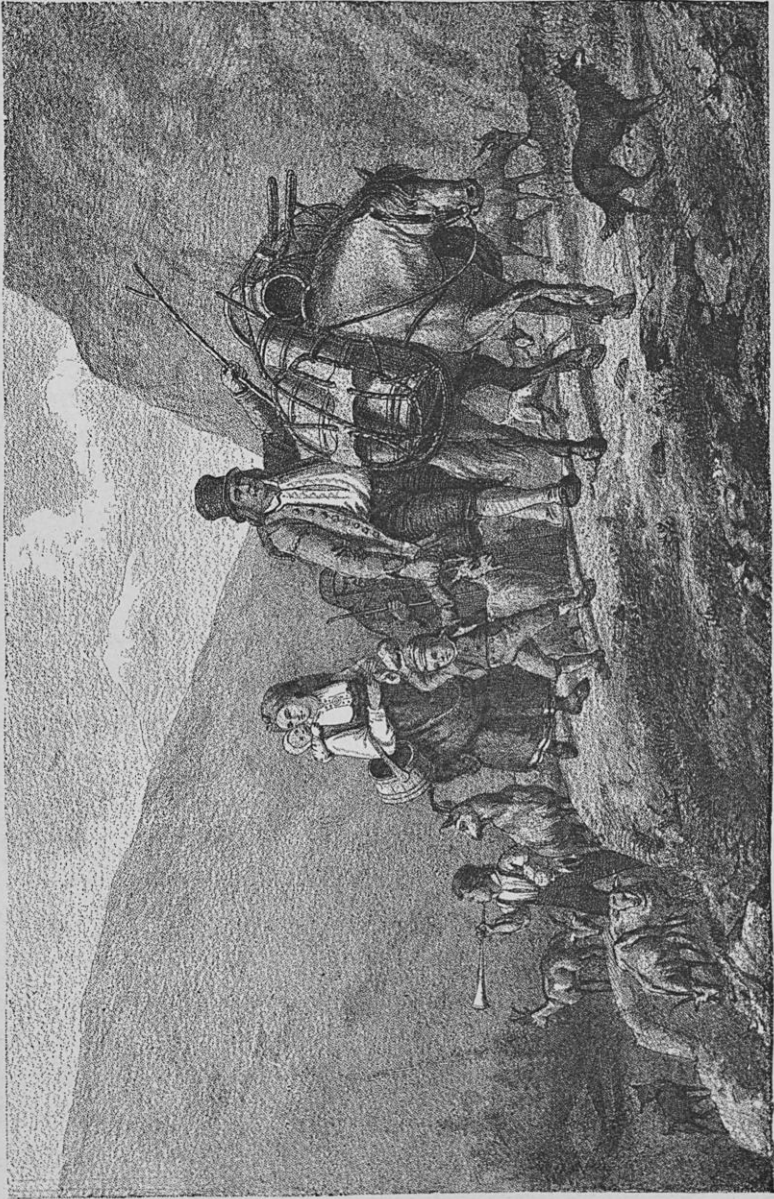
## CHAPITRE XXIV

### LES SAETERS

Les saeters. — Époque du départ pour les montagnes. — Préparatifs avant de se rendre aux saeters. — Hameaux déserts. — Départ de Stavanger. — Samson. — La vallée Suledal. — Réception au presbytère. — Ferme de Samson. — Le lac Suledal. — Sur les montagnes à Röldal. — Le Valdai. — Le saeter Valdai. — Une famille de Hardanger. — Vie du saeter. — Dimanche. — Départ du père pour la ferme. — Hautes montagnes. — Neige rouge. — Le saeter Björn-Vand. — Ambjör et Marthe. — Adieu au saeter Björn-Vand.

Les « saeters » se trouvent au milieu des montagnes, loin des fermes, sur les bords de lacs solitaires et de rivières, ou sur les versants de mamelons, au delà des limites où croît le grain. Ce sont des huttes, construites en rondins ou en pierres brutes, où, pendant les mois d'été, les gens d'une ferme conduisent leur bétail au pâturage; car, dans ces déserts de rochers, beaucoup de places sont couvertes d'herbes aromatiques qui donnent au lait une riche saveur. Bien des saeters sont d'un accès difficile; hommes et bêtes ont à traverser de hautes chaînes de montagnes et des flaques de neige, sans compter les rivières qu'il faut passer à gué. Solitaire est la vie qu'on passe dans ces montagnes; une fois ou deux seulement, durant l'été, le fermier y monte pour voir comment vont ceux qu'il y a laissés, apprendre des nouvelles de ses troupeaux et savoir si la saison a été bonne. Quand l'été est froid ou humide, on





Départ pour le saeter.



obtient moins de lait; il faut se rappeler que, pour maint fermier, une abondance de beurre et de fromage est nécessaire, afin de pouvoir, avec le montant de leur vente, acheter les fournitures indispensables pour la maison. Lors de ces visites, ils apportent des provisions et remportent le produit de la laiterie. La vie du saeter est aussi très dure; les pâturages sont fort loin des huttes, et, toute la journée, les filles doivent suivre le troupeau, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, et ne rentrer que le soir, ayant froid, ayant faim, et souvent trempées jusqu'aux os.

Dans certaines montagnes, les pâturages sont très abondants et les saeters nombreux; dans d'autres, ils sont médiocres et éloignés. Presque tous les fermiers en possèdent un; mais ceux qui ont plus de terrain dans la montagne qu'il ne leur en faut, en louent une partie aux moins fortunés. Quoique la famille qui possède un saeter soit quelquefois très pauvre et n'ait que trois ou quatre vaches, ses membres montrent la même impulsion généreuse qui caractérise la nation, et ces braves gens m'ont toujours aussi bien accueilli que leurs riches voisins.

Dans beaucoup de districts, on part pour le saeter vers le milieu de juin; l'époque varie parfois: mais, généralement, elle ne dépasse pas la Saint-Jean, selon la distance et la hauteur des montagnes à traverser. On revient entre le milieu et la fin de septembre, et, si l'on a beaucoup de hauteurs à franchir, dans la première semaine de septembre.

Des jeunes filles, orgueil de leur famille ou du voisinage, resteront toutes seules dans les montagnes, où elles se sentiront aussi en sûreté que dans la maison de leur père; elles ne craignent pas d'être molestées, car elles se fient à l'honneur et à la loyauté du sang bonde. Rien ne m'a plus impressionné en Norvège que cette foi simple et candide.

Le jeune amoureux vient une ou deux fois égayer les heures de sa bien-aimée, mais seulement pour un jour; s'ils sont engagés, il est encore mieux accueilli, car, en automne, quand les travaux de la moisson seront terminés, la noce aura probablement lieu. Bien des amours ont commencé et se sont nouées en ces endroits où le cœur de la jeune fille est rendu plus sensible par la solitude.

Quelques jours avant le départ pour le saeter, une grande animation

règne dans la ferme ; on emballe les seaux à lait, les barattes, les vaisseaux en bois, le grand pot de fer, le moule au fromage, deux ou trois assiettes, une ou deux tasses, une poêle à frire, et surtout la bouillotte à café. On n'oublie pas le sel pour le bétail, la farine à mêler au lait écrémé pour les veaux, le pain et une bande de lard pour le dimanche, le café, le sucre, et les couvertures pour les lits. Les filles prennent leurs habits du dimanche, ainsi que leurs livres de prières ; en semaine, elles mettent leurs vieux vêtements ; elles emportent aussi une bonne provision de laine filée pour faire des bas, des mitaines, ou des gants pendant leurs heures de loisir, et des morceaux de toile sur lesquels elles peuvent broder. Le vieux cheval qui porte la charge est laissé en liberté dans les montagnes pour y paître pendant quelques semaines ; car le labourage est fini, et l'herbe ou le foin de l'année précédente est mis soigneusement de côté.

Le matin du départ, les vaches, moutons, chèvres et pores sont confiés aux enfants qui les empêchent de s'éloigner. Si la ferme est petite, si les gens sont pauvres, toute la famille va au saeter jusqu'au moment de la récolte. On voit souvent une mère portant son dernier baby sur le dos. Avant de partir, la fermière prépare un bon repas pour les ouvriers de la ferme, ou la partie de la famille qui doit accompagner les filles au saeter, — les domestiques louées pour la saison. Ceux qui marchent en tête soufflent dans de grandes cornes dont les sons perçants appellent les animaux, auxquels on donne de temps en temps du sel pour les amadouer ; les enfants les tiennent en ligne.

Pendant l'été, les fermes et les hameaux sont déserts ; on ne peut se procurer de lait doux, si ce n'est aux stations de relai ; la vie domestique fait défaut. En cette saison, j'évitais les grandes routes encombrées de touristes, et j'allais dans les montagnes explorer chaque année un groupe différent ; je vivais toujours dans les saeters, où je vais maintenant conduire le lecteur.

Au commencement de juillet, je quittai la vieille ville de Stavanger. La navigation sur le fiord fut très intéressante à cause des marques de mer gravées sur les côtés rocheux de Stensö, à une hauteur de 150 à 175 pieds. On voyait aussi dans l'étroite vallée de l'Aardal quatre terrasses distinctes, les unes au-dessus des autres. Après un trajet de douze heures, nous arrivâmes à l'extrémité du fiord Sands, branche du Stavan-

ger; j'y débarquai avec mon guide, Samson Fiskekjøn, qui m'avait été recommandé comme fidèle et familier avec les montagnes. Samson était un célibataire de quarante-cinq ans, honnête quoique peu brillant, et dont j'ai conservé le meilleur souvenir; bavard et amusant, il connaissait bien les manières des gens de la ville à la suite de fréquentes visites à Stavanger. Samson devait hériter d'une ferme bien fournie à la mort de son père, âgé pour lors de quatre-vingts ans; il la dirigeait et agissait déjà comme propriétaire; sa mère avait à peu près le même âge que son mari.

Avant d'arriver chez lui, il crut devoir s'excuser sur la simplicité de sa maison, qui, disait-il, ne serait pas agréable à un Américain. Il se les imaginait tous millionnaires et vivant dans le luxe. Ayant entendu parler de la Californie et de l'Amérique comme du pays de l'or, naturellement, chacun était amplement fourni de ce précieux métal. Il commença par dire que les vieux seuls étaient à la maison, et que l'on ne trouverait point de lait, puisque le bétail paissait au saeter; la nourriture serait trop simple pour moi, sa mère ne saurait comment la faire cuire et il craignait qu'il n'y eût trop de puces; finalement, il me suggéra l'idée d'aller au presbytère. Je lui dis que je ferais mieux de descendre d'abord chez lui, et ensuite au presbytère, après avoir reçu l'invitation du pasteur. Une course de deux heures dans la pittoresque vallée de Suledal, le long d'une claire rivière, nous fit atteindre sa ferme, où je vis son père fendre du bois avec une force qui lui promettait encore vingt années d'existence au moins. Le vieux couple me reçut fort bien.

Un bon nombre de fermes étaient disséminées près de là, et non loin de l'église. Je me dirigeai vers le presbytère, où le pasteur, célibataire de vingt-cinq ans, me reçut très froidement et non pas comme un Norvégien, bien qu'il n'y eût rien d'impoli dans son maintien. Je fus passablement surpris de cette réception peu habituelle. Tous mes efforts pour faire sa connaissance demeurèrent infructueux; je lui donnai ma carte: mais cela ne me servit de rien, car il n'avait jamais entendu mon nom, ni vu un de mes ouvrages traduits. A ma question s'il lisait le *Skilling Magazine* (qui de temps en temps avait donné des récits de mon voyage en Afrique), il répondit d'une voix sonore: « Je ne lis jamais le *Skilling Magazine!* » Je perdis donc tout espoir d'une invitation au presbytère et je pensai avec effroi aux millions de puces qui viendraient

m'assaillir pendant la nuit ; j'avais passé par cette épreuve peu de jours auparavant et je ne me souciais pas de recommencer si tôt l'expérience ; je savais que, si Samson s'en plaignait, c'est que le nombre en devait être prodigieux ; car ces gens n'y font pas attention quand il n'y en a que cinquante ou soixante dans le lit.

J'allais me retirer, lorsqu'un autre vénérable ecclésiastique, venant du nord avec sa femme, entra dans le parloir. J'entamai une conversation avec lui ; mais, quand je lui eus dit que, dans un été, j'avais traversé le pays, de la Baltique au cap Nord, et de Bodö à Lulea, il me contredit nettement, en disant que cela ne se pouvait pas ; en un mot, le révérend gentleman me traitait de menteur. J'en conclus que ces deux dignes messieurs me prenaient pour quelque chenapan, ou pour un agent d'émigration d'Amérique. Si tel fut le cas, je ne m'étonne pas qu'ils m'aient mal reçu, car de tels individus ne sont pas populaires. Il faut qu'il y ait eu quelque raison de ce genre, car, pendant tous mes voyages, c'est le seul exemple où je n'aie pas reçu le chaud accueil norvégien. Lorsqu'à mon retour chez Samson je lui contai cette histoire, il en rit de bon cœur. Je m'écriai alors d'un ton triomphant : « Ne vous avais-je pas dit qu'il valait mieux aller au presbytère sans bagages ? » Pendant mon absence, une métamorphose complète s'était opérée dans la ferme, où tout était luisant et propre ; du pain, du beurre, du fromage et du lait caillé couvraient la table, et les bonnes gens s'excusèrent de ne point avoir de lait doux, parce que les vaches se trouvaient dans les montagnes. Je dormis ma porte ouverte, car la nuit fut très chaude ; je ne crois pas qu'ils aient dormi du tout, attendu qu'à quatre heures du matin, ils m'offrirent le café en me pressant de manger, parce que j'avais une longue route devant moi.

Je partis avec deux bateliers et une femme tenant son enfant dans ses bras. Il n'y avait que peu de temps que nous naviguions, lorsque nous arrivâmes devant une belle maison blanche, résidence d'un Storthingsmand, où nous descendîmes. L'hôte n'était pas chez lui ; mais son aimable femme, qui avait été prévenue de ma visite, m'attendait et parut désappointée quand je lui eus dit que j'avais passé la nuit dans la ferme de Samson. Bien que je lui affirmasse que j'avais déjeuné, elle insista pour que je prisse un autre repas.

La vallée du Suledal, près de l'extrémité basse du lac, est très inté-

ressante pour l'antiquaire en raison des nombreux tumuli ou tombes des époques païennes, dont quelques-unes sont creuses, de forme circulaire, et entourées de pierres; d'autres sont carrées. En remontant le lac, nous pûmes voir les sentiers conduisant aux saeters, et des plaques de neige sur les montagnes. Après avoir ramé pendant quatorze milles, nous prîmes terre à Naes, sur la rive droite, près de l'extrémité supérieure du lac, d'où un sentier conduit aux nombreux saeters placés entre les lacs Suledal et Røldal.

La route qui passe sur les montagnes jusqu'à Røldal côtoie d'abord un torrent que l'on franchit sur un pont; on laisse derrière soi de nombreux saeters où l'on nous offrit du lait. Vers la fin du jour, le soleil disparut, dorant de ses derniers rayons les collines et les montagnes couronnées de neige. La nuit nous surprit dans de sombres ravins, pendant que nous descendions à Botten, où nous ne trouvâmes à la maison que la fille, son père et sa mère étant partis pour le saeter.

De Røldal, un sentier conduit par un pays sauvage à la vallée de Valdalen. Mon intention était de passer l'été, ou du moins jusqu'à l'apparition de la neige, de saeter en saeter, sur les plateaux des montagnes de Hardanger. Le meilleur moment pour gravir les montagnes est le commencement d'août; la plus grande partie de la neige a disparu, les eaux des courants sont basses, on peut les passer à gué sans danger et l'on traverse assez facilement les marais. Je me procurai un bon guide, qui dut prendre son cheval, non pour le monter, mais pour porter nos provisions. Un cheval n'est point un embarras dans la région du Røldal; en général, on peut gravir les collines plus vite que le poney; mais, dans les endroits difficiles, un cheval de montagne, habitué à se rendre aux saeters, a le pied très sûr et ne glisse pas sur les pierres; si on le monte, on n'a pas besoin de le guider, et on peut laisser flotter les rênes sur son col. Les chevaux trouvent leur nourriture tout en marchant; ils peuvent endurer de grandes privations, la faim et le froid. J'avais un fusil avec moi, non pour me défendre, mais pour me pourvoir de gibier, si possible.

Le sentier, en quittant Røldal, monte graduellement le long de la rivière Valdalen, et, sur la rive gauche, on voit la blanche colonne de la Rispefoss; en descendant de nouveau et en traversant le courant sur un

pont, nous vîmes, sur le bord opposé, le sentier conduisant au lac Staa et à Thelemarken supérieure.

Sur la rive droite de la Valdal, on rencontre beaucoup de saeters et de sentiers qui s'embranchent dans toutes les directions. La rivière coule pendant quelque temps à travers un pays plat, constellé de beaux pâturages et de petites fermes. Un autre cours d'eau se jette dans la Valdal et forme une magnifique cascade de 1,000 piéds, au-dessous de laquelle le courant est si rapide, que notre cheval eut de la peine à se tenir sur ses pieds pour passer le gué. A 12 milles de Rôldal, nous arrivâmes en vue du lac Valdal; les montagnes descendent en pentes douces jusqu'au bord, près duquel se trouvent plusieurs saeters. Des troupeaux de bétail venus des montagnes pour se faire traire, paissaient sur les bords verdoyants, et, plus haut, à notre gauche, était le saeter Bakken. A la pointe du lac, la fumée s'élevait en spirales du saeter Valdal, et nous entendions les cris des filles appelant le bétail qui revenait lentement, en broutant le long du chemin. Nous suivîmes le bord du lac jusqu'à son extrémité supérieure; de tous les saeters, on nous regardait, et l'on se demandait qui nous pouvions être, car on n'attendait personne des fermes.

A notre arrivée, on nous pria d'entrer dans la maison, qui était aussi confortable qu'une ferme, et les salutations d'usage suivirent; on nous fit passer du lait, et, après y avoir goûté, nous rendîmes le vase avec des remerciements. Quand ils apprirent que j'arrivais d'Amérique, ils me regardèrent avec surprise et s'écrièrent : « Fra Amerika! fra Amerika! » Je fus alors d'autant mieux accueilli que Nels, le fermier, avait une fille mariée aux États-Unis. Il était arrivé de la ferme la veille pour rapporter chez lui le beurre et le fromage qui avaient été faits; il demeurait très loin, sur le fiord Sôr, une des branches de l'Hardanger. Sa famille était nombreuse, et il représentait le type du Norseman (homme du Nord, norse), hospitalier, mais peu démonstratif, avec sa bonne et large figure.

Trois de ses filles passaient l'été au saeter, — Synvor, Marthe et Anne, — pleines de santé et blondes comme des descendantes des Vikings aux cheveux cendrés. Synvor, l'aînée, d'une stature un peu courte, avait dix-neuf ans; Anne en avait dix-sept; elle était grande, musculeuse, aux yeux bleus perçants, et très capable de se suffire à elle-même; elle aurait parfaitement posé pour modèle de Valkyrie; Marthe, avec ses



seize ans, ses cheveux d'or, et ses doux yeux bleus, était de complexion délicate. Toutes trois passaient pour les plus belles filles de l'Hardanger et de jeunes fermiers avaient déjà essayé de gagner leur cœur. J'admire ces filles du Nord, élevées en plein air, nourries simplement, habituées au travail et dégagées des entraves de la toilette à la mode.

Je ne connais pas de climat plus sain que celui des saeters en juillet et en août, surtout lorsqu'ils sont à 3 ou 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. A cette élévation, l'air est plus bienfaisant et plus fortifiant, même pour les Norvégiens qui vivent sur les bords des fiords ou dans les vallées basses. L'air qui souffle sur le vaste plateau montagneux et stérile est particulièrement sec et exhilarant. Les effets se font promptement sentir : l'appétit augmente et souvent un malade en est revenu chez lui en pleine santé.

La vie de la montagne est active, et les filles sont occupées depuis le lever du soleil jusqu'au crépuscule. Les pâturages appartenant à ce saeter s'étendent dans les montagnes voisines et suffisent à 52 vaches laitières, à huit autres, et à quatre chevaux. Le bétail appartenait à trois fermes différentes, y compris celle de Nels ; quelques bestiaux venaient du fiord Sør, distant de 50 milles ; deux des filles de Nels avaient la surveillance de ceux qui ne lui appartenaient pas, et on les payait pour cela. Le lait de chaque troupeau était mis dans les vaisseaux de la ferme d'où venaient les vaches et on faisait de même pour le beurre et le fromage. Le peuple est si honnête, que pas un fermier ne craint que les filles favorisent l'un au préjudice de l'autre, ou qu'elles mettent du beurre ou du fromage dans des vaisseaux autres que ceux de leurs propriétaires légitimes.

Un grand enclos, entouré d'un mur de pierres, contenait une belle prairie, dont on coupait et séchait l'herbe afin de l'emporter sur des traîneaux pour l'hiver. Plus de 20 vaches laitières paissaient dans les saeters de Valdalen, outre un grand nombre de génisses, de veaux et de chevaux. On gardait les veaux à la maison ; matin et soir, on les nourrissait avec une mixture de lait écrémé, de farine et de sel ; si le lait manquait, on le remplaçait par de l'eau chaude, dans laquelle on faisait infuser des branches de genévrier.

A quatre heures du matin, nous fûmes réveillés par le tintement des cloches que certaines vaches portaient au cou ; elles venaient d'elles-

mêmes des montagnes pour se faire traire et les filles se levaient. Aussitôt elles se mettaient à l'œuvre, après avoir bouclé autour de leur taille une ceinture à laquelle pendait une corne remplie de sel que l'on donne aux vaches, aux chevaux et aux moutons, le matin et le soir, quand ils vont aux montagnes ou qu'ils en reviennent.

Après avoir fini de traire les vaches, les filles les dirigent par un autre sentier vers de nouveaux pâturages, où elles vont et d'où elles reviennent d'elles-mêmes, quand elle connaissent le chemin. A leur retour les filles vont dans la chambre au lait, dont elles ont soin de fermer la porte; elles enlèvent la crème qui s'est formée, la mettent dans la baratte et en font du beurre. D'autres emportent les vaisseaux vides à la rivière, où elles les frottent en dedans et en dehors avec le sable fin du bord, puis avec des branches de genièvre, et enfin les rincent dans le courant. Généralement, les seaux sont en blanc pin, on les tient propres et sans une tache. Le jour du fromage est aussi une grande occupation, et l'ouvrage se fait de la même manière. La chambre où l'on conserve le lait était merveilleusement propre; sur les planches, on voyait plus de 150 seaux pleins de lait, chacun d'environ 20 pouces de diamètre et 5 de profondeur, en bois de pin blanc et cerclés; les seaux pour traire étaient sur le plancher, prêts à servir au moment voulu. Plusieurs barils pour le lait écrémé et le lait de beurre, d'autres pour le beurre, étaient rangés dans un ordre parfait.

Le dimanche, quand elles ont fini de traire les vaches, les filles procèdent à leur toilette comme si elles allaient se rendre à l'église; elles mettent du linge blanc, leurs robes et leurs souliers des jours de fête. Celles-ci portaient, comme leur mère, des jupons en étoffe de laine d'un bleu foncé, avec des corsages de même couleur. Les jupons étaient bordés tout autour d'un ruban vert; le corsage ouvert laissait voir un mouchoir brodé avec de l'or. Chacune avait pour coiffure un petit bonnet blanc qui semblait n'être posé sur la tête que pour tenir les nœuds de leur luxuriante et épaisse chevelure. On ne procédait à aucun ouvrage, sauf celui absolument nécessaire: un membre de la famille lisait la Bible et chantait des hymnes de louange. Après le dîner, on allait se visiter de saeter en saeter et l'on passait l'après-midi de la manière coutumière au pays.

Je traversai le cours d'eau pour aller voir des amis de Røldal, qui

avaient leurs saeters de l'autre côté : seulement une petite hutte en pierres. Le gué fut difficile, car le courant était fort et l'eau profonde. Je dus monter à cheval, et prendre devant moi Anne, que je tenais fortement embrassée par la taille, car nous n'avions point de selle. L'animal, qui avait évidemment traversé le gué bien des fois, suivit son chemin avec beaucoup d'adresse.

Le soir, après que l'on eut trait les vaches, nous eûmes du beau temps. L'une des filles voulut s'amuser à courir avec moi ; pendant le jeu, je perdis un petit médaillon de ma chaîne de montre, et, quoique nous l'eussions cherché partout, nous ne pûmes le retrouver ; c'était un cadeau de Noël, et j'y tenais beaucoup. On fureta de tous côtés le lendemain matin, ce fut en vain. L'année suivante, on le retrouva ; on l'envoya à Samson, qui le remit au consul Rosenkilde, à Stavanger ; celui-ci l'expédia à Christiania, d'où on le fit parvenir à mon ami, Herr Christian Børs, le très estimé consul de Suède et de Norvège, à New York, avec prière de me trouver et de me remettre l'objet.

Le lundi matin de bonne heure, chacun était debout ; on prépara les chevaux pour le retour de Nels à la ferme, et on eut soin de garnir leurs croupes d'épaisses couvertures de laine pour placer les bâts ; le beurre, le fromage et le lait pour les ouvriers de la ferme ne furent pas oubliés ; le père, d'un air placide et sans embrasser personne, dit adieu à sa famille et bientôt nous le perdîmes de vue dans les détours du sentier.

La famille ne voulut pas me laisser partir avant que j'eusse pris un déjeuner substantiel, qui aurait pu suffire pour presque tout le voyage ; l'expérience m'a appris que ce qu'un voyageur peut faire de mieux, spécialement dans les montagnes, c'est de ne point bourrer son estomac de victuailles. J'étais prêt à dire adieu, lorsque Synvor disparut tout à coup et revint avec un superbe fromage qu'elle me mit dans les bras. « Prenez cela, dit-elle, et mangez-le dans votre voyage, car vous aurez faim ; il n'y a pas beaucoup d'endroits dans les montagnes où vous rencontrerez un saeter. »

Quoique je n'eusse point de cheval et que le fromage fût lourd, je l'acceptai pourtant, par politesse. Je serrai les mains à toute la famille ; dans celle de Synvor, je mis quelque monnaie et un petit dollar en or. « Non ! non ! s'écria-t-elle. — Si ! si ! » répartis-je ; tous me dirent alors : « Quand vous reviendrez à Odde, venez nous voir ;

ne nous oubliez pas, ne manquez pas de venir. — Je viendrai, » répondis-je. Et je m'éloignai en hâte.

Du lac Valdäl, le sentier qui se dirige au nord sur les montagnes est sauvage et triste; au commencement il faut même traverser de grands amas de neige.

Après avoir quitté le lac, nous montâmes par une contrée abrupte au-dessus de la région du bouleau, où le genièvre et les baies arctiques abondaient. Une heure de marche nous conduisit sur les bords du petit lac Visadal-Vand, non loin duquel se trouvait un saeter à l'aspect misérable, isolé et construit en pierres sèches. L'intérieur était loin d'être propre; d'un côté, on avait placé les lits sur la terre nue; de l'autre, la cheminée; dans un coin, un tas de branches de genévrier, cinq ou six seaux, un chaudron de cuivre pour faire le fromage et bouillir le lait, un pot à café, et une baratte. L'homme qui occupait le saeter et sa femme nous firent bon accueil; l'homme paraissait avoir plus de 80 ans, mais il était bien portant et vigoureux; il avait fait plus de 80 milles pour venir passer l'été ici et fournissait un bel exemple de l'audace de ces montagnards. Ce saeter avait 120 vaches sèches, appartenant à plusieurs fermiers qui les envoyaient au pâturage. Une femme et trois hommes étaient chargés de soigner ce bétail, et avaient aussi cinq vaches laitières pour leur usage personnel, outre leur nourriture. Nous longeâmes le côté montagneux du Visadal, sur des rochers nus et des plaques de neige, passant devant maintes cascades et chutes d'eau.

En continuant notre ascension, — le cheval suivait un chemin et nous un autre, — nous gravîmes une colline rugueuse, en traversant de larges plaques de neige pénétrées par des courants. Presque directement au nord, on voyait Haarteigen, à 5,390 pieds de haut, constellée de neige, qui étincelait sous les rayons du soleil; Nups-Eggen était à notre gauche. — Ici, le mica repose sur les roches primitives. Il n'y avait pas d'autre apparence de sentiers que les lits desséchés des cours d'eau, remplis au printemps. Nous passâmes le Steige, Vand, petit lac sombre et solitaire, au sommet de la montagne; là le bouleau nain même avait cessé de pousser. Quoique le soleil brillât de tout son éclat, le vent était froid, le thermomètre marquait 48°. De larges taches de neige descendaient jusqu'au bord du lac, surplombant souvent le rivage; le lichen gris réapparaissait. Nous montâmes

encore et nous arrivâmes à plus de 4,000 pieds au-dessus de la mer. Les champs de neige augmentaient de proportion, et nous dûmes en traverser un long d'un mille et demi : de loin en loin apparaissaient des traces de renne sauvage. Tout à coup nous trouvâmes une étendue de neige rouge au milieu de la blanche, la première que j'eusse encore vue. Je m'imaginai qu'on y avait tué un renne et que la neige était teinte de son sang. « C'est de la *gammel snø* (de la vieille neige), » dit mon guide. A mesure que nous avançons, les taches colorées de rose devenaient plus nombreuses; quelques-unes avaient 15 pieds de long; l'effet en était surprenant. On trouve toujours cette neige rouge dans les grandes flaques fondantes, et cette couleur est principalement due à la présence de minuscules organismes végétaux contenant un liquide rouge huileux, l'algue, connue comme *haematococcus (protococcus) nivalis*. Selon Ehrenberg, ce seraient aussi des animalcules qu'il appelle *philodina roseola*. Puis nous passâmes sur la limite de Vasdals-Eggen, où les montagnes, largement couvertes de neige, vont dans la direction du nord-nord-ouest. Quand nous eûmes parcouru ce plateau pendant environ trois heures, nous vîmes qu'il descendait vers l'est, et un piétinement fatigant dans la neige rouge nous amena en vue du lac Björne; du bétail broutait sur ses bords, et, non loin de là, j'aperçus des spirales de fumée sortant d'un *pige saeter* (saeter tenu par une fille) dans ces montagnes, demeure du renne sauvage.

Chaque année, vers la fin de juin, un fermier du fiord Hardanger ou de Røldal, accompagné de deux filles, avec un troupeau de vaches laitières, traverse ces montagnes. Pendant l'été, on laisse les filles pour prendre soin du bétail et s'occuper de la laiterie.

Il était tard quand nous arrivâmes en cet endroit solitaire; les filles sortirent pour voir quels pouvaient être les étrangers, et disparurent soudain à notre approche, afin de mettre leurs plus beaux vêtements pour nous recevoir. Elles portaient le costume des filles de Røldal, avec leurs bonnets coquettement posés sur la tête; l'une avait des bas rouges, l'autre des bleus.

Les petites maisons, en pierres brutes, étaient situées l'une à côté de l'autre; les murs avaient environ 30 pouces d'épaisseur et l'arrière s'appuyait sur un monticule de terre; les toits étaient formés de grandes

dalles soutenues par des planches mises en long, largement espacées, avec des madriers en travers; par-dessus, on avait étendu de la terre pour empêcher le vent de s'introduire, et, sur cette terre, l'herbe avait poussé; le plancher se composait de larges dalles de schiste. La cheminée, construite à l'extérieur, était couverte à son sommet d'une pierre plate, pour empêcher l'entrée de la pluie, et la porte consistait en bois lourd et grossier.

On nous pria d'entrer, et je fus frappé de l'extrême propreté et de l'ordre de la chambre, dont l'unique ornement était un petit miroir sur le mur; une seule fenêtre de 20 pouces sur 14, avec quatre petites vitres, permettait au jour d'entrer; auprès de la cheminée se trouvaient une poêle à frire et une bouillotte à café; un chaudron de cuivre, dont l'intérieur brillait comme de l'or et contenant de l'eau, pendait au-dessus du feu. D'un côté, il y avait des planches supportant des rangées de seaux pleins de lait et devant fournir la crème pour le beurre; au milieu de la chambre, sur le sol, une simple couche de foin que des morceaux de bois empêchaient de se répandre dans la chambre; des couvertures en laine et des peaux de mouton servaient de couvertures; sur une corde tendue en travers, pendaient les vêtements. Dans un coin, on avait entassé une provision de genévrier et de saule pour combustible, dont on usait avec beaucoup d'économie, le bois étant très rare.

Les filles ne reçoivent de visite de la ferme qu'une fois durant l'été, parce que la route sur les montagnes est fatigante et la distance de 90 milles. Auprès de la maison, il y en avait une seconde un peu plus petite, qui pouvait avoir servi à une autre famille; on y conservait les barils de lait aigre, le fromage et le beurre, et de grandes quantités de branches de genévrier; tout à côté, mais construite bien plus grossièrement, on avait élevé le troisième bâtiment du saeter. L'érection de ces maisons en un tel lieu ne doit pas avoir été chose facile; car le bois, les solives, les portes, les planches ont été apportées de longues distances et l'assemblage des pierres et la confection des murs ont été aussi des œuvres de patience.

Les filles se montrèrent charmées de notre visite, et, quoiqu'elles ne nous connussent pas, elles n'étaient pas effrayées le moins du monde. Ambiór, la plus jeune, avait dix-huit ans, et Marthe environ

vingt-six; elles étaient filles de fermiers; — l'une habitait sur le fiord Hardanger, et l'autre sur les bords du lac Roldål. Immédiatement après notre arrivée, elles préparèrent un repas pour nous; un petit coffre fut converti en table sur laquelle une serviette blanche servit de nappe; elles firent frire des tranches de lard, et placèrent devant nous des pommes de terre (qu'elles me parurent bonnes!), restes de leur repas du dimanche, du fromage, du beurre et des galettes. De plus, elles mirent à notre portée un grand baquet de lait portant une belle crème épaisse, où nous pouvions puiser nous-mêmes. Quand tout fut prêt, elles nous dirent : « Soyez assez bons pour manger ce modeste repas; nous sommes au saeter et non à notre ferme, vous le savez, et nous ne pouvons rien vous offrir de meilleur. » Tout me plut mieux que les plats les plus fins d'un banquet, car j'avais grand'faim. Elles firent du café, qu'elles nous servirent après le repas.

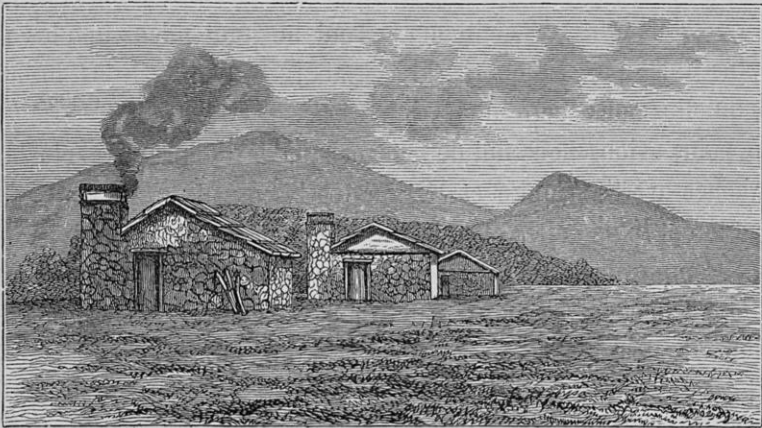
A peine avons-nous fini de manger, que le tintement des clochettes des vaches avertit Ambiør et Marthe que l'heure de traire était venue. Elles ôtèrent leurs belles chemises, les remplacèrent par leur tenue de travail, remplirent leurs cornes de sel, et, prenant leurs seaux, furent bientôt occupées avec leurs vingt-deux vaches laitières, qui étaient revenues d'elles-mêmes du pâturage : les animaux reçurent du sel et se couchèrent pendant quelque temps autour des huttes. Samson, mon guide, alla loger mon cheval dans un saeter éloigné de trois milles, et tenu par un homme; il avait été décidé que Paul ne pouvait pas s'y arrêter, parce que ce saeter était malpropre, sans confort, et infesté de puces.

Quand vint le soir, on procéda aux préparatifs du coucher. Les filles enlevèrent les barrières en bois du lit et étalèrent l'herbe sèche, sur laquelle elles étendirent les couvertures de laine; nous nous couchâmes tous avec nos habits, mais nous ôtâmes nos souliers et nos bas. Il n'y avait qu'un lit pour tous. Samson ronflait si fort, qu'il ne nous fut pas possible de dormir; nous aurions voulu le voir dans l'autre saeter, mais il nous fit rire toute la nuit. A quatre heures, nous fûmes réveillés par les clochettes des vaches qui appelaient les filles pour venir les traire.

La contrée environnante était belle; de l'autre côté du lac, on apercevait Sauerflot, vaste plateau onduleux. L'aspect de la nature était

sévère, car la verdure ne venait donner ni couleur ni variété au paysage ; les lacs gisaient cachés au-dessous, dans les profondeurs, et les vallées, à travers lesquelles serpentaient les courants tributaires ressemblaient de loin à des ravins tortueux et sombres sur ces immenses plateaux rocheux. Une vue grandiose était celle de l'ouest, où les chaînes du Vandal-Eggen, et des Nups-Eggen, s'élèvent à 5,530 pieds ; leurs pics et quelques-uns des plateaux étaient couverts de neige, et les ravins en paraissaient remplis.

Je demeurai plusieurs jours au saeter Diörn-Vand, parce que Samson était allé voir un de ses amis dans la montagne. Je passai le temps à



Le saeter Diörn-Vand.

chasser et à errer seul dans cet espace sauvage ; Marthe et Ambiörn ne cessaient pas de s'étonner que j'eusse traversé le grand Océan. Elles prirent grand soin de moi, tout en n'étant pas satisfaites, car je ne buvais ni ne mangeais assez à leur gré ; quand je partais le matin, il s'élevait toujours une discussion au sujet des provisions dont elles voulaient me charger plus que de besoin. Quand j'étais prêt pour mon excursion de la journée, elles me disaient : « Ayez soin de revenir avant le soir, car vous auriez de grandes difficultés à trouver votre chemin dans l'obscurité ! » et les derniers mots que j'entendais étaient toujours : *Velkommen tilbage* (Vous serez le bienvenu à votre retour). Comme toutes les filles des saeters elles s'occupaient toute la journée. Quand je rentrais le soir, je les trouvais généralement réparant les filets, qu'elles



allaient ensuite tendre à l'embouchure du petit cours d'eau qui se jetait dans le lac, afin d'y prendre des truites pour mon déjeuner du lendemain. Frites dans le beurre, ces truites me semblaient délicieuses.

Le soir du 8 août, le temps changea tout à coup, et le vent glacial du nord souffla dans les interstices de la hutte. Il faisait si froid sur les hautes montagnes que les vaches revinrent au saeter, qui était plus bas et où il faisait beaucoup plus doux; les clochettes nous réveillèrent. Les filles sortirent pour voir ce que cela voulait dire et comptèrent les vaches afin de s'assurer qu'un ours n'était pas venu mettre le trouble dans le troupeau. Le matin, nous nous aperçûmes qu'une gelée blanche couvrait le sol.

Le jour de notre départ, ces demoiselles nous servirent un déjeuner substantiel avec deux tasses de café. Marthe, qui avait remarqué que je ne portais que des chaussettes en coton léger, insista pour me donner de gros bas de laine qu'elle me fit chausser en allant au lit. Ambiör y ajouta de gros gants et un fromage qu'il me fallut emporter. Elles tinrent à m'accompagner jusqu'au déversoir du lac, que je traversais à gué lors de mes excursions de chaque jour. Nous nous séparâmes en cet endroit, et, lorsque je mis le pied dans l'eau, je glissai dans leurs mains un peu d'argent, en les remerciant de leur amabilité, de leur hospitalité, et de leur confiance en moi. « N'oubliez pas de venir nous voir. Nos pères et mères, nos familles, seront heureux de vous recevoir. Bon voyage, Paul, et que Dieu soit avec vous ! » tels furent leurs derniers mots. Depuis, je suis allé dans leurs fermes et nous avons entretenu une correspondance; seulement, depuis quelque temps, je n'ai plus de nouvelles de Marthe; peut-être est-elle morte, ou suis-je oublié. — J'ai été plusieurs fois à la ferme d'Ambiör, car elle se trouvait plutôt sur mon chemin. La dernière lettre m'apprenait qu'elle était mariée. Qu'elle soit heureuse, c'est le souhait sincère de son ami Paul.

Je clos ce chapitre en donnant au lecteur la traduction d'une lettre que j'ai reçue d'elle, et d'une autre de mon guide dans les montagnes.

HERR PAUL DU CHAILLU. — J'ai reçu hier ta bonne lettre du 24 décembre, avec le présent qu'elle contenait pour moi; acceptes-en mes plus cordiaux remerciements. J'ai vu aussi par ta lettre que tu te portes bien, ce qui me fait grand plaisir; je puis aussi t'assurer que, mes gens et moi, nous sommes tous dans notre santé habituelle. Comme il s'était écoulé beaucoup de temps sans nouvelles de toi,

je craignais que tu ne m'eusses entièrement oubliée, jusqu'à ce que j'eusse reçu ta première lettre du 9 novembre, pour laquelle je te remercie également du fond du cœur, car ces lettres et le présent prouvent le contraire; tu excuseras ma négligence à répondre à la première.

Je vois par tes lettres que tu as formé le projet de venir ici au printemps prochain; je t'assure que j'attends ce moment avec impatience, et tu me permettras de te demander de m'informer de l'époque où je devrai t'attendre.

Reçois les affectueux souvenirs de ton amie.

AMBIOR ALSDOTTER.

HERR PAUL DU CHAILLU. — Niels O. Overland, de Sonde, se souvient cordialement de toi; c'est pourquoi je prends la plume pour t'informer de ma santé. Je n'oublierai jamais le plaisir que nous avons eu quand nous étions ensemble aux saeters de Haukelid, près Roldal. J'ai conservé comme souvenir de ce temps le petit pot d'étain que tu m'as donné. Maintenant je te dirai comme nouvelle que je me suis marié le 20 juin 1875, à la sœur d'Ambior, un peu plus âgée qu'elle et qui ne se trouvait pas à la maison lorsque tu y fus. Elle était servante chez mes parents de Sonde. Elle s'appelle Berthe O. Il y a huit jours, j'ai été avec mon beau-père à Ole-Vraalsey; j'y ai vu le cadeau que tu as envoyé à Ambior, et j'ai lu ta lettre. Je vois que tu as l'intention de visiter Roldal l'été prochain, et que tu aurais voulu venir l'année passée mais que tu en as été empêché; aussi nous espérons te voir l'été prochain, et j'irai alors à Roldal pour te parler. Dans le cas où tu penserais venir à Christiania et où tu aurais besoin d'un guide sur la route, j'irai t'y trouver et je t'accompagnerai à Roldal; mais il faudra me dire à quelle époque tu viendras. La famille d'Ole-Vraalsey m'a chargé de te faire parvenir les compliments de tous, et enfin Ambior t'envoie une foule de remerciements pour ton présent qu'elle conservera comme un cher souvenir de toi. Ma *Kone* (femme) désire te voir et te parler, de ce que tu as été si bon (*snild*) pour sa sœur Ambior et toute la famille. Ambior regrette de ne pas être revenue d'Odde à Roldal, parce qu'elle aurait pu faire avec toi une excursion à Bergen. Je dois aussi te saluer de la part de Helge H. Rabbe, Niels H. Heggen, et du lensmand U. H. Juvet; tous souhaitent de te voir quand tu viendras à Roldal. Maintenant il faut que je cesse en te saluant amicalement pour moi et pour ma femme. Écris-moi, cela me fera grand plaisir.

Ton ami,

NIELS O. OVERLAND.

## CHAPITRE XXV

Christiania. — Latitude de la ville. — Caractéristique de ses habitants. — Maisons. — Manière de vivre. — Peuple hospitalier et bon. — Foyers délicieux. — Société de Christiania. — Un repas royal. — Convives distingués. — Écrivains norvégiens. — Le palais royal. — L'Université. — Édifices publics. — Les environs de la ville. — Le fiord Christiania. — Oscar Hall. — Le Saeter Frogner. — Sarabråten. — Départ de la ville.

Christiania est située à l'extrémité interne du long et charmant fiord de ce nom, au pied de collines boisées. L'automne était avancé lorsque, pour la première fois, j'entraï dans la capitale de la Norvège, bien des mois après que j'avais mis le pied en Scandinavie. J'étais fatigué de mes excursions estivales. Dans les dernières semaines, le temps était devenu si pluvieux, que je brûlais de me refaire dans une ville pendant quelque temps. Je pris mes quartiers dans l'excellent hôtel Victoria, toujours plein de touristes en été, mais désert en cette saison.

La ville est à une latitude de  $56^{\circ} 55'$ ;  $3^{\circ} 58'$  nord d'Édimbourg, et  $1^{\circ} 15'$ , plus au nord que Duncansby, le point le plus septentrional de l'Écosse; elle renferme une population de 116,000 âmes. C'est une cité prospère, dont l'importance augmente tous les jours et qui est le siège du gouvernement norvégien. Le roi de Suède et de Norvège est tenu, d'après la Constitution, d'y résider trois mois par an.

L'étranger qui erre dans ses larges rues est frappé du maintien ferme et méditatif des habitants ; c'est un reflet du caractère national, qui me rappela, sous ce rapport, Göteborg en Suède. La ville n'offre pas de traits particuliers ; les maisons sont généralement enduites de stuc, pas très hautes, couvertes en tuiles, et le peuple habite surtout aux étages supérieurs ; mais, depuis quelque temps, on a construit un grand nombre de villas, et, dans la partie neuve de la ville, on rencontre de beaux jardins entourant des maisons, et quelques charmantes résidences particulières. Tout offre un aspect de prospérité et de confort ; l'ordre et la bonne tenue règnent partout. Le long des quais, les navires chargent et déchargent continuellement leurs cargaisons, les steamers quittent la ville à toutes les heures de la journée pour se rendre aux villes commerciales, aux marchés qui se tiennent sur la côte, ou dans les ports lointains de l'Europe.

J'aime à me rappeler Christiania, ses habitants si bons et si hospitaliers, l'accueil franc et cordial que je reçus de mes amis norvégiens. Les personnes à l'aise ont des goûts simples, vivent très confortablement et aiment la vie de famille. On égaye les longs hivers par des réunions joyeuses ; le patinage, le canotage, le traînage, les dîners, la danse, la musique aident à passer agréablement la mauvaise saison.

La société est aimable. Les dames, comme leurs congénères suédoises, sont bien élevées, habiles dans l'usage des langues étrangères, très attrayantes, simples dans leur toilette, en un mot charmantes. Les gentlemen sont cordiaux, polis, obligeants ; il y a dans leur tenue une liberté et une virilité qui m'ont toujours plu. Ce n'est que quand on est admis chez eux, et non quand on ne les voit que de temps à autre ; ce n'est que quand ils vous traitent en ami, que l'on peut se faire une juste idée des nobles et belles qualités du caractère norvégien.

J'ai rencontré beaucoup d'hommes instruits, qui ont toujours été prêts à me servir et à me donner tous les renseignements dont j'avais besoin, sans se soucier de l'ennui ou de l'embarras que pouvait leur occasionner ma demande. L'un m'envoyait un ouvrage qu'il croyait pouvoir m'être utile, l'autre une carte, celui-ci des statistiques gouvernementales, me disant où je devais aller, soit dans des buts scientifiques, ou pour étudier la vie du peuple (*folk-liv*), ou pour voir quelque scène magnifique ; chaque fois que je parlais, on m'apportait des lettres pour

des amis ou des parents, afin que je fusse bien accueilli partout. Si une personne n'avait aucune relation dans un district où je devais aller, elle courait chez une de ses connaissances lui demander pour moi des lettres d'introduction. Le lendemain de mon arrivée, j'allai remettre celles que j'avais précieusement conservées. Elle m'ouvraient les portes de bien des maisons où je fus accueilli à bras ouverts et reçu avec beaucoup de bonté. J'eus bientôt fait des amis, et, pendant les quinze jours que je séjournai ici, j'appris à connaître ce qu'est l'hospitalité à Christiania.

Ma première visite fut pour le consul Tho. Jos. Heftge qui me combla d'obligances, avant même que je ne l'eusse vu. Le consul est un habile financier, qui a écrit plusieurs ouvrages sur les finances; homme de vastes connaissances et de vues larges, malgré ses immenses affaires de banque, il trouve toujours le temps d'être serviable à un ami. C'est le président et l'un des cinq directeurs de la Turist Förening (Société des Touristes), qui a pour objet de donner au peuple le goût des explorations montagnardes. On compte parmi ses membres le roi et la famille royale. Le consul est un infatigable gravisseur et explorateur de montagnes; dans maints districts son nom est connu de tous; on l'aime à cause de sa géniale bonté, de ses manières simples et sans ostentation; et j'ai souvent entendu des bõnder, dire en me montrant sa photographie : « Voilà un homme qui n'est pas fier. »

Personnellement, je lui dois une reconnaissance infinie pour ses bontés, son amitié et ses utiles renseignements. « Vous dînez avec moi demain, me dit-il, et nous causerons de ce que vous voulez faire; en même temps, je vous présenterai à des savants et autres gentlemen dont je désire que vous fassiez la connaissance. » Si j'avais eu l'idée que l'on ne faisait pas à Christiania de réception splendide, j'aurais été bientôt désabusé. La grande et belle maison du consul est entourée d'acres de terrains bien cultivés d'où l'on a une vue magnifique du fiord Christiania. Je montai un large escalier, au milieu d'une petite forêt de plantes tropicales, et de buissons en fleurs qui me rappelèrent les climats les plus chauds. Les effets de lumière étaient superbes. On m'introduisit dans un grand salon et mon hôte me présenta à sa charmante femme, puis à la nombreuse société d'hommes distingués qu'il avait invités : professeurs de l'Université, écrivains, journalistes, savants,

officiers de l'armée et de la flotte, consuls étrangers, membres du Storting, ecclésiastiques, etc. Plus de quarante convives prirent place à un somptueux banquet. C'était un repas royal. Après le potage, on remplit les verres, et l'hôte portant les yeux tout autour de la table, dit : *Velkommen til bordet* (Vous êtes les bienvenus à ma table), manière usuelle de saluer les invités. Telle fut ma première introduction dans la capitale. Ma seconde réception eut lieu chez un manufacturier distingué, Halvor Schou, homme aussi fort riche et très respecté de ses concitoyens.

Ceux qui m'accueillirent les premiers furent les savants amis que j'avais précédemment rencontrés dans le Nord; entre autres, Peter-Christian Asbjornsen, l'un des écrivains les plus distingués de la Norvège, dont le nom est familier dans le cottage du montagnard, dans la cabine des pêcheurs, aussi bien que dans la demeure du riche; car, quel Norvégien ne connaît son « Folke Eventyr », son « Huldre Eventyr », et beaucoup d'autres de ses contes, où sont si bien racontées les vieilles traditions du peuple? En outre, il a écrit sur l'éducation, sur l'art forestier, et sur bien d'autres sujets. Peu d'hommes de ce pays sont plus respectés que lui; mais aussi peu de personnes ont voyagé autant que lui en Norvège; son énergie est étonnante, en dépit de ses soixante-deux ans et de sa corpulence. Il a beaucoup parcouru l'Europe, et maintenant il fait tous les ans des milliers de milles dans son pays natal. Sa bonté l'engagea tout d'abord à chercher en quoi il pourrait m'être utile dans mes voyages en son pays, et ses lettres m'ont été fort précieuses. Il est, sous bien des rapports, le type parfait du Normand (Norvégien). Un autre de ses collègues voyageur en Laponie, le professeur J. A. Früs, a bien voulu me donner des photographies pour illustrer mon ouvrage.

Les édifices publics ne sont pas remarquables par leur beauté architecturale. Le palais, bâti sur trois côtés d'un carré, est pittoresquement situé au milieu de terrains agréables. Le bâtiment de l'Université, qui est massif, contient une belle bibliothèque, un musée zoologique et géologique. La collection d'antiquités septentrionales n'est pas vaste, mais elle renferme des spécimens très rares et très précieux, parmi lesquels se trouvent des ornements d'or et d'argent portés par les anciens habitants à l'époque païenne, et des monnaies remar-

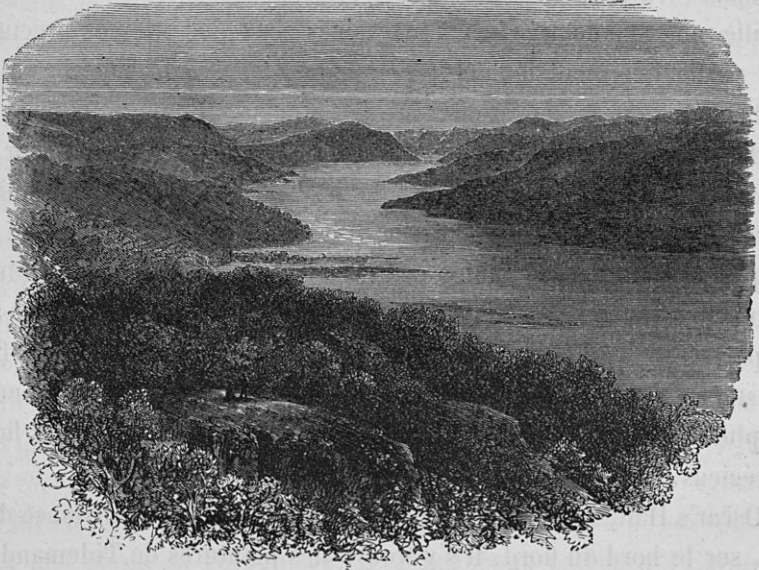
quables. Dans les galeries de peinture nationale, on voit des paysages de toute beauté, œuvres d'artistes norvégiens, dont quelques-uns ont obtenu une célébrité universelle.

Le Storthing est un bel édifice, faisant face au square Charles-Jean, la plus belle place de Christiania. La promenade la plus agréable est au château d'Agerhuus, qui défend l'approche de Christiania; on a fait de ses remparts des allées délicieuses et admirablement ombragées. La ville renferme de très beaux magasins; ceux des orfèvres argentiers sont particulièrement tentants; l'étranger y trouve de superbes objets qu'il achète pour emporter chez lui. Les hôtels sont nombreux mais dispendieux. Les écoles publiques et autres institutions font honneur à la ville. Les environs sont étendus et fort beaux; le fiord est pointillé d'îles et ses bords contiennent des villas, des bois ravissants, et des campagnes riantes. Des routes carrossables conduisent à des endroits charmants, sauvages et retirés; les grandes routes qui mènent à la campagne passent par des paysages de toute beauté. Le fiord Christiania a environ 70 milles de long; mais l'étranger qui ne va pas plus loin que Christiania ne peut concevoir la grandeur des fiords norvégiens.

Oscar's Hall, résidence d'été du roi, est à une courte distance de la ville, sur le bord du fiord. Il s'y trouve des peintures de Tidemand, illustration de la vie du paysan en Norvège, qui sont remarquables.

Le saeter Frogner, à 1,700 pieds au-dessus de la mer, appartenant au consul Heftye, n'est qu'à quelques milles de la ville. De là, on jouit d'un superbe panorama du fiord, s'étendant jusqu'à la mer, et si l'on regarde dans la direction opposée, on obtient la même vue aussi étendue. On en approche en traversant une grande et sombre forêt par une route construite aux frais du propriétaire. Sarabråten, situé dans une région sauvage, dominant un lac pittoresque, est un lieu romantique, appartenant au même propriétaire, dont l'amour pour les scènes sauvages l'a engagé à bâtir dans ces endroits des maisons comme celles que l'on construisait aux temps anciens. Je puis dire avoir passé de belles journées au saeter Frogner et à Sarabråten. Une communication directe par chemin de fer existe avec Stockholm et Trondhjem. Les moyens de sortie de la ville sont divers. En été, les touristes préfèrent généralement voyager en carriole. De confortables steamers partent

journallement pour les différentes parties du fiord et pour Frederiksstad, près de laquelle on voit la belle chute d'eau, la Sarps foss. Ceux qui désirent faire un plus long voyage, et voir les scènes de la côte, doivent prendre les vapeurs qui vont à Bergen ou au cap Nord.



Le Pasvig.

Rivière la plus septentrionale d'Europe.



## CHAPITRE XXVI

L'île de Gotland. — Wisby. — Son ancienne importance commerciale. — Saga sur l'île. — Restes des anciens temps. — Pierres commémoratives. — Les anciens habitants vikings. — Fortifications et ruines de Wisby. — Son ancienne prospérité et sa chute. — Vieilles monnaies. — Marchands princiers. — Églises. — La crypte de Saint-Göran (Saint-Georges). — Saint-Lars. — Saint-Nicolas. — Ruines. — Excursions dans l'île. — Nombreuses églises. — Un pays fertile.

Un autre hiver était passé; le beau temps reparaisait, le soleil devenait plus chaud chaque jour, quoique l'air fût piquant; la végétation semblait plus avancée que l'année précédente. Les bords méridionaux de la Suède sur la Baltique étaient revêtus d'un manteau printanier; les oiseaux et les hirondelles revenaient, et l'on entendait déjà dans les bocages, près de la mer, le ramage du rossignol. Les jours grandissaient à vue d'œil, le soleil se levait vers trois heures et les longs crépuscules ajoutaient au charme du matin et du soir.

Le 22 mai, je naviguais de nouveau sur la Baltique; au loin, les contours adoucis d'une île s'élevaient au-dessus de la mer, — c'était Gotland. En approchant, la vue devint belle; la ligne étendue était marquée par de jaunes falaises calcaires, ponctuées de bois sombres, de fermes bien tenues et de moulins à vent; l'ancienne ville de Wisby, avec ses murs massifs ruinés, sur lesquels de vieilles tours se dres-

saient comme des sentinelles et semblaient veiller sur la place comme aux jours antiques, et regarder la mer avec défiance. La ville s'élève en forme d'amphithéâtre ; les blanches maisons aux formes bizarres, et les ruines des églises, en partie cachées par des bouquets d'arbres, faisaient paraître l'endroit plus vénérable encore au grand soleil.

Gotland, l'île la plus importante de la Baltique, est située entre le 56° 55', et le 58° de latitude, presque au milieu de la mer, en face de la province russe de Courlande et de la Smaland suédoise. Elle se rapproche davantage de la côte de Suède avec laquelle elle court parallèlement. Cette île fut autrefois le siège d'une grande puissance, l'entrepôt principal du commerce de l'Europe septentrionale, et elle n'avait point de rivale.

La date de son établissement se perd dans la nuit des temps, et le seul souvenir que nous ayons de son histoire se trouve dans le « Gotlands lagarne, » que l'on croit être un supplément aux lois du pays. On suppose que cette « saga » a été écrite vers l'an 1200, dans la vieille langue gotlandique. Gotland ou Gutland, signifie la terre de Gotarne ou Gutarne (des Goths), si l'on croit que ces colons appartenrent à la race qui vint de la mer Noire, déborda sur la Germanie et s'établit dans la partie méridionale de la Suède et en Norvège.

Aux temps anciens, dit la « saga », une belle île basse et obscure flottait sur la mer pendant la nuit et le peuple la voyait en naviguant çà et là ; mais, le matin, au lever du soleil, elle disparaissait sous les vagues pour reparaitre avec le soir, flottant à la surface de l'Ostersjön (Baltique). Personne n'osait y aborder, bien que la croyance générale prétendit qu'elle se fixerait si on y allumait du feu. Enfin Thielvar ou Thialfer, y débarqua avec ses hommes, et y alluma du feu. L'île devint stationnaire, et aujourd'hui une baie s'appelle Thielvarvik, et l'on suppose qu'un monceau de pierres, qui en est proche, couvre la tombe de Thielvar ; mais la saga ne dit pas à qu'elle époque il y aborda ni d'où il venait.

Cette saga rapporte encore qu'ensuite la population s'accrut tellement, que le pays ne pouvait plus la nourrir ; on tira au sort et chaque troisième sortant fut obligé de partir. Ils refusèrent d'obéir et se fortifièrent dans un lieu nommé Thorsburg, d'où ils furent expulsés ; ils allèrent à Färö, d'où on les chassa encore ; ils construisirent une ville à

Dagó ; mais il n'y demeurèrent pas longtemps avant d'en être expulsés de nouveau ; enfin ils se rendirent sur la rivière Dúna, en Russie, et voyagèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans l'empire byzantin, sur la mer Noire !

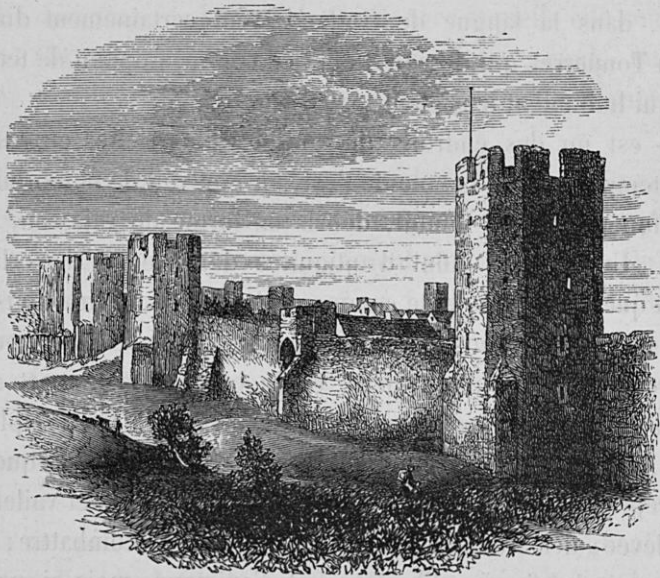
Les premiers habitants de Gotland étaient païens et offraient des sacrifices humains dans des bocages sacrés, sur les hauteurs. Ils croyaient à Thor et à Odin, et bien des noms de fermes et de lieux rappellent encore aujourd'hui les dieux et déesses de la Walhalla. Le mot tonnerre, dans la langue de Gotland, veut certainement dire Thor (Dieu du Tonnerre), qui, lorsqu'il était en colère, frappait de terreur les géants qui habitaient le septentrion.

L'île est un des endroits du Nord les plus riches en restes des anciens temps, surtout la côte de l'est, où l'on voit de nombreux monticules funéraires, ou tumuli, débris en forme de vaisseau, appelés *stonkers*. Un nombre infini d'antiquités découvertes dans la terre, prouvent que la piraterie et le commerce étaient les occupations principales des habitants, qui s'enrichirent par le pillage. On n'a trouvé que peu de restes des âges de la pierre et du bronze ; la plupart de ceux que l'on a déterrés proviennent de l'âge du fer. Parmi les plus intéressants, sont les pierres commémoratives portant des marques grossières, représentant un bateau de Vikings, avec mâts et voiles et une proue élevée ; des hommes sur le pont semblent combattre ; au-dessous, on voit des figures d'hommes et d'animaux, mais si grossièrement faites, qu'il est difficile de les reconnaître.

L'un des délices de l'étranger qui voyage en cette île est de trouver partout ces témoignages du passé datant soit de l'époque païenne, soit des premiers temps du christianisme.

Les tumuli, ou tombes les plus antiques, comme celles que l'on voit en face, en Ostergotland, et dans la partie méridionale de la Scandinavie, sont très clairsemés en Gotland ; il n'y en a que deux. Ici, le plus grand nombre de tombes sont des amas de petits blocs, au milieu desquels une urne d'argile contient des cendres. A côté des urnes, on trouve souvent du charbon et des os brûlés. On ne découvre que bien peu de squelettes noirs incinérés. Les tumuli de pierre sont parfois entourés d'une rangée simple ou double de pierres rondes. De petites tombes sont faites de quatre dalles, avec une urne renfermant

des cendres. Il y a des tablettes, avec des caractères runiques ; mais l'écriture est tellement effacée que l'on ne peut les lire. Ces pierres gravées sont en très grand nombre. On les trouve debout ou renversées ; ce furent probablement des pierres commémoratives placées sur les tombes. On rencontre aussi des *croix* commémoratives, appartenant à la période chrétienne ; elles datent du *xiv*<sup>e</sup> et du *xv*<sup>e</sup> siècle, et portent des caractères runiques. On voit aussi beaucoup d'anciennes



Les murs de Wisby.

fortifications, avec une muraille ronde en terre, ou entourées de pierres brutes.

Autrefois sans doute les habitants de l'île, comme ceux de la Norvège, du Danemark, de la Suède et de la côte orientale de la Baltique, consistaient principalement en Vikings, qui firent de longues et dangereuses expéditions ; les souvenirs laissés par eux sur l'île indiquent que tous furent de la même race. Mais les Gotlandais, étant devenus riches, excitèrent l'envie des pirates ou des chefs voisins des rivages de la Baltique ; aussi eurent-ils à soutenir des guerres continuelles.

On est toujours impressionné quand on visite de vieilles ruines. Il est rare que l'on soit tenté de rire quand on erre sous ces murs qui

s'effritent, ou parmi les piliers écroulés qui ont lutté contre les siècles et qui finirent par succomber. Ils rendent sérieux, car ils font penser à la petitesse de l'homme; on sent que ceux qui les ont bâtis, morts depuis longtemps, étaient de même nature que nous; il ne nous est pas difficile d'imaginer les scènes de la vie dont ils furent autrefois les témoins: mais le silence sépulcral qui environne le spectateur imprime le respect et la tristesse. Selon toute apparence, les fortifications et les vieilles églises de Wisby ont été construites en pierres tirées des carrières creusées sous la ville, dont l'aspect, quand on erre dans ses rues, est étrange. Parmi les plus modernes bâtiments et cottages, apparaît çà et là une vieille maison hanséatique, ou un magasin de forme ancienne, aux murs croulants, couverts de lierre et dominés par des tilleuls, des noyers, des mûriers et des ormes. Des ruines pittoresques datant de plusieurs siècles et des cimetières silencieux se mêlent aux demeures des vivants, qui ne se font aucun scrupule de construire les porches de leurs maisons avec des pierres tumulaires portant des noms gravés, des inscriptions bizarres, ou des sculptures fantastiques.

La période de fondation de la ville, de même que l'établissement dans l'île, est incertaine; mais, quelle qu'ait pu être son histoire primitive, elle eut, aux x<sup>e</sup>, xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles, une grande importance commerciale, et entretint un trafic très étendu avec les commerçants d'Angleterre, de Hollande, de Russie, de France, de la Méditerranée et d'autres parties de l'Europe. En 1237, le roi d'Angleterre, Henry III, permit aux Gotlandais d'importer ou d'exporter des marchandises sans payer de droits. Les marchands devinrent énormément riches et eurent des rapports d'affaires avec l'Asie et différentes contrées d'Europe. Tous les négociants du monde étaient admis dans les murs de Wisby. A cette époque, le trafic de l'Inde, de la Perse, et des autres parties de l'Asie, se faisait par le Volga jusqu'à Novgorod, et le commerce s'accrut lors des guerres avec l'Orient. La richesse du peuple devint fabuleuse et la manie de bâtir des églises commença.

La ville eut une carrière féconde en événements: elle dut soutenir bien des sièges et fut mise à sac. Les murs existant aujourd'hui ont été édifiés en 1288; trente-six tours ont été élevées par les habitants de l'île, chaque *ting* (comté ou paroisse) en construisit une. Les murs étaient

percés de meurtrières, et deux tours gardaient chaque entrée. On voit encore les restes des gargouilles par lesquelles la garnison pouvait lancer de l'huile bouillante, de l'eau chaude, ou du plomb fondu sur l'ennemi. Outre ces murs et ces tours, trois fossés étaient creusés à l'extérieur. Il reste vingt-huit tours dont beaucoup ont de 60 à 70 pieds de haut, et de plus petites se dressent encore entre elles.

La ville comptait autrefois plus de douze mille bourgeois, et des quantités d'artisans habitaient hors des murs quand la place devint trop petite pour les contenir. La cité était alors indépendante; elle battait monnaie et levait ses propres forces militaires.

L'île est surtout riche en vieilles médailles. En 1870, à Sindarve, dans Hemsö, on en a trouvé, dans une seule place, au moins quinze cents, pesant plus de dix livres; c'étaient des monnaies impériales de la partie occidentale de l'empire romain, en argent, dont la plupart dataient du premier siècle du Christ. Petites et épaisses, elles portaient des images bien découpées d'empereurs et d'impératrices; on les appelait *denarii*. On trouve souvent d'autres coins, très usés, ce qui prouve le long usage que l'on en avait fait avant qu'ils fussent enterrés. En quelques endroits, on a découvert des pièces romaines en or, appelées *solidi*, mais jamais plus de 40 ou 50 ensemble, et généralement elles datent du iv<sup>e</sup> et du v<sup>e</sup> siècle. On a aussi mis à jour une grande quantité de coins kufiques, venant de Kufa, Bagdad, Samarcande, Bokhara et d'autres villes de l'Asie; ils sont en général grands et ronds, sans effigies, et couverts des deux côtés d'inscriptions arabes; on en a déterré plus de dix mille dans l'île; les plus anciens sont du vii<sup>e</sup> et les plus récents du x<sup>e</sup> siècle. Des monnaies anglaises, avec des figures de rois mal exécutées, des ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles, et un grand nombre de pièces allemandes, ainsi que d'autres représentant des évêques, des villes, etc. sont de la période ci-dessus.

J'ai acheté une pièce d'argent qu'un fermier venait de trouver en labourant; elle porte l'image de l'empereur Commode, fils de Marcus, qui monta sur le trône en 180 après J.-C. et mourut en 192. On a exhumé des ornements précieux, consistant en bagues unies et ouvragées; des anneaux pour le col et les bras, en argent et en or, et quelquefois décorés de perles; des bijoux de bronze; des boucles de chaussure; des ceintures avec figures; des épingles à cheveux; des lingots d'or et d'argent

prêts à être transformés en monnaie, et servant probablement comme types de valeur; des colliers d'ambre, de verre et d'argile de toutes couleurs; des peignes d'ivoire et beaucoup d'autres objets.

On a conservé aussi des sceaux de corporations autrefois puissantes et portant le nom d'un saint patron.

La ville, au moment de sa plus haute prospérité, possédait dans ses murs non moins de quinze églises et deux couvents; hors des murs, une église et un monastère de religieuses; beaucoup ont été construites par des marchands étrangers résidant en ville. Pendant les *x<sup>e</sup>* et *xii<sup>e</sup>* siècles, plus de cent églises furent érigées dans l'île; presque toutes existent encore et l'on y célèbre le service divin; il en est dont l'architecture est fort belle.

Cette ville remarquable fut assiégée plusieurs fois, car sa richesse provoqua l'envie de puissants voisins. Malgré ses fortifications, Wisby fut prise d'assaut en 1361, par Waldemar III, de Danemark: depuis longtemps, l'ancien traité était devenu lettre morte, et la Suède ne put rien contre la puissance du Danemark. Le pillage fut énorme; les ornements d'or et d'argent des églises en formèrent une grande partie. Waldemar entra dans la ville par une brèche faite à la porte du Sud, près de laquelle on voit une croix, élevée en mémoire de ceux qui furent tués pendant ce siège, avec l'inscription latine encore lisible, dont voici la traduction:

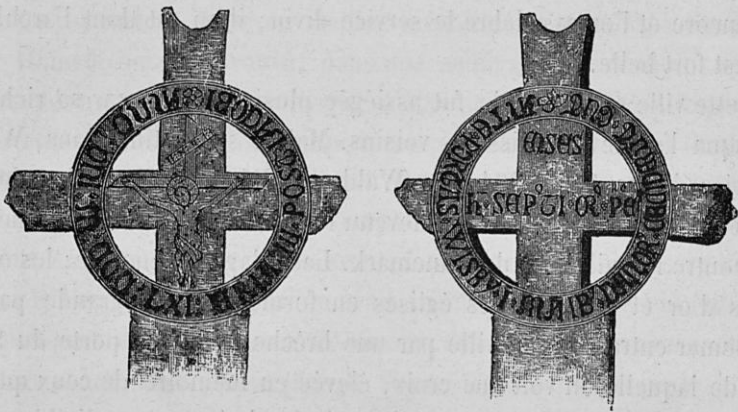
« L'an 1361, après la Saint-Jean, les Gotlandais tombèrent devant les portes de Wisby, frappés par la main des Danois. Ils sont enterrés ici. Priez pour eux! »

Mais le butin qu'emporta le roi victorieux n'arriva pas en Danemark; les vaisseaux qui le portaient sombrèrent dans une tempête auprès de l'île de Carlsö.

Les ruines racontent l'histoire de la grandeur et de la décadence de la ville et rappellent l'instabilité des choses humaines. Il y eut un temps, sans doute, où les marchands princiers de Wisby crurent que la grandeur de leur cité durerait toujours et que ses richesses ne feraient qu'accroître; mais ces rêves sont évanouis depuis longtemps. Les peuples de ces jours sont oubliés; ils gisent inconnus depuis des siècles sous les pierres tumulaires ou sous le gazon des cimetières. Les souvenirs du passé n'ont point de récit qui raconte le trafic et les fêtes des anciens

temps ; mais les pages de l'histoire et les annales des ruines croulantes démontrent que Wisby fut une des villes commerçantes les plus fameuses du moyen âge en Europe.

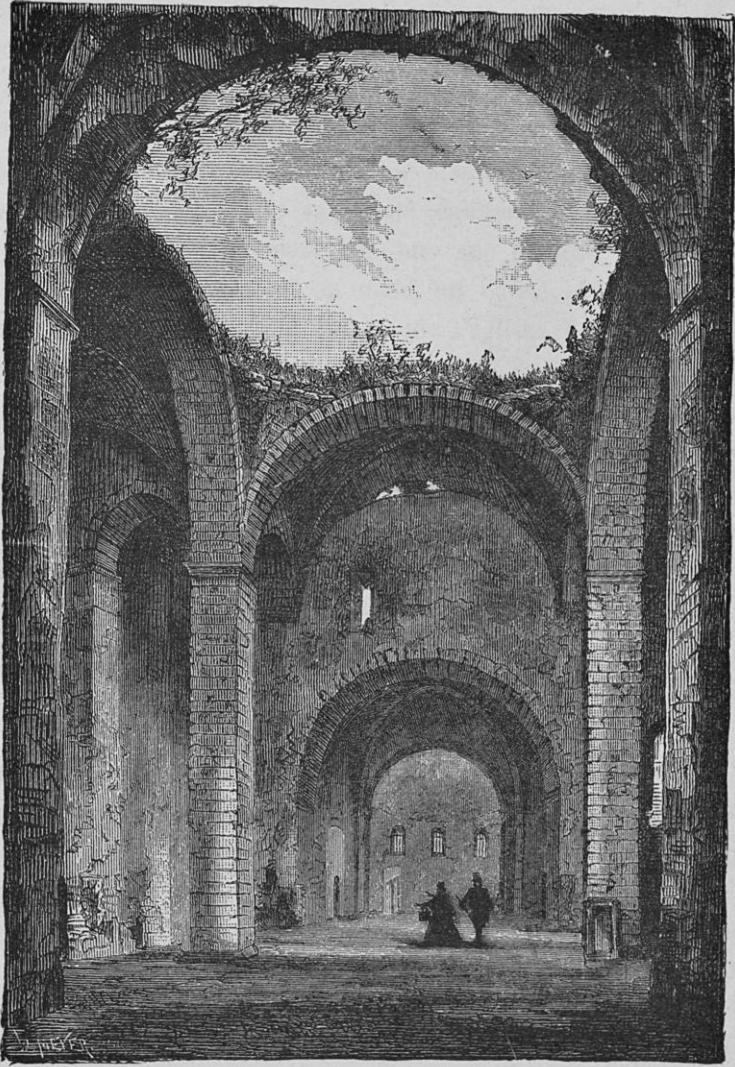
Errons un peu maintenant au milieu de cette étrange ville, respirons les parfums des cerisiers, des pruniers et des pommiers en fleurs ; promενons-nous dans ces habitations et ces magasins hanseatiques, autrefois résidences des gouverneurs danois, ou propriétés de riches marchands ; quelques-unes sont encore en bon état ; d'autres, délabrées, semblent gémir sur les bons moments du passé ; entrons



Croix commémoratives.

dans ces maisons pavées d'anciennes dalles, autrefois pierres tumulaires, sur lesquelles sont gravées des armoiries, des monogrammes, des inscriptions avec dates et rôles ; dans ces humbles cottages aux fenêtres envahies par des plantes grimpantes, des arbustes et des fleurs ; dans ces jardins, au milieu de ces vieux murs branlants, couverts d'un lierre plusieurs fois séculaire, de glycines qui tombent en festons gracieux ; passons sous les branches des tilleuls, des ormes, des noyers, des érables, des mûriers, et d'autres arbres. Au delà des murs et des tours apparaissent, avec la mer à l'arrière-plan, des bateaux de pêcheurs échoués sur la plage du petit port de Wisby. Des aigles de mer volent sur l'eau, guettant leur proie, et l'on entend les cris perçants des mouettes. Sur le front des falaises, les vagues ont creusé des grottes qui, pendant les chaudes journées de juillet, deviennent les rendez-vous favoris de ceux qui aiment la vue de la mer.





Saint-Laurent.



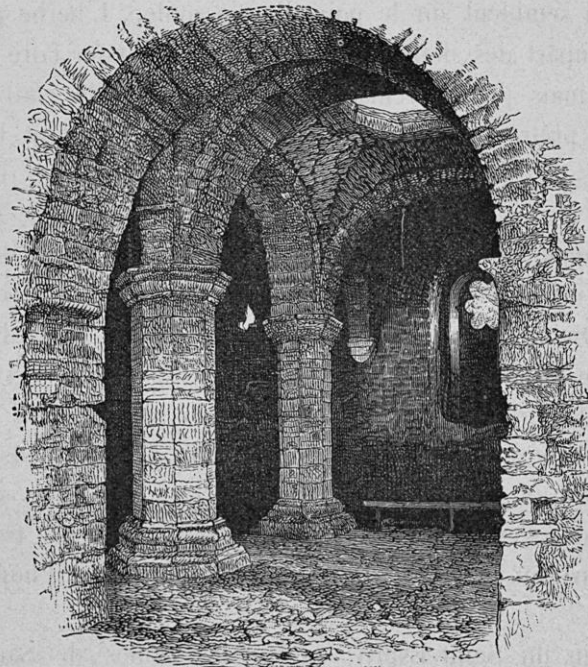
L'une des plus belles ruines de la ville est celle de Sainte-Catherine érigée par les moines franciscains vers 1233, rebâtie plus tard en couvent.

Le corps de l'église est un carré oblong avec douze piliers octogones sur deux rangs et un chœur pentagone. Originellement, l'édifice avait été construit dans le style roman; mais, depuis, on l'a transformé en style ogival. Le toit est enlevé et il ne reste que des arceaux qui semblent sur le point de s'écrouler. L'herbe pousse par terre, la plupart des dalles ayant été enlevées pour faire des seuils de porte; mais j'en ai remarqué une sur laquelle était ciselée la figure d'un prêtre qui tient en main un calice portant la date de 1380. Sous la partie méridionale de l'église, il y a une petite crypte.

Du sommet de l'église ruinée du Saint-Esprit, datant du *xiii*<sup>e</sup> siècle, on a une belle vue sur d'autres ruines et sur l'extérieur de l'église de Saint-George dont la partie basse a 84 pieds de long sur 47 de large, soutenue par quatre piliers d'environ 14 pieds de haut; les fenêtres et les portes sont en plein ceintre. La partie supérieure repose sur quatre piliers ronds de 10 pieds de haut, et de là part un escalier qui conduit au toit; les murs sont percés de profondes crevasses causées, dit-on, par un tremblement de terre survenu en 1540. Derrière cette église est l'hôpital de la paroisse.

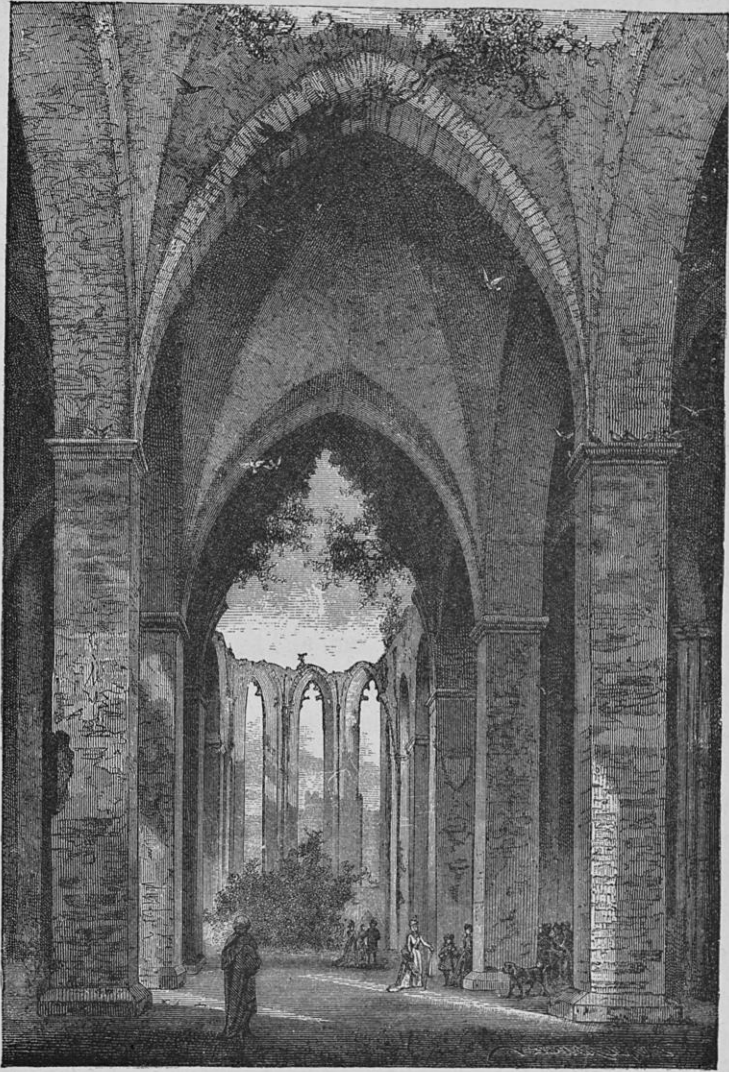
Non loin du Saint-Esprit, on voit les ruines de Saint-Laurent et de la Sainte-Trinité, éloignées l'une de l'autre de vingt à trente yards. Saint-Laurent a été construite sous la forme d'une croix grecque, et, comme ses voisines, appartient au milieu du *xii*<sup>e</sup> siècle. Une autre église, du même style architectural, se trouve encore en Gotland. Intérieurement elle a 106 pieds de long, sur 76 de large. Le long du mur extérieur règne une galerie qui s'étend sur trois côtés, et à laquelle on aboutit par deux escaliers séparés; les arceaux sont ronds. On dit que Saint-Laurent est d'un demi-siècle plus âgée que la Sainte-Trinité. Santa-Maria a été consacrée, à ce que l'on croit, en 1225; c'est la seule église de Wisby, où l'on célèbre un service public. Elle a 173 pieds de long sur 75 de large; elle est pavée d'anciennes dalles de différentes périodes, où sont inscrits des monogram-

mes, des caractères runiques, des inscriptions latines, datant du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, en vieux gotland, en allemand, en hollandais et en danois. C'est la dernière demeure de plusieurs importants personnages qui se rattachent à l'histoire du Gotland, et, parmi eux, de Philippe Axelson Thott, gouverneur danois de l'île à cette époque, mort en 1464. En face de l'autel, j'ai vu trois fort beaux spécimens



Église du Saint-Esprit.

de ces dalles ; il est regrettable de se dire que l'usure continuelle à laquelle elles sont exposées, finira par effacer graduellement leurs antiques dessins. Dans le cimetière, quelques tombes datent de 1300 à 1400 ; il en est qui ont servi plusieurs fois, ainsi que cela ressort de la succession des dates. Au près de l'église, on aperçoit les restes d'une baleine, que, dans les premiers temps, on a crus être ceux d'une vierge géante qui aurait construit l'édifice. Je demandai au docteur — mon cicérone, quel était le mauvais plaisant qui avait osé suggérer que ces os étaient ceux d'une baleine : « Pas d'autre que Linnée, » me répondit-il. Dans les vieilles chroniques, on rapporte que, près de



Église Saint-Nicolas.



Wisby, on prit un poisson qui criait comme un homme ; que tous ceux qui l'entendirent et le virent en furent émerveillés, et qu'on le suspendit à l'église de Sainte-Marie.

De Sainte-Marie j'allai à Saint-Nicolas, construit vers 1240. C'est une belle ruine qui était la plus grande église de Wisby. Elle appartenait aux dominicains. C'est un mélange de style roman et ogival ; la largeur interne est de 65 pieds, et la largeur de 199 ; dix piliers carrés, dont deux endommagés, sont encore debout. Le bâtiment principal a 22 fenêtres ; du côté de l'ouest il y en a trois très gracieusement placées.

Parmi les églises dont il reste à peine un vestige, il faut citer Sainte-Gertrude, construite par les marchands de Hollande, située au sud-est de Saint-Nicolas ; sa longueur était d'environ 65 pieds, et sa largeur de 23.

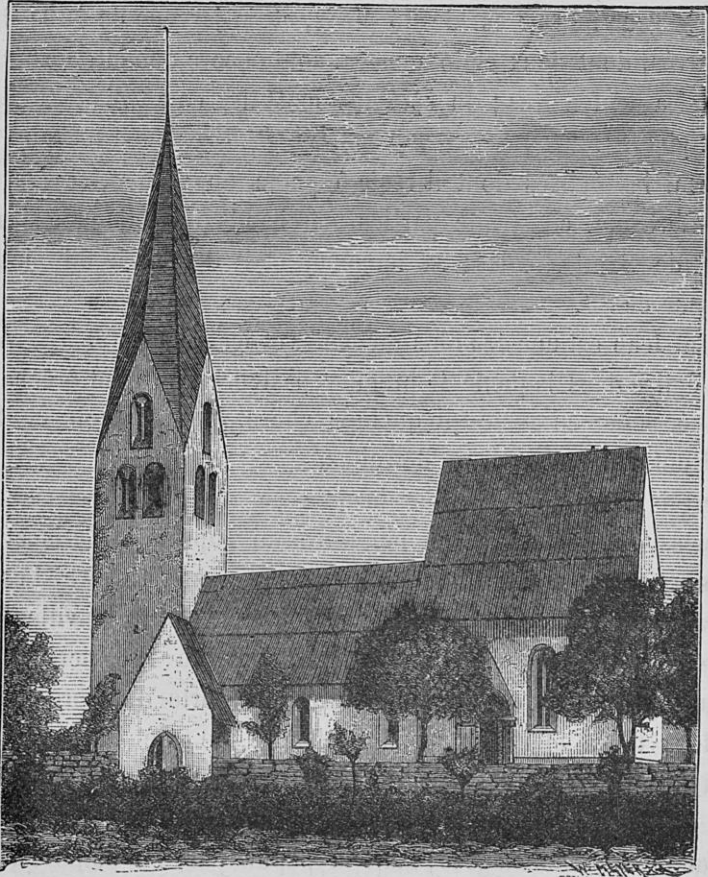
Saint-Jean est une des plus anciennes et des plus grandes de Wisby. C'est l'église dans laquelle le premier pasteur protestant prêcha, vers 1525 ; à peine en reste-t-il quelque chose. Saint-Jacob et Saint-Michel ont été entièrement détruites.

J'errai de ruine en ruine jusqu'à ce que je les eusse toutes examinées, et, finalement, je me retrouvai auprès des gris et sombres murs, auprès des tours dont chacune a son histoire. Les *ringmuren* (fortifications et murs) qui entouraient toute la ville, déterminaient une surface de 135 *tunnland* (environ 170 acres).

Quittant Wisby par la vieille Norreport (porte du Nord) flanquée des deux tours élevées pour la défendre, je me dirigeai vers la campagne. Des routes se croisent dans toutes les directions, en sorte que l'on peut aller partout où l'on veut. Quelques fermes semblaient bien aménagées ; mais la population, en majorité, habite de petites maisons plâtrées. Le blé d'hiver (sarrazin) et le seigle venaient bien, et tout le monde était occupé dans les champs ; beaucoup de fermiers plantaient des pommes de terre. La contrée est belle dans beaucoup de districts. Les maisons étaient petites et blanches, avec des toits pointus et les fenêtres garnies de plantes. Les jardins et vergers, les champs et prairies, les plantations de houblon qui les entourent, prouvaient que les fermiers étaient en bonne position. Ici, le pays est très morcelé, et les propriétaires

font rendre à leurs petits domaines tout ce qu'ils peuvent produire.

De temps à autre, nous arrivions à l'une de ces gracieuses églises dont l'île est si riche. Tout est si calme et si paisible autour d'elles, que l'on voudrait y reposer quand on aura fermé les yeux pour jamais.



Église de Garde, dans l'île de Gotland.

Les lilas en pleine floraison, les violettes au milieu de l'herbe, les champs verdoyants et les prairies, tout ajoutait au charme de la promenade; plusieurs chênes magnifiques poussaient au bord du chemin, et les pruniers, les cerisiers, les poiriers et les pommiers étalaient les couleurs délicates de leurs fleurs. Le printemps semble commencer ici à peu près à la même époque qu'à New-York, dans les années ordi-



naires. On trouve dans beaucoup de districts le bouleau, le chêne, l'orme, le frêne, le noisetier, le peuplier, le sorbier et le tremble; au sud, le noyer et le mûrier prospèrent.

Les fermiers étaient à la charrue, et les oiseaux les suivaient dans les sillons pour se régaler de vers. Presque toutes les maisons de ferme étaient propres mais petites. Chaque fermier a une marque particulière; les instruments aratoires et autres en sont estampillés. On appelle cette vieille coutume *Bo-marken*, et toutes les familles ont hérité de leurs ancêtres de cette marque distinctive. Les paroisses ont leur *Bo-marke*. Le long de la route, dans plusieurs endroits, la chaux affleure le sol. Nous traversâmes des forêts de sapins, de pins, de frênes, et de quelques chênes, et nous rencontrâmes, de temps à autre, des blocs erratiques et des marécages. Des femmes coupaient des pommes de terre qui devaient être plantées le lendemain. Les maisons d'habitation, construites en pierres calcaires, étaient couvertes de tuiles rouges; d'autres n'avaient pour toit que des planches et même du chaume. On avait attaché aux arbres de petites boîtes pour servir de nids aux oiseaux; partout nous entendions chanter les grives, et les alouettes remplissaient l'air de leurs notes stridentes.

Le pays près de la mer est charmant. Les falaises forment de hautes crêtes sur lesquelles on voit des bosquets de pins et d'autres arbres; les fraîches teintes vertes du printemps ajoutaient à la beauté du paysage. En se promenant le long de la baie, l'œil rencontre partout des preuves distinctes et irréfutables du lent soulèvement du pays; dans certains endroits, à une distance considérable du bord, la mer, dans son action incessante, a taillé dans les falaises de grands et hauts piliers de pierre calcaire qui sont là comme des marques de l'ancien rivage contre lequel venaient battre les vagues.

L'architecture de beaucoup d'églises est très gracieuse et celle de Garde donne une belle idée du style.

On a institué une milice spéciale pour la défense du pays, mais elle ne peut être appelée hors de l'île. Tout homme de dix-huit à cinquante ans est tenu d'assister aux manœuvres six jours consécutifs par année; il fait ensuite partie de la réserve jusqu'à soixante ans. Les chefs de famille, les tenanciers, les hommes qui exercent une profession et quelques autres, ne sont appelés qu'en cas de nécessité pressante. Les officiers

commissionnés sont nommés par le roi; les officiers non-commissionnés sont choisis par les hommes.

Le recensement de 1870 a donné une population de 53,946 habitants, dont 28,205 du sexe féminin. A cette date, l'île possédait 11,000 chevaux, 8,500 bœufs, 1,000 taureaux, 14,000 vaches, 4,800 génisses au-dessous de deux ans, 38,000 moutons, 700 chèvres, et 5,700 porcs. On exporte du bétail, des moutons et des grains.

Le climat est même plus doux que celui de la partie la plus méridionale de la Suède, grâce à l'influence de la mer. Sous ce point de vue, l'île est comme l'Angleterre, comparée aux contrées adjacentes. Les ormes sont très beaux; les mûriers et les châtaigniers acquièrent une grande taille, et la vigne réussit en espaliers. La flore est très riche; elle comprend plus de 960 variétés de plantes.

La géologie de l'île est aussi très intéressante. En bien des endroits, en remuant le sol à trente pieds, on arrive à la roche calcaire, qui a été polie et striée par les glaciers. La terre superposée a préservé la roche de l'action du temps, et elle est aussi lisse que du verre : elle ressemble à de l'émail. Quelquefois les entailles sont profondes d'un pied. La direction générale de ces entailles va du nord-est au sud-ouest; les glaciers vinrent, sans doute, de Finlande.

De Högklint (hautes falaises), non loin de Wisby, à 150 pieds au-dessus de la mer, au point le plus élevé de l'île, nous eûmes une vue très développée du pays. On pouvait distinguer, à une longue distance au nord, les bords dentelés et les falaises. La Baltique était parfaitement calme, et ses eaux étaient si claires, que l'œil pouvait pénétrer jusqu'à une grande profondeur, même près du rivage. Entre les falaises se trouvaient d'anciennes baies et des plages n'ayant pas plus de 30, 40 ou 50 pieds au-dessus du niveau actuel de la mer, tandis que dans l'eau, à quelque distance du bord, on pouvait voir des traces incontestables d'une baie submergée, qui, si l'île continue à s'élever, reviendra à la surface. Il y a des endroits sur l'île où l'on peut compter 40 ou 50 différentes marques de marée, les unes au-dessus des autres, prouvant sans conteste que le pays s'est soulevé lentement dans le cours des âges. L'origine de la légende que j'ai citée plus haut ne viendrait-elle pas de là? La géologie a démontré qu'il y a eu des alternatives de soulèvement et d'abaissement du sol à différentes périodes, en cette

région comme ailleurs : démonstration qui conduit l'homme attentif à réfléchir sur les grands progrès des différentes branches de la science, et pourtant les tentatives faites pour corriger les idées erronées des anciens temps ont été et sont encore blâmées et méprisées par ceux qui ont la folie de craindre que ces découvertes n'amènent la ruine de la religion. Mais, comme de nouveaux faits viennent au jour d'année en année, le monde nous semble plus beau, et la sagesse du Créateur apparaît plus merveilleuse à notre faible intelligence. Il est triste de penser que la seule récompense de laborieux investigateurs a été souvent le mépris pendant leur vie, et que le bon peuple, à la suite de fausses notions de ce qu'il croyait juste, a trop souvent accumulé les injures sur les hommes dévoués à la science. Heureusement pour la cause de la vérité, ceux-ci ne sont pas effrayés par les fréquents conflits dans lesquels ils peuvent être écrasés ; leurs constatations des faits étant irréfutables, le fanatisme irréfléchi est forcé à la fin de s'appuyer sur eux. Chacun sait que, sans la discussion, on ne peut faire de véritables progrès en investigation ; mais le blâme n'est pas un argument, et les dénégations sans démonstration des faits ne jettent aucune lumière sur un sujet controversé. Les vrais savants ne tendent qu'à élargir le champ des connaissances humaines. Ils travaillent péniblement et pensent plus péniblement encore ; ils passent souvent les nuits sans sommeil, emportés qu'ils sont par l'intensité de leur enthousiasme ; ils oublient les soins de leur santé, et trop souvent ils font naufrage en arrivant au port. Quel est leur but ? S'enrichir ? Non ; car il aurait mieux valu pour eux et pour leurs familles, qu'ils eussent un peu moins pensé à la science et un peu plus à leur intérêt. Acquérir des connaissances et propager ces connaissances, voilà quel a été leur but, et, de nos jours encore, c'est celui du savant véritable et convaincu.

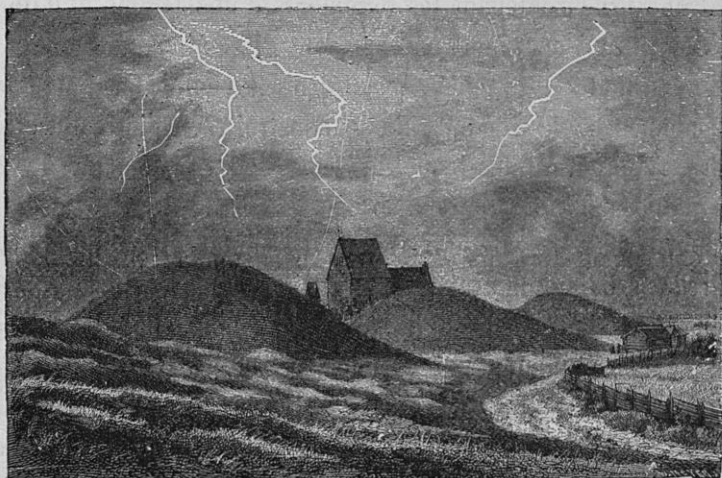
## CHAPITRE XXVII

Upsal. — L'Université. — Les Nations. — La Bibliothèque. — La Cathédrale. — La vieille Upsal. — Les Monticules du Roi. — Surexcitation en ville. — Les étudiants. — Chant en chœur. — Sérénades aux dames. — Cérémonie de la délivrance des grades. — Diplômes. — Le banquet. — Menu. — Le bal. — Jeunes femmes suédoises. — Le gouverneur de la province. — Sa descendance écossaise. — Le vieux château. — Un concert. — Dîner au château — Une charmante famille.

Upsal est une ville chère à la Suède, non seulement à cause de sa haute antiquité, mais encore parce qu'elle a été, pendant des siècles, son centre de savoir. Upsal est essentiellement une ville universitaire, avec sa population d'environ 16,000 âmes; la rivière Fyrisan la traverse et ses rues larges sont pavées de cailloux. L'Université date de 1249, et sa renaissance sous Gustave-Adolphe, de 1613. Pour y être admis, l'étudiant doit passer un examen dans une des *élémentarskolor* (écoles supérieures.) Autrefois, on passait cet examen à Upsal. Le cours de médecine dure de cinq à sept ans; celui de philosophie et de droit, de quatre à cinq ans. Nul, en Suède, ne peut être ecclésiastique, avocat, ou docteur, s'il n'a été gradué à Upsal ou à Lund, les deux universités de la Suède. Le recteur de l'Université, que l'on change tous les ans, est choisi parmi les professeurs. Les étudiants sont divisés en nations, selon les provinces ou *läns* auxquelles ils appartiennent; chaque nation

a un bâtiment, ou suite de chambres à elle, servant de lieu de réunion pour ses membres, et une bibliothèque; les jeunes gens logent dans les différentes parties de la ville. Ils mènent la vie joyeuse des étudiants allemands; mais la coutume du duel leur est inconnue.

Le visiteur qui erre parmi les tombes et le long des allées ombreuses et fleuries du cimetière, admirablement tenu, voit une énorme structure en granit, un peu grossière, mais massive et imposante, qui appartient aux nations de l'Université; c'est la dernière demeure d'étudiants qui sont morts à Upsal.



Les monticules du roi, près de la vieille Upsal.

Les grands hommes sortis d'Upsal témoignent de la célébrité bien méritée de cette institution, et maints de ses professeurs ont conquis une renommée universelle. Au nombre des bâtiments intéressants, on compte la Carolina-Rediviva. La bibliothèque de l'Université contient 200,000 volumes, et environ 8,000 manuscrits, dont quelques-uns sont extrêmement précieux. Ceux qui s'occupent d'études bibliques trouveront dans cette collection une Bible avec des notes marginales par Luther et Mélanchton, le « Codex argenteus », une copie des quatre Évangiles écrite en lettres d'argent, et bien d'autres livres anciens et de grand prix. La cathédrale est digne qu'on la visite quand ce ne serait que pour saluer la tombe de Gustave Vasa, qui y est

enterré à côté de ses deux épouses. Bien des héros suédois et des grands hommes y sont inhumés.

A une courte distance de la ville se trouve la *vieille* Upsal. Non loin de son église sont trois monticules appelés *Kungshögar* (hauteurs du roi). Il y en a un autre portant le nom de *Tingshög* (hauteur de Ting) d'où, à l'époque païenne, les rois haranguaient la multitude. La vieille église n'en est pas éloignée, et c'était là que le grand temple pour l'adoration de Thor, d'Odin et de Freya, avait été établi en Scandinavie. Un bois sacré couvrait le pays et on y faisait aux dieux des sacrifices humains. Deux des tumuli ont été examinés et dans l'un on a trouvé une urne contenant les ossements d'une femme et d'un petit chien. Des tumuli en grand nombre sont disséminés autour de cette place vénérable du culte païen. L'église de la vieille Upsal est une des plus anciennes de la Suède. Elle est construite en pierres et possède un bizarre reliquaire, dans lequel les gens pieux, à l'époque du catholicisme, déposaient leurs offrandes.

A mon arrivée, la ville universitaire présentait une animation peu ordinaire; les habitants avaient revêtu leurs habits de fête. Ce mouvement inaccoutumé était produit par la cérémonie de la distribution des grades aux étudiants qui avaient passé un examen satisfaisant. Des centaines de gradués encombraient les rues; on les reconnaissait à leurs casquettes blanches avec un ruban de velours noir décoré d'une rosette bleue et jaune au centre, symbole du drapeau suédois. Des jeunes dames, qui étaient venues pour cette occasion, parcouraient les trottoirs, et certainement bien des personnes ont pu difficilement trouver à se loger. J'ai appris que ce serait probablement la dernière des exhibitions triennales, car les autorités objectent qu'elles deviennent trop coûteuses aux étudiants.

Dans l'après-midi, les étudiants se rassemblèrent pour aller saluer le chancelier de l'Université, qui venait d'arriver de Stockholm; ils chantèrent un chœur avec des voix si magnifiques, que je ne m'étonne pas que ceux qui ont été envoyés à l'Exposition de Paris y aient remporté le premier prix. Une foule immense, composée de toutes les classes de la société, les suivit chez le chancelier, où ils chantèrent en chœur une superbe chanson d'étudiant avec une étonnante perfection et un ensemble parfait. Ils sont fiers de leur chant

et se donnent toutes les peines possibles pendant les répétitions. Quand ils eurent fini, le chancelier apparut et leur tint une allocution, après laquelle les étudiants, au lieu de se disperser, continuèrent de chanter en pacourant les rues, jusqu'à la résidence d'un de leurs professeurs favoris, lequel, à ce que je crois, était cette année-là, recteur de l'Université et gradué depuis cinquante ans. La même foule les suivit. Ils entonnèrent un autre chœur, parcourant encore les rues, et enfin se dispersèrent.

Cette nuit et les deux suivantes je pus à peine dormir. Dans mon hôtel — heureusement ou malheureusement — étaient descendues les sœurs, cousines ou bien-aimées des étudiants, et, avant trois heures du matin, il me fut impossible de fermer l'œil. Des groupes d'étudiants vinrent successivement chanter leurs mélodies sous les fenêtres de leurs belles. A peine une bande avait-elle fini, qu'une autre arrivait, et les plus magnifiques voix résonnaient dans le silence de la nuit. Les beautés suédoises n'eurent pas un moment de tranquillité; car chacune dut mettre une lumière à sa fenêtre pour prouver qu'elle était éveillée et qu'elle entendait la sérénade donnée en son honneur. Cette ancienne coutume semblait faire la joie des étudiants, et les jeunes filles ne la dédaignaient évidemment pas.

Voici deux spécimens de ces chants :

## SÉRÉNADE EN DUO

### LE CRÉPUSCULE

Écoutez comme le vent souffle doucement;

Le ruisseau murmure,

Le chant de la grive nous ravit!

Voyez, un ciel d'argent

Reflète entre les montagnes,

La couleur du soleil

Qui va disparaître.

La pureté rayonne dans l'azur,

L'amour respire dans la nature.

Le chant et l'amour

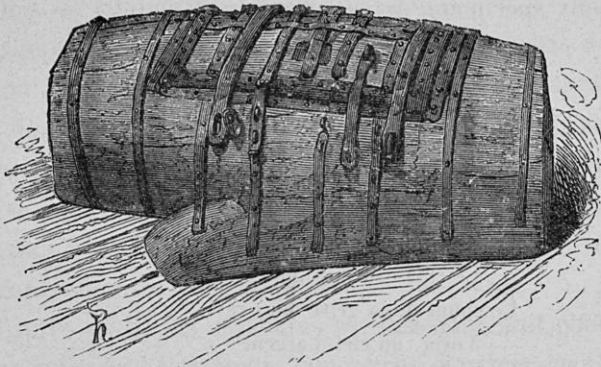
Descendent du ciel sur la terre.

## CHANT EN SÉRÉNADE

## LA ROSE DANS LA FORÊT SEPTENTRIONALE

Seule dans la forêt sauvage  
 Demeure une jolie petite fleur ;  
 Dans un sourire amical,  
 Elle murmure l'amour et la foi.  
 Au loin dans la forêt,  
 Petite fleur, tu m'es chère.  
 Viens à moi, toi qui as pris mon cœur ;  
 Viens à moi, belle rose de la forêt du Nord.

Ne reste pas dans ces forêts sauvages,  
 Et viens à ton ami fidèle ;  
 Dis-moi que mon espoir ne sera pas déçu,  
 Dis-moi que tu m'aimes encore.  
 Au loin dans la forêt,  
 Petite fleur, tu m'es chère.  
 Viens à moi, toi qui as pris mon cœur ;  
 Viens à moi, belle rose de la forêt du Nord.



Reliquaire dans l'église de la vieille Upsal.

Le lendemain de mon arrivée, j'assistai à la cérémonie de la graduation. A neuf heures trente du matin, les anciens gradués de l'Université se réunirent et se rendirent en procession à la cathédrale. Ils étaient venus de tous les coins du pays pour faire honneur à leur



*alma mater*; on voyait parmi eux des gouverneurs de province, des nobles, des officiers en uniforme, des juges, des avocats, des marchands, des fermiers, et des vieillards ployant sous le poids des années. Ceux qui ne portaient point l'uniforme s'étaient mis en grande toilette et en chapeau de soie, — car le Suédois est scrupuleux et même formaliste dans les occasions de gala. Par déférence pour la coutume, j'avais endossé l'habit noir, mais naturellement je n'avais point de chapeau à haute forme et je portais un panama. Lorsque je me joignis à la procession, je me sentis mal à l'aise, mais je n'y pouvais remédier; nous marchâmes deux par deux jusqu'à la cathédrale, à travers la foule épaisse qui remplissait les rues et qui, par la voix ou par le geste, montrait qu'elle reconnaissait les grands hommes du pays mêlés dans les rangs. Les étudiants, en grande tenue, suivaient la procession de leurs anciens, et tous entrèrent dans le vieux bâtiment en briques qui constitue la cathédrale d'Upsal.

Le colossal édifice était comble jusqu'à la suffocation; il y avait là une immense quantité de dames vêtues avec goût, mais simplement, selon la mode suédoise; les couleurs nuancées de leurs accoutrements ajoutaient à l'intérêt de la scène. Le vaisseau de l'église avait été réservé aux étudiants, qui portaient tous leur casquette blanche. L'un des commissaires, ayant pour insigne une écharpe rouge, eut la bonté de se charger de moi et me donna une bonne place. En face de l'autel se tenait un corps nombreux de collégiens en toilette de soirée, qui étaient les musiciens en cette occasion. Au près d'eux se faisait distinguer un groupe brillant de jeunes dames, dont l'une, soliste de talent, était norvégienne. Le chancelier et la faculté de l'Université occupaient une plate-forme d'où ils allaient conférer les grades, et en face d'eux avaient pris place des hommes vénérables gradués depuis un demi-siècle. Toutes les classes se confondaient dans la foule; la *flicka*, avec son mouchoir sur la tête, coudoyait la grande dame.

La cérémonie commença par un chœur chanté par de jeunes dames, renforcées de quelques voix mâles; il dura une demi-heure. Puis, après une courte pause, le recteur prononça un discours latin auquel on prêta peu d'attention et qui prit vingt-cinq minutes; c'est une partie du programme exigée par la coutume. En terminant, il posa sur sa tête une couronne en feuilles de chêne. Ce fut le signal d'une dé-

charge de quatre canons dont les échos se répercutèrent sous les arceaux de la vieille cathédrale. Puis retentit de nouveau un grand chœur composé par des étudiants. Lorsqu'on appelait un gradué et qu'on lui mettait sur la tête une couronne de laurier, on tirait un coup de canon ; il recevait alors son diplôme. Après la cérémonie, on chanta encore, et deux des gradués, le *Primus* et le *Secundus*, montèrent sur la plateforme, et prononcèrent en latin le discours d'adieu.

En regardant la foule autour de moi, je reconnaissais, à leur face rayonnante, les pères, mères, sœurs et amoureuses des étudiants qui venaient de passer l'épreuve. Quelques jeunes gens étaient mariés et d'autres sur le point de l'être. Des années d'étude avaient été récompensées en ce jour, et les gradués, héros de la fête, se promènèrent dans les rues avec leur couronne sur la tête. Leur vie joyeuse d'étudiant était finie, le moment du départ venu ; mais ils ne devaient jamais oublier leur chère Upsal, et leur *alma mater*. Les *Alumni* étaient accourus de tous les points de la Suède, et leurs casquettes blanches allaient retourner au nord lointain, dans les montagnes de la Laponie, dans la Finlande suédoise, et dans chaque province du royaume.

Le même jour, à trois heures précises, j'étais dans la salle Linnée, en compagnie de trois cent quatre autres convives, mangeant le smörgas, afin d'ouvrir l'appétit pour le diner. Quand on ouvrit les portes de la salle du banquet, les arbustes et les plantes dont on l'avait garnie lui donnaient l'apparence d'un jardin ; l'effet en était ravissant. Le chancelier présidait la fête, dont voici le menu :

- Gron soppa (soupe verte), sorte de julienne.
- Cabarrus Saint-Julien, etc.
- Sherry pale.
- Mayonnaise palax (mayonnaise de saumon).
- Haut sauterne.
- Spackad ox filet (filet de bœuf piqué).
- Frikasserad tunga (langue fricassée).
- Porter.
- Farsk sparris (asperges fraîches).
- Hockheimer et eau de Seltz <sup>1</sup>
- Kyckling med salad (poulets de grain et salade).

1. Les Suédois aiment à boire de l'eau de Seltz après les asperges.

Cabinet cremant (vin de Champagne).  
 Glace och krokän (crème glacée et gâteau pyramidal).  
 Vin de Porto (vieux supérieur),  
 Sherry pale,  
 Dessert et moët-chandon.

Les plats étaient bien préparés et le service excellent, ce qui me surprit, en raison du grand nombre de convives. Plus le dîner s'avança, plus la compagnie devint gaie ; car il y eut des toasts continuels entre amis au dessert ; on porta la santé du roi, mais sans faire de discours, et l'on proposa encore d'autres toasts. Puis le mouvement devint général, le vin ayant égayé les cœurs. Au delà du porche, nous apercevions le jardin botanique, où plusieurs milliers de personnes s'étaient rassemblées dans la belle avenue qui fait face au bâtiment. On y voyait des dames, des enfants, et toutes les classes du peuple. On demanda que l'on chantât, et les étudiants entonnèrent en grand chœur :

## LE CHANT DE L'ÉTUDIANT

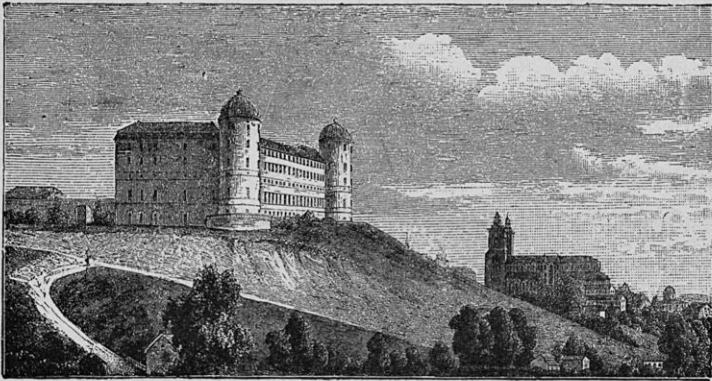
(Suédois.)

Chantons les jours heureux de l'étudiant,  
 Jouissons du printemps de la jeunesse ;  
 Notre cœur bat encore de saines palpitations,  
 Et l'avenir qui point est à nous.  
 Les tempêtes n'ont pas pris encore  
 Domicile en nos esprits ;  
 L'espérance est notre amie,  
 Nous avons foi en ses promesses,  
 Nous contractons une alliance  
 Dans les bosquets parfumés,  
 Où croissent les glorieux lauriers. — Hourra !

On servit le café, et l'on versa du punch suédois, *ad libitum*. L'archevêque d'Upsal, le chancelier et le recteur de l'Université furent placés de force dans des chaises et portés à travers la foule sur les épaules des étudiants, au milieu d'acclamations générales. Les vieux redevenaient jeunes ; aucune distinction de rangs ; professeurs et étudiants se promenaient bras dessus, bras dessous. Je perdis mes amis dans la

foule et je demeurai tout étonné de cette joie tumultueuse ; évidemment le punch faisait son effet. Au milieu de la multitude et tout près de moi, je vis un gentleman en grand uniforme, qui me demanda de la manière la plus aimable, et en excellent anglais, si je ne m'appelais pas Du Chaillu. Sur ma réponse affirmative, il se présenta lui-même comme le comte Hamilton, gouverneur de la län d'Upsal. Il m'invita à venir le voir le jour suivant à sa résidence dans le *Slott*, ou ancien palais.

Les fêtes du jour finirent par un grand bal (*promotions balen*) dans une des salles de la Carolina-Rediviva, qui renferme la magnifique bibliothèque de l'Université. Je fus surpris de ce choix, et il me sembla que l'on commettait une grosse imprudence en exposant ainsi cette belle collection à un risque d'incendie. Plus de deux mille bougies



Vieux château d'Upsal.

brûlaient et la salle était disposée très élégamment ; de petites fontaines, à chaque extrémité, lançaient des jets d'eau et rafraîchissaient l'atmosphère ; la salle était comble. Les jeunes dames étaient accourues en masse de tous les coins du pays ; on voyait là des beautés suédoises en aussi grand nombre que les violettes dans l'herbe. J'admirai la simplicité de leurs atours ; les robes en mousseline blanche garnies de rubans de diverses couleurs dominaient, et la coiffure, malgré sa simplicité, dénotait beaucoup de goût. La salle se trouva si pleine de monde, que ceux qui voulurent danser eurent à peine de la place. On avait dû refuser bien des demandes d'invitation, faute d'espace. Je

rencontrai un Américain, auquel je n'étais pas étranger; il avait été étudiant à l'université du Michigan, à Ann-Arbor, lorsque j'y fis des lectures. Il avait entrepris un voyage en Suède, afin d'étudier l'histoire du pays.

Le lendemain, j'allai au vieux château où je fus reçu avec une amabilité exquise par le gouverneur, la comtesse et les membres de leur famille. J'y trouvai toute une compagnie d'hommes distingués qui étaient venus assister à la cérémonie de la graduation. Chacun parlait anglais; le gouverneur, la comtesse et leur fille aînée s'exprimaient extrêmement bien en cette langue; en fait, presque tous ceux qui étaient présents avaient de l'aptitude à parler anglais, français et allemand. Au bout de peu de temps, je me sentis aussi à l'aise que chez moi; il en est toujours ainsi lorsque le tact, la culture et les belles manières prêtent leurs charmes à la réception. Quand vint le moment de partir, je quittai à regret ceux qui m'avaient si amicalement accueilli.

La branche suédoise de la maison Hamilton, représentée par le gouverneur d'Upsal, descend de Claudius, baron de Paisley, un des fils de James, quatrième duc de Chatelherault. Les fils de Malcolm, archevêque de Cassel, entrèrent dans l'armée suédoise de Gustave-Adolphe, en 1624, et se distinguèrent tellement, que le souverain, en reconnaissance de leurs services, leur permit de prendre le titre baronial de leurs ancêtres en Écosse. Ils sont hautement honorés et respectés en Suède. La comtesse de Hamilton est la fille de l'illustre historien suédois Geijer.

Le gouverneur n'occupe qu'une partie du vieux château, qui a un aspect imposant et domine une immense étendue de pays. Certains murs de cette énorme structure en brique ont douze pieds d'épaisseur. Les scènes des siècles passés revivent pour l'historien lorsqu'il visite cet édifice. Le meurtre de Nils Sture et d'autres, par l'idiot et sanguinaire Erik, qui marque une ère d'effusion de sang et d'assassinats en Suède, est un de ces souvenirs historiques.

Le concert des étudiants fut donné le jour suivant. En peu d'heures, la salle de bal avait été transformée en salle de concert, et les mêmes étudiants qui remplissaient les fonctions de commissaires du bal se chargèrent de nouveau de cet office. Ils firent tout ce qu'ils purent pour

bien recevoir ceux qui vinrent à Upsal. De même que pour le bal, la salle fut trop petite pour pouvoir admettre ceux qui désiraient assister au concert. L'assistance était presque entièrement composée de dames, les hommes leur ayant cédé leurs places. Le premier morceau du programme fut le chant, « Hør oss, Svea » (Entends-nous, Suède), suivi du « Solvirkning » (Les effets du soleil) par Kjerulf, et « The Brudfaerdi Hardanger » ( le voyage nuptial à Hardanger,) deux chants norvégiens. Les auditeurs semblaient froids en apparence, mais ils accueillirent ce dernier morceau par des applaudissements enthousiastes.

#### MARCHE DES ÉTUDIANTS

(Suédois.)

Entends-nous, Svea <sup>1</sup>, ô notre mère ;  
 Nous sommes prêts à combattre et à mourir pour toi !

Jamais, non jamais nous ne t'abandonnerons.  
 Accepte notre serment, le même dans tous nos destins !  
 Nous te défendrons avec notre sang et notre vie,  
 O pays libre, qui es le nôtre.  
 Chaque partie de l'héritage  
 Tu nous l'as donnée en saga et en chant.

Si la trahison et la perfidie  
 Te menaçaient de discorde et de violence,  
 Nous croirions encore au nom du Seigneur,  
 Comme nos ancêtres y crurent autrefois :  
 « Notre Dieu est une puissante forteresse,  
 Il est notre armure éprouvée ;

« En lui, dans nos douleurs et nos besoins  
 Nous mettrons notre espérance. »  
 Certes il est glorieux  
 De vaincre dans la bataille ;  
 Mais il est plus glorieux encore  
 De mourir pour toi, ô notre mère !

1. Svea, Suède.

## LES EFFETS DU SOLEIL (SOLVIRKNING)

(Norvégien.)

Au loin dans les montagnes, sur les versants couverts de pins,  
 Une noble vue s'ouvre devant nous ;  
 C'est là que passe le sentier du saeter,  
 C'est là que l'écume des torrents tombe en cascades !  
 L'air fortifiant est d'un bleu clair,  
 C'est le soleil de la Saint-Jean, c'est le milieu du jour.

Les rayons étincelants se jouent  
 Sur la rivière, et sur ses sombres bords ;  
 L'embrun du brouillard se lève tranquillement,  
 Quand le *foss* se jette dans les profondeurs.  
 Là, la rivière poursuit son chemin caché,  
 Elle ne connaît pas le brûlant soleil de la Saint-Jean ;

Mais le versant de la montagne  
 Est enveloppé d'un flot de lumière dorée !  
 Voyez les sapins au sommet du mont,  
 Avec son cône brillant et sa base ombragée :  
 Sur le sentier tremble avec des rayons d'argent  
 La bruyère florissante, le précipice bordé de mousse.

## VOYAGE NUPTIAL A HARDANGER

Un étincelant jour d'été luit  
 Et chauffe les eaux du fiord Hardanger ;  
 A quelle hauteur vertigineuse et dans quelle teinte bleue  
 S'élève la puissante chaîne de montagnes !  
 Elle reluit depuis le glacier, elle est verte sur les collines  
 La nature s'est revêtue de ses habits de fête.  
 Voyez ! sur les vagues claires et vertes  
 Glisse un cortège nuptial.

Aussi fière que la fille d'un roi d'autrefois,  
 Avec un collier d'or, et de l'écarlate,  
 Sur l'avant est assise la splendide fiancée.  
 Aussi belle que le fiord et que le jour.

Heureux, le fiancé agite son chapeau :  
 Il emmène chez lui son cher trésor ;  
 Il voit dans ses doux yeux,  
 Sa vie comme une fête nuptiale.

Tout murmure les cadences<sup>7</sup>enchanteresses  
 Des airs et des mélodies sur les vagues ;  
 De montagne en montagne roule le bruit du fusil,  
 Et des éclats de joie répondent de la forêt.  
 On plaisante avec les filles d'honneur de la mariée  
 Et le chef-cuisinier n'a pas oublié  
 De remplir sans cesse la cruche,  
 En honneur de la maison nuptiale.

Ils vont ainsi, jouant des airs joyeux,  
 Sur la surface éclatante des eaux ;  
 Les bateaux, l'un après l'autre, viennent les rejoindre,  
 Avec leurs invités poussant des cris de joie.  
 La lumière est bleue sur les falaises, elle descend du glacier ;  
 Le parfum des pommiers en fleur embaume l'air :  
 L'église en cet endroit apparaît vénérable,  
 Et les bénit au son du carillon de ses cloches.

Nous allâmes ensuite sur la terrasse d'où nous eûmes une vue magnifique sur la plaine qui s'étendait à nos pieds, fraîche et verte avec ses teintes printanières et ses fleurs sauvages qui s'épanouissaient. Les immortelles abondaient ; les deux demoiselles de la maison en firent une couronne qu'elles posèrent sur ma tête en présence de toute la société ; — compliment inattendu et peu mérité. La plus jeune fille, charmante et modeste enfant de treize ans, aux yeux bleus, à la taille délicate, me donna un petit bouquet de « ne m'oubliez pas » et d'immortelles, que je mis aussitôt à ma boutonnière, au ravissement de cette aimable enfant. J'ai conservé la couronne et les fleurs comme un souvenir de cette délicieuse visite, et je me demande quelquefois si cette hospitalière famille se souvient encore de moi.



## CHAPITRE XXVIII

Les âges de la pierre, du bronze, et du fer en Scandinavie. — Climat du premier âge de la pierre. — Extinction des grands mammifères après le premier âge de la pierre. — Kjøkkenmøddinger, ou amas de coquilles. — Les constructeurs des tombes de l'âge de la pierre. — Ustensiles grossiers. — Poteries. — Quatre différents groupes de tombes. — Tombes en monceaux de pierres. — Tombes à passage. — Cercueils de pierre. — L'âge du bronze. — Étrange rocher gravé. — Tombes avec des ossements brûlés et non brûlés. — Ustensiles et ornements de bronze et d'or. — Poteries de l'âge du bronze. — Rocher gravé avec chevaux et bétail. — Fin de l'âge du bronze.

Pour faire mieux comprendre le contenu de ce chapitre sur les races préhistoriques de la Scandinavie, il sera bon de donner d'abord la classification usuellement acceptée des « âges » de l'homme primitif. Aucun de ces âges préhistoriques n'a été nettement défini; ils arrivent par degrés les uns dans les autres. Cette classification ne spécifie pas des divisions de temps, mais des degrés de développement indiqués par les matériaux employés par l'homme pour ses ustensiles domestiques et guerriers avant la période historique. Il y en a trois : l'âge de la *pierre*, l'âge du *bronze*, et l'âge du *fer*; le premier est le plus ancien et le dernier se fond dans la période historique.

1. Pendant le *premier âge de la pierre*, le climat était plus froid que maintenant; alors l'homme co-existait en Europe avec le mammoth, le rhinocéros, l'hippopotame, le bœuf musqué et autres grands

et petits mammifères. Les ustensiles employés étaient de pierre *brute*; on ne connaissait ni la poterie ni les métaux. Le peuple demeurait dans des cavernes, vivant principalement de la chair du renne qui se trouvait alors dans l'Europe centrale et méridionale; de là, on a nommé les hommes « hommes des cavernes », et l'époque « la période du renne ».

Dans le *dernier âge de la pierre*, les grands mammifères ont disparu. Les métaux étaient encore inconnus, mais on se servait de poteries faites à la main. A cet âge appartiennent les monceaux de débris scandinaves (*kjökkenmøddinger*), quelques demeures des lacs de la Suisse (lacustres) et la plupart des monticules funéraires décrits dans ce chapitre. On continua de se servir de grossiers ustensiles de pierre, comme, en fait, on agit dans les âges subséquents; mais presque tous étaient polis.

2. L'*âge du bronze* est caractérisé par l'emploi de ce métal et de l'or, de l'ambre et du verre pour ornement. La poterie était mieux faite et portait des marques géométriques. On continua de se servir de la pierre pour pointes de flèches, de lances et pour couteaux. Les caractères des *tumuli* et de leur contenu sont décrits plus loin.

3. Quant à l'*âge du fer*, il suffira de dire ici que l'on connaissait l'usage des métaux ordinaires, et que la civilisation s'était avancée de l'état sauvage et nomade à celui de communautés agricoles, avec des habitations fixes, des lois, un gouvernement, et que l'on entraît dans l'âge historique, mais encore à demi barbare, si nous en jugeons par les types modernes.

Les deux races plus essentiellement hétérogènes qui habitent maintenant la péninsule scandinave, appartiennent à la division aux mâchoires droites; mais les Lapons sont brachycéphales, tandis que les autres sont dolichocéphales. Le plus grand nombre de crânes trouvés dans les tombes de l'âge de la pierre sont dolichocéphales, mais beaucoup sont brachycéphales, ou semblables à ceux des Lapons, démontrant ainsi que deux races différentes doivent avoir habité le pays durant cette période. Généralement, les crânes dolichocéphales sont plus allongés que ceux du peuple actuel. On ne peut que conjecturer auquel de ces types appartenaient ceux du premier âge de la pierre en Scandinavie; car, jusqu'à présent, on ne connaît point de tombes de cette période dans le pays. Il est, par conséquent, fort douteux qu'il ait eu

des habitants pendant cet âge éloigné; en tout cas, cela n'a pas été prouvé avec certitude.

Après la séparation géologique de la Scandinavie de l'Allemagne du Nord par l'intervention de l'Océan, il n'y eut point de rennes en Suède; les *kjökkenmøddinger* ne contiennent pas leurs os, bien que l'on en trouve dans les tourbières du Danemark et de la Suède, car la migration du Sud n'était plus possible. L'auroch y vivait alors et même dans l'âge suivant.

Les constructeurs des tombes de l'âge de la pierre furent un peuple fort, vigoureux, habitué à l'usage du feu, ayant du bétail domestique et, jusqu'à un certain point, agriculteur.

Parmi les plus anciennes traces de l'homme en Scandinavie, il faut, comme nous l'avons déjà dit, compter les *kjökkenmøddinger*, ou amas de débris de cuisine, — comme les monceaux d'ordures modernes, contenant toute sorte d'immondices de ménage, — d'après lesquels on peut se former une idée des habitudes de la vie chez ces peuples. Ces monceaux consistent en coquilles d'huîtres et de moules, en arêtes de poissons, en os d'oiseaux et de mammifères, tels que le daim, le porc, le castor, le phoque, l'auroch, l'ours, le renard, le loup, le lynx, la martre, etc.; avec des débris de vases d'argile. Cependant, certaines parties de la Suède étaient habitées à l'époque des amas de coquilles danois; cela est prouvé par le fait que l'on a trouvé en Skane (Scanie) des ustensiles en silex de la même forme que ceux des *kjökkenmøddinger*.

Ces monceaux affirment que les habitants du Nord, aux temps préhistoriques, et peut-être seulement il y a 3,000 ans, vivaient dans l'état le plus primitif. Au milieu et près de ces amas, on a trouvé un grand nombre d'ustensiles et d'outils en silex, en os, en corne, et des fragments brisés de silex; on a trouvé aussi des cheminées faites avec quelques pierres grossièrement assemblées, — l'un des exemples les plus anciens de l'industrie humaine, — démontrant qu'à cette époque, les hommes étaient exclusivement chasseurs et pêcheurs. On voit une quantité de ces ustensiles de pierre dans les musées de la Suède et de la Norvège. Les amas de débris dans la péninsule scandinave, quoique très anciens, sont d'une date plus récente que ceux qui ont été trouvés en Danemark.

On n'a besoin que de comparer les grossiers ustensiles en silex de la première période de l'âge de la pierre en Scanie avec les beaux spécimens d'une période plus récente, pour voir les progrès accomplis par l'homme avant la découverte de l'emploi des métaux. En fait d'ustensiles, on n'a trouvé que les vases d'argile mentionnés ci-dessus, dont l'un a été tiré d'une tombe en Scanie ; l'autre vient d'un monticule funéraire à Herrljunga, en Vestergötland. Les outils trouvés dans les amas de débris sont des plus grossiers, et le progrès pour arriver à les mieux finir a été naturellement lent.

Dans la dernière partie de l'âge de la pierre, les animaux domestiques sont introduits, comme le démontrent les os de bétail, chevaux, moutons, pourceaux, et chiens trouvés dans les tombes. Peu importe qu'un peuple soit inférieur : il veut des ornements d'une certaine sorte, et c'est pourquoi, dans l'âge de la pierre, on portait des chapelets d'os et d'ambre, comme on en a trouvé dans des tombes en Vestergötland.

On n'a point découvert de tombes du premier âge de la pierre dans la péninsule scandinave, mais il en existe une grande quantité appartenant à la dernière période de cette époque. Ces tombes peuvent être classées en quatre groupes : tombes en monceaux de pierres (*stendösar*) ; tombes à passage ou galerie (*ganggrifter*) ; cercueils de pierre isolés (*hallkistor*), et cercueils de pierre recouverts par un monticule de terre ou de pierres, démontrant une avance considérable pendant la dernière partie de l'âge de la pierre. Les tombes *stendös* sont les plus anciennes, et les cercueils recouverts de monticules les derniers ; ils prouvent la transition à l'âge du bronze.

L'étude de ces tombes est d'un immense intérêt, et je n'ai jamais pu demeurer devant elles sans éprouver un vif sentiment de respect, car elles personnifient la vanité de la vie humaine : l'homme vient, s'en va, et est oublié ; la tombe révérée aujourd'hui par tout un peuple, est profanée demain par ceux qui le suivent dans la marche du temps.

Les *stendösar*, cromlechs ou dolmens qui ont été découverts, consistent en trois ou quatre pierres élevées en forme de cercle, avec un large bloc au sommet. Ils étaient destinés à ne contenir qu'un seul corps enterré dans une position assise, accompagné d'ustensiles et

d'armes en silex; les murs de la chambre sont formés par de grandes pierres épaisses mises debout, allant du sol au faite, lisses à l'intérieur, mais brutes extérieurement; le sol est de sable ou de gravier; le faite est formé par un et quelquefois par plusieurs gros blocs de pierre également lisses intérieurement, mais autrement irréguliers. La forme de la chambre est ou carrée, ou ovale, ou pentagone, ou à peu près ronde; sa longueur varie de 8 à 15 pieds; sa largeur de 5 à 7 pieds; et sa hauteur de 3 pieds à 5 pieds  $\frac{1}{2}$ .

La plupart des blocs gisent à l'intérieur, ou sur le sommet d'un mon-



Vase d'argile de l'âge de la pierre trouvé dans une tombe en Scanie.  
Trois huitièmes de sa grandeur réelle.



Vase d'argile grossière trouvé dans un cercueil de pierre en Vestergötland.  
Trois huitièmes de sa grandeur.

ticule qui, presque toujours, part du faite; mais, en bien des cas, ces chambres sont découvertes. Le monticule, qui est généralement rond, quelquefois oblong en Suède, est entouré à sa base par de grandes pierres. Quand le monticule est oblong, la tombe de pierre se trouve plus près d'une extrémité que de l'autre; parfois on rencontre deux tombes de forme oblongue.

La tombe de pierre reproduite plus loin se trouve près de Haga, en Behuslan; sa longueur sur le sol est de 7 pieds, sa largeur et sa hauteur d'environ 6  $\frac{1}{2}$ ; la plus grande longueur de la pierre servant de faite est de dix pieds. Quand elle est fortement pressée dans un endroit par sa bordure, la grosse pierre reçoit un mouvement de bascule qui produit un son sourd et étouffé. [On a observé cette

position dans différentes tombes de pierre au nord et dans d'autres contrées.

Les tombes à galerie (*ganggrifter*) décrites et figurées ici (elles ont toutes été construites par des races dolichocéphales), furent probablement destinées aux familles des chefs et comme devant durer pendant des générations; elles n'appartiennent donc pas à la période sauvage, quoique étant de l'âge de la pierre. On n'a pas découvert de traces d'habitations de cette période, qui probablement furent plus ou moins souterraines, construites en petites pierres tombées à l'intérieur, ou en terre qui a disparu avec le temps. Ces tombes consistent en une chambre, et en une galerie étroite y conduisant; le tout est recouvert d'un monticule dont la base est généralement entourée d'un cercle de pierres plus grandes ou plus petites.

La chambre d'une tombe à passage est ou oblongue, ou carrée, ou ovale, ou presque ronde; les murs ressemblent à ceux des cromlechs et sont formés d'énormes blocs posés debout, pas tout à fait lisses, quoique unis à l'intérieur; généralement, les interstices sont remplis par des fragments de pierre, du gravier, ou du sable; quelquefois on a fourré de l'écorce de bouleau entre ces blocs. Le faite est formé d'immenses dalles ou blocs plats, lisses en dessous, mais bruts en dessus; les interstices sont bouchés de la même façon que ceux des murs. Parfois, le sol est couvert de petites pierres plates, mais habituellement de terre.

Sur le côté le plus long de la chambre, à l'est ou au sud, une ouverture donne accès à un passage construit de la même manière que la chambre, mais plus long et plus étroit. Ce passage, au moins dans la partie interne, est recouvert de blocs ressemblant à ceux du faite de la chambre, mais plus petits. Près de l'ouverture intérieure du passage et de l'extrémité extérieure de sa partie couverte, on trouve fort souvent une espèce d'emboîtement de porte, consistant en un seuil de pierre et deux étroits chambranles.

Une tombe à passage sise auprès de l'église de Karleby et de Falköping, a été ouverte en 1872; tout à fait en dedans du seuil, on a trouvé une dalle plate et presque rectangulaire en pierre calcaire, de la même largeur que l'ouverture extérieure, qui servit très probablement de porte, quoiqu'elle soit tombée. Les tombes à passage

suédoises varient beaucoup en dimensions. La longueur de la chambre est de 11 1/2 à 23 pieds, sa largeur de 5 à 10, et sa hauteur de 3 1/2 à 4 1/2. Le passage est souvent aussi long que la chambre, fréquemment plus long; sa largeur va de 2 à 4 pieds; sa hauteur, de 3 à 5. Quelques-unes, dans le voisinage de Falkoping, où ont été trouvées, en majeure partie, les tombes de l'âge de la pierre, sont plus grandes; les chambres ont de 30 à 40 pieds de longueur. La plus grande tombe à passage, en Suède, est située près de l'église de Karlby. La chambre, qui est recouverte de neuf gros blocs de granit, a 52 pieds 1/2 de longueur, 7 de largeur; la longueur du passage est de 40 pieds.

Les *cercueils de pierre* isolés sont formés de dalles plates mises debout, et ont quatre côtés; mais les deux plus longues ne sont pas parallèles, ce qui rend le cercueil plus étroit à une extrémité qu'à l'autre. La plupart ont probablement été couverts d'une ou de plusieurs pierres, bien qu'en beaucoup d'endroits elles aient été détruites ou enlevées depuis longtemps; on en trouve encore quelquefois à leur place. La direction de ces cercueils de pierre va presque toujours du nord au sud, et, en général, ils sont entourés d'une colline en terre mélangée de pierres. Cette forme de tombe est probablement venue de la suppression du passage. Il y a aussi plusieurs formes intermédiaires, prouvant que le passage a diminué graduellement; souvent on ne le suit que dans l'étroite ouverture à l'extrémité méridionale du cercueil. On reconnaît cette forme intermédiaire dans une tombe à Vamb-Nedregården, près Sköfde, Vestergötland; du côté oriental s'étend un petit passage, qui, bien que n'étant pas semblable à ceux des tombes à passage régulier, forme la continuation de la tombe, court dans la même direction, et est à peu près aussi large que la tombe elle-même. La communication entre le passage et la tombe n'est pas formée par une ouverture entre la dalle de la porte et les pierres de côté du passage, mais par un trou presque circulaire d'un demi pied de diamètre, dans le bloc final. La longueur du cercueil, en exceptant le passage, est de 13 pieds 1/2. En 1859, on a trouvé dans cette tombe plusieurs squelettes, cinq poignards et fers de lance en silex, deux pointes de flèche en silex, deux pierres à aiguiser en schiste, et une aiguille en os.

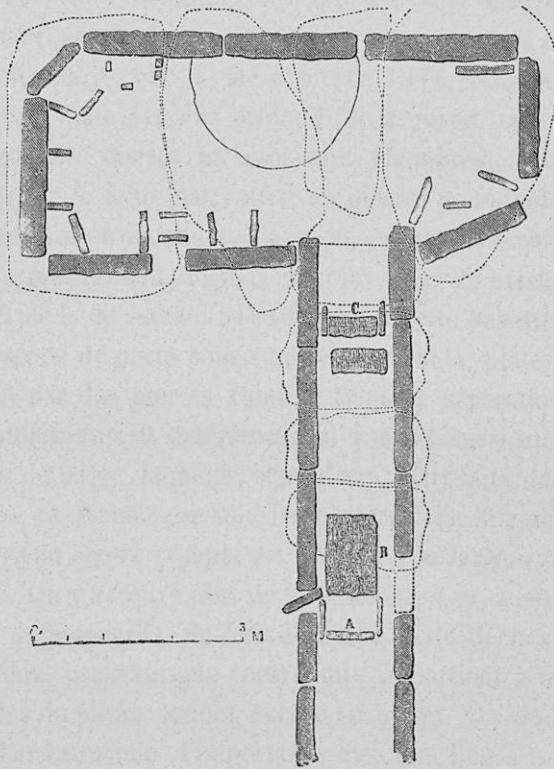
La longueur du cercueil de pierre est généralement de 8 à 13 pieds  $1/2$ , sa largeur de 35 à 60 pouces, et sa hauteur ou profondeur de 2  $1/2$  à 5 pieds. Quelques-uns, spécialement en Vestergötland, ont de 19  $1/2$  à 31 pieds de longueur. La plus longue tombe connue de ce genre en Suède est celle de Stora-Lindsulle, en Vestergötland. Sa longueur est de 34 pieds, et sa largeur de 8. La planche suivante représente une spacieuse tombe de cette forme, qui, comme beaucoup d'autres avec des cercueils de pierre, était appelée par le peuple « la maison du géant » ; elle git au loin dans les bois de Skattened, en Vestergötland, près Venersborg. Ce sépulcre va du nord-est au sud-ouest ; il a 21 pieds  $1/4$  de longueur du côté de l'est, qui est un peu courbe, et 20 pieds  $1/2$  de longueur du côté ouest, qui est presque droit. La largeur est de 7 pieds  $1/2$  à l'extrémité nord-est, où a été placée une pierre plate, et de 5 pieds à celle du sud-ouest, qui est ouverte et en face de laquelle le cercueil devient plus étroit. La hauteur des pierres est de 5 à 6 pieds ; toutes sont jointes ensemble et habilement disposées, de telle sorte que chacune, sans troubler l'égalité, dépasse un peu la précédente qu'elle supporte. Des couvercles en pierre, probablement composés de cinq ou six dalles, il ne reste que deux dalles avec un morceau de la troisième ; toutes les autres sont écroulées dans la tombe. A l'extrémité sud-ouest est couchée une pierre qui appartenait au faite ou qui servait de porte. Le fond du cercueil semble s'être enfoncé d'environ deux pieds dans la terre, et, de trois côtés, il est entouré d'un monceau de pierres sur lequel le mur s'élève seulement de quelques pouces.

Presque tous les autres cercueils de pierre, comme les tombes à galerie, n'ont point de pierre à l'extrémité méridionale. Ceci ne peut être accidentel ; c'est un point de quelque importance, car cette ouverture peut être considérée comme une continuation de l'entrée des tombes à passage, qui, elles aussi, étaient tournées vers le sud. Un autre fait vient appuyer l'opinion que les cercueils de pierre étaient ouverts à leur extrémité méridionale ; c'est que beaucoup sont plus bas et plus étroits vers cette extrémité. Une remarque à faire encore sur l'entrée des tombes à passage, c'est l'ouverture qu'on voit quelquefois vers la moitié de la longueur orientale du cercueil de pierre. En 1875, un cercueil a été examiné à Herrljunga, en Vestergötland,





Vue de profil d'une tombe à passage, près de Karleby.



Plan d'une tombe à passage.  
Les lignes irrégulières désignent la position des dalles qui couvrent la tombe.

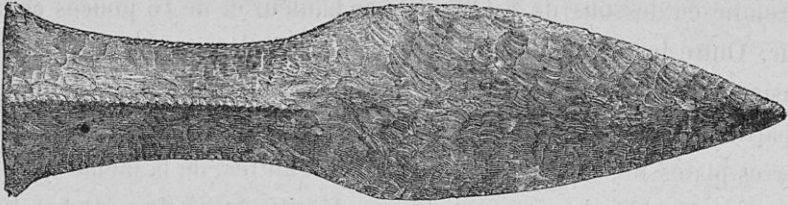


et on y a trouvé cette ouverture de 8 pieds de largeur; la longueur de la tombe n'avait pas moins de 30 pieds.

Quelquefois les cercueils de pierre isolés ne sont pas entièrement ouverts à l'extrémité méridionale, et n'ont qu'une ouverture (arrondie en dessous) de 2 1/2 pieds en hauteur et de 16 pouces en largeur. Outre les cercueils de pierre ci-dessus décrits, on en a trouvé plusieurs entièrement couverts de terre ou de pierres qui, évidemment, appartiennent à l'âge de la pierre. Ils sont généralement formés de pierres plates mises debout et couvertes d'autres, de la même manière que les cercueils de pierre ci-dessus décrits; mais ils sont habituellement plus petits; ils ont de 6 à 10 pieds de long, et sont fermés sur les quatre côtés. Cependant, on trouve parfois à l'extrémité méridionale une ouverture comme celle que j'ai déjà mentionnée. Une des plus remarquables de ce genre est située auprès des tombes à passage de Karleby; elle a été explorée 1874. Sous un monticule de pierres, grand mais pas très profond, on a ouvert une tombe faite de dalles en calcaire divisée en plusieurs chambres, une grande et deux plus petites; la faite était aussi en pierres semblables et de niveau avec le terrain environnant. Dans la pierre servant de cloison entre la tombe proprement dite et la chambre interne, existe une ouverture ronde de 2 pieds de largeur; l'extérieur de cette ouverture était fermé par une espèce de porte consistant en une dalle plate plus petite, tenue en place par des pierres rondes. Dans la séparation entre les antichambres intérieures et extérieures, il y avait aussi une ouverture de 2 1/2 pieds de large, laquelle, cependant, était faite dans l'extrémité supérieure et fermée par une large pierre. La largeur de la plus grande chambre au centre comportait 13 pieds, sa largeur 6 3/4, et sa hauteur 6 pieds. On y a trouvé plus de 60 squelettes, et, à côté d'eux, un grand nombre de poignards, de fers de lance et de flèches, et autres ouvrages en silex, prouvant que cette tombe appartient à une période où les ustensiles de pierre étaient encore en usage. On doit, par conséquent, attacher beaucoup d'importance à ce que l'on a trouvé parmi les squelettes, dans la partie basse de la tombe, une couple de chapelets de bronze et de fers de lance de même métal, prouvant que l'âge du bronze avait commencé en Vestergötland à l'époque où l'on utilisa cette tombe. C'en'est pas le seul cas où des ustensiles de pierre et de

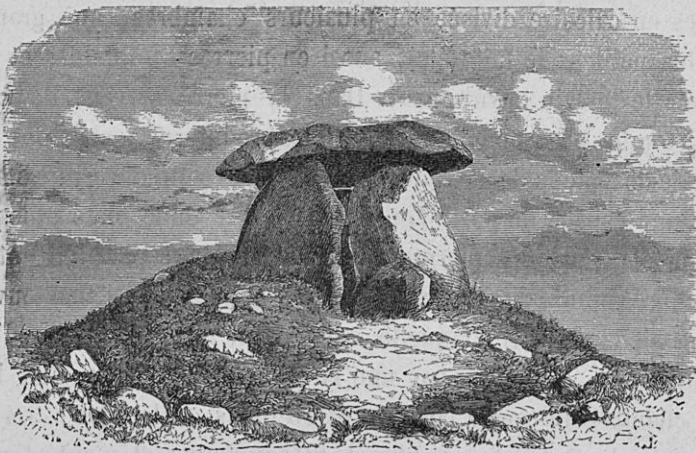
bronze appartenant au premier âge du bronze, ont été trouvés dans ces tombes.

Certaines marques sur la pierre du sommet semblent indiquer que



Poignard en silex (Smaland). Moitié de sa taille réelle.

la coutume d'offrir des sacrifices au mort prédominait; on voit sur les sommets de quelques cromlec'h's et tombes à passage, des trous d'environ deux pouces de largeur. Il est probable que les sacrifices, sous une forme ou sous une autre, furent communs pendant l'âge de la

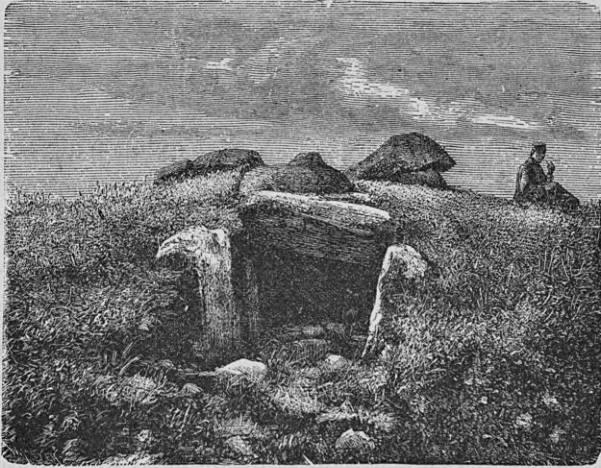


Cromlec'h, près de Haga (Bohuslän).

pierre. Une semblable tombe avec des trous concaves sur la pierre servant de faite a été ouverte près de Fasmorup, en Scanie. Une autre tombe de même sorte est située près de l'église de Tanum, en Bohuslän.

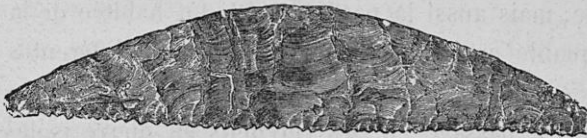
On a souvent ramené au jour des ustensiles de pierre, qui, sans aucun doute, furent soigneusement enterrés dans un but quelconque. Nous en donnerons quelques exemples : près Ryssvik, dans le Sma-

land méridional, on a découvert en 1821, quinze grandes haches bien polies, placées en demi-cercle; en 1863, une semblable trouvaille, mais moindre, a été faite près Bro, en Nerike, où l'on a mis la main sur cinq grandes haches bien polies, placées en ligne, sur le bord du lac à moitié desséché de Mosjön; près Knem, dans la paroisse de



Tombe à passage Karleby (Vestergötland).

Tanum, en Bohuslän, on a exhumé, en 1843, sept scies, un fer de lance, et un râcloir, tous en silex; sur chacun de ces objet était posée une pierre plate; près de Skarstad, en Bohuslän, on a trouvé, en 1843, sous une dalle polie, dix scies en silex de la même forme; dans la paroisse de



Scie en silex. Bohuslän. Trois huitièmes de sa taille.

Skee, en Bohuslän, il y a quelques années, dix scies semblables, enveloppées dans de l'écorce de bouleau, furent déterrées. On a fait de pareilles trouvailles dans des tourbières. Ainsi, en 1863, on a retiré d'un marais, près de Halmstad, vingt scies en silex, déposées tout près l'une de l'autre.

La province de Vestergötland est la plus riche en restes de l'âge de

la pierre. Celles qui s'en rapprochent en richesses de ce genre sont : la Scanie, Blekinge, Halland, Bohuslån, Dalsland et la partie sud-ouest du Vermland. Dans la plaine qui entoure Falköping, bien que la terre soit labourée par la charrue depuis des siècles, on a trouvé encore, en plus grand nombre que partout ailleurs, des tombes de l'âge de la pierre ; certaines parties du Smaland sont de même riches en souvenirs de cet âge, surtout les districts de l'ouest et les alentours des grands lacs et des cours d'eau qui, par les rivières de Blekinge et de Halland, sont reliés à la mer.

Ce qui semble plus remarquable, c'est qu'on n'a pas trouvé une seule tombe de l'âge de la pierre sur la côte de l'est, et que les restes éparpillés de cette période, si nombreux dans les districts de la côte occidentale, sont très rares sur la côte orientale au nord de Kalmarsund ; il est remarquable aussi que les tombes et les antiquités de cet âge sont très rares en Gotland et en Oland, si riches cependant en restes des périodes plus récentes des temps païens. Il vaut la peine de mentionner que les différentes antiquités et formes de tombe ne sont pas uniformément distribuées dans la partie de la Suède qui était habitée pendant l'âge de la pierre. Les ustensiles typiques du plus ancien âge de la pierre jusqu'ici connus en Suède, ont été, à peu près tous, obtenus en Scanie ; on a aussi trouvé dans cette province un nombre comparativement grand de haches en silex appartenant au plus récent âge de la pierre, qui sont rares au nord de la Scanie.

Tout cela semble démontrer que la Scanie ne fut pas seulement la plus peuplée, mais aussi la partie la plus tôt habitée de la péninsule. Plus remarquable encore est la distribution des différentes formes de tombe. Celles déjà mentionnées sont : 1° les stendösar ou cromlec'hs ; 2° les tombes à passage ; 3° les cercueils en pierre isolés, et 4° les cercueils en pierre couverts de monticules de pierres ou de terre qui appartiennent à la fin de l'âge de la pierre et furent aussi en usage pendant la première période de l'âge du bronze. Maintenant, il arrive que l'on ne trouve de cromlec'hs qu'en Scanie, Halland et Bohuslån et dans l'île d'Oland, où, cependant, on n'en a découvert que quatre tout près l'un de l'autre. A l'exception de ce groupe solitaire, on ne voit le cromlec'h — la plus ancienne forme de tombe aujourd'hui connue — qu'en Scanie et sur la côte occidentale ; le plus septentrio-

nal en Suède est situé près de Masselberg, en Bohuslän; on n'en connaît qu'un en Norvège, non loin de la limite du Bohuslän.

Les tombes qui se rapprochent des cromlec'hs comme âge, les tombes à passage, sont très nombreuses en Scanie, mais surtout en Skaraborgslän du Vestergötland; on en trouve aussi quelques-unes en Bohuslän. Dans les 140 tombes à passage actuellement connues en Suède, plus de 110 sont dans le Skaraborgslän, et la plupart près de Falköping. La partie du Vestergötland appartenant à l'Elfsborgslän, n'offre que deux tombes à passage planes, et encore elles diffèrent considérablement des tombes à passage proprement dit. Les tombes de pierre qui paraissent être les dernières de l'âge de la pierre ont une distribution beaucoup plus large que les formes plus anciennes. Les tombes isolées de ces dernières (*hällkistor*) sont abondantes en Vestergötland, spécialement en Elfsborgslän, en Bohuslän, Dan, et le Vermeland du sud-ouest. On a trouvé des sépulcres couverts de monticules appartenant à l'âge de la pierre dans presque toutes les provinces où se présentent les tombes de formes plus anciennes. Ainsi, en Blekinge, Smaland, Ostergötland du sud-ouest, et dans l'île de Gotland; — en d'autres termes, dans les environs où l'on n'a pas découvert les autres formes. Les cromlec'hs (*stendösar*) — il faut le remarquer — sont toujours près de la mer, rarement à plus de sept milles de la côte. Ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, on trouve souvent les autres tombes de l'âge de la pierre au loin dans l'intérieur; mais presque toujours elles sont près d'un lac ou d'une rivière se rendant à la mer, et qui sont encore, ou ont été importants.

Tout ceci prouve décidément que la Scanie et la côte occidentale furent d'abord occupées par les premiers habitants; que la population se répandit ensuite graduellement vers le nord et le nord-est et entra dans l'intérieur en suivant les rivières et les bords des grands lacs, ou la côte de la Baltique, et que les parties orientales du pays, — Smaland et Ostergötland, — de même que Gotland, furent les premières qui, vers la fin de l'âge de la pierre, eurent une population digne d'être mentionnée. Le peu d'importance de la population des provinces orientales, comparée à celle des provinces occidentales, est bien prouvé en Södermanland, où les restes de l'âge de la pierre sont beaucoup plus rares dans la partie située près de la Baltique, que dans celle du

sud-ouest, dans le voisinage de Wingaker. On peut en trouver l'explication dans le fait qu'une branche de la population se rendit des importants établissements de la partie septentrionale du Vestergötland, par Nerike, dans le Södermanland occidental. Il est évident aussi, d'après ce qui précède, que le peuple qui a laissé après lui ces antiquités, doit être venu du sud, ou plutôt du sud-ouest c'est-à-dire du Danemark. Cette migration du sud-ouest est d'autant plus remarquable, que celle du sud-est et des régions à l'est, pendant les périodes suivantes et jusqu'aux siècles plus récents, a été d'une extrême



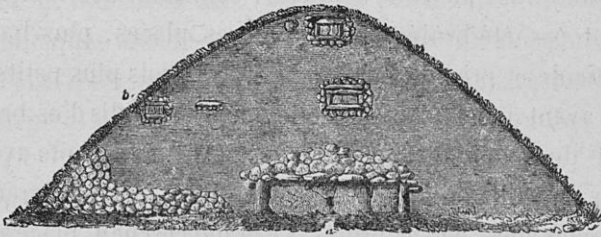
Cercueil de pierre, près Skattened, Vestergötland.

importance pour le pays. Quand on se rappelle quels rôles importants ont joué Oland et Gotland pendant l'âge du fer, on peut s'étonner que les restes de l'âge de la pierre soient si rares dans ces îles.

Outre les antiquités déjà mentionnées de l'âge de la pierre, que l'on n'a trouvées que dans les parties du sud et du milieu de la Suède, on voit, dans les parties septentrionales, plusieurs antiquités de pierre polie — généralement du schiste — qui, elles-mêmes, prouvent qu'elles n'appartiennent pas à l'âge de la pierre du sud de la Scandinavie, ni au peuple qui a construit les cromlec'hs et les tombes à passage. Ces



antiquités, appelées « arctiques », ont été trouvées principalement en Norrland et en Laponie, où les objets de pierre du type scandinave sont très rares. Les dernières nommées appartenaient à un peuple différent; c'est ce que prouve le fait que les deux genres n'ont jamais été trouvés ensemble; que les antiquités arctiques offrent une grande similitude avec celles qui ont été découvertes en Finlande, et que les Lapons, les Finnois et les peuples de la même race habitaient les contrées septentrionales, où les ustensiles de pierre de mêmes formes et de mêmes matières que ceux de la Scandinavie du Sud sont presque inconnus.



Profil d'un monticule tombal près Dommerstorp.

Il n'existe que peu de cas où les pointes de lance et couteaux de schiste particuliers à l'âge arctique de la pierre aient été trouvés en Svealand<sup>1</sup>, au sud de Dalarne, et en Götland, et il est aujourd'hui difficile d'expliquer ce fait, à moins de supposer que les Lapons ont habité autrefois, bien qu'en petit nombre, au sud de Dalelfven, ou que les ustensiles de schiste furent en usage chez le peuple du sud scandinave à l'âge de la pierre, et qu'il les reçut de ses voisins du Nord. Comme il semble probable que, dans la péninsule, on a trouvé des restes de deux peuples différents qui y demeurèrent dans l'âge de la pierre, il serait important de savoir en quelle relation d'époque l'âge arctique de la pierre se tient avec la Scandinavie du Sud. Le premier a-t-il commencé plus tôt ou plus tard que le dernier<sup>2</sup>?

1. En Svealand, au-dessous de Dalarne, plus de 2,300 ustensiles de pierre scandinaves ont été trouvés, mais seulement 12 fers de lance et couteaux de schiste; tandis que, dans la partie méridionale, où l'on a récolté plus de 44 000 antiquités de pierre, on ne connaît que cinq fers de lance en schiste.

2. Il n'est pas douteux qu'en Scandinavie l'âge de la pierre n'ait embrassé une longue période de temps; ceci est prouvé par le grand nombre de tombes, ustensiles, outils, etc., que l'on y a trouvés, et qui indiquent aussi le perfec-

Durant la dernière partie de l'âge de la pierre en Scandinavie, on fit des progrès considérables [en agriculture et en élevage du bétail, quoique la chasse et la pêche demeuraient encore des occupations très importantes.

La connaissance de la fabrication du bronze arriva sans doute aux peuples de la péninsule, du sud et du sud-est.

La planche précédente offre la section d'une grande tombe, près de Dömmerstorp, en Halland méridional, appartenant à l'âge du bronze, laquelle a été examinée avec beaucoup de soin, il y a quelques années. Au milieu du fond du monticule, en *a*, était construit un grand cercueil de pierre ayant  $6 \frac{3}{4}$  pieds de longueur, contenant des restes humains qui n'avaient pas été brûlés. A trois autres places, plus haut dans le même monticule et près du bord, on a trouvé trois plus petits cercueils de pierre, n'ayant que 1 à 2 pieds de longueur, remplis d'os brûlés. Près du sommet du monticule, était disposé un pot d'argile avec des os brûlés et un cercueil; en *b*, il y avait une pierre plate, couvrant un trou, où se trouvaient aussi des os brûlés. Le grand cercueil, placé au sommet du monticule, et l'un des deux autres plus petits, renfermaient, outre les ossements, des antiquités de l'âge du bronze; indubitablement les trois autres appartiennent aussi à la même période. Il est évident que le grand cercueil avec des ossements non brûlés, au fond du monticule, doit être plus ancien que les autres puisqu'il n'aurait pu être construit sans que l'on dérangeât les plus petits.

Presque tous les monticules de l'âge du bronze dans lesquels on a trouvé une tombe avec des os non brûlés, contenaient aussi des tombes avec des ossements incinérés; mais la première était toujours plus près du fond que les dernières. Il s'ensuit donc que les tombes de l'âge du bronze, avec des restes non brûlés, doivent être considérées comme plus anciennes que celles où les ossements sont brûlés. On peut ajouter, comme confirmation de ceci, que plusieurs tombes avec ossements non brûlés, considérées comme appartenant à la première période de l'âge du bronze, sont très semblables à celles de la précédente période de l'âge de la pierre, et que les tombes de la fin de

tionnement graduel du peuple. Cependant, cet âge s'est imperceptiblement fondu dans l'âge du bronze; car, même après que l'on eut acquis la connaissance de ce métal, on se servit encore d'ustensiles de pierre pendant une période considérable.

l'âge du bronze se sont développées d'après celles de son commencement. On peut donc dire que la forme des tombes suédoises suit une chaîne ininterrompue de développements, dont le commencement est la grande chambre tombale de l'âge de la pierre, et la fin les insignifiants *tumuli* couvrant des poignées d'os brûlés. Les plus anciennes tombes connues de l'âge du bronze, en Scandinavie, sont les cercueils de pierre renfermant plusieurs squelettes; ces cercueils, finalement, décroissent en taille jusqu'à ce qu'ils ne deviennent pas plus longs que 6 3/4 pieds, ou juste assez larges pour contenir un corps. Ces cercueils de pierre, de la largeur d'un homme de taille moyenne, sont intéressants comme indiquant la transition avec les plus petits qui contiennent des os brûlés; quelques uns de ceux-ci, d'une taille calculée pour un corps non brûlé, n'ont contenu que de petits tas d'os incinérés, et appartenaient évidemment à la période pendant laquelle la crémation des cadavres prévalut.

Beaucoup de ces petits cercueils de pierre sont à peine assez grands pour renfermer un pot d'argile, dans lequel on rassemblait les ossements.

Quelquefois on ne trouve pas de cercueils, mais seulement des pots d'argile avec des cendres, un petit couteau de bronze, un morceau de scie en bronze, ou quelque chose d'approchant. Enfin, dans quelques cas, les os étaient simplement mis dans un trou percé dans le monticule, et on recouvrait le tout d'une dalle en pierre. D'après les traces trouvées dans les tombes de cet âge, il est probable qu'en Scandinavie, les serfs furent quelquefois brûlés avec leurs maîtres défunts. En fait de mobilier et d'ustensiles, rien n'a été conservé à l'exception de vases d'argile, de bronze et d'or, et, çà et là, quelques-uns de bois, mais naturellement très communs, et qui ont rarement résisté aux ravages du temps. Les vases d'argile sont diversement façonnés, mais souvent inférieurs à ceux de l'âge de la pierre en ornementation et en pureté de la matière employée.

Dans deux tombes qui appartiennent certainement à la période en question, on a trouvé des boîtes rondes en bois mince, avec couvercles, à peu près comme celles qui sont encore en usage. La plupart des vases de bronze ont la forme ci-dessus décrite, et on en découvre assez fréquemment avec une sorte de couvercle de bronze, soit pour-

vus de deux poignées, soit avec des boutons en forme de roue, auxquels sont attachés les liens qui joignent le vase et le couvercle. Ce dernier est toujours d'autant plus petit, qu'apparemment on ne le



Bol en or (Blekinge).

mettait pas immédiatement sur le vase, mais qu'on l'attachait un peu au-dessus. L'usage auquel servaient ces vases est encore inconnu.



L'une des quatre dalles du cercueil, près Kivik, en Scanie.

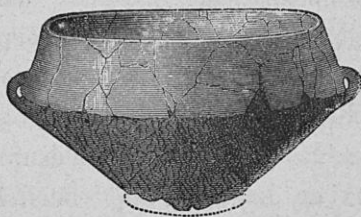
Selon toute probabilité, les vaisseaux ou vases d'or trouvés en Blekinge servaient de coupe à boire ; ils sont très minces, ornés de figures en repoussé, et appartiennent probablement à la dernière période de l'âge du bronze.



Couvercle du vase.



Vase de bronze suspendu, trouvé en Vestergötland.



Vase d'argile (Halland).



Hache en silex, non polie; ancienne forme.



Près Kivik, en Scanie, est situé un grand monticule de pierre au centre duquel on a trouvé un vaste cercueil de pierre. Ce cercueil a 14 pieds de long, 3 de large, et 4 de haut. L'intérieur des pierres est gravé, comme le montre la gravure de la page 396 ; leur signification est encore en discussion, et la tombe appartenait probablement à la première partie de l'âge du bronze.

Sur les dessins des rochers, en bien des places, on voit des chevaux et des bœufs, et, dans les tombes, on a mis la main sur des restes de peaux, des morceaux de vêtements en laine, des fourreaux d'épées et de poignards en cuir, des ouvrages en corne, etc. On voit, sur les dessins du rocher près Tegneby, Bohuslån, qu'on se servait du cheval comme monture. On faisait aussi usage de chariots ; les dalles du cercueil près de Kivik en fournissent la preuve.

Sur un dessin de rocher à Tegneby, en Bohuslån, on a représenté un homme cultivant la terre. La charrue, de l'espèce la plus primitive, est tirée par deux animaux, probablement des bœufs ou des taureaux. Ce rocher gravé est extrêmement intéressant, comme l'une des plus anciennes indications d'agriculture trouvées dans la péninsule scandinave. D'autres souvenirs sont les simples faux de bronze découvertes en Ostergötland. Le grain était probablement écrasé dans des moulins à bras.

On voit souvent dans les dessins des rochers des figures humaines, quelquefois de grandeur naturelle ; mais aucun d'eux ne donne une idée des vêtements que l'on portait pendant l'âge du bronze. On a ouvert récemment quelques tombes qui nous ont fait connaître d'une manière inattendue comment le peuple s'habillait durant l'âge du bronze ; la plus remarquable de ces tombes est un grand monticule à Dömmerstorp, en Halland, qui contenait un cercueil entièrement exempt de sable ou de terre, en sorte que l'on put facilement examiner son contenu. Au fond, gisaient quelques morceaux d'os brûlés sur lesquels était étendu une sorte de châle en laine qui occupait tout le cercueil, et dans ses plis était placé un poignard de bronze enfermé dans une gaine en cuir bien faite et parfaitement conservée, avec des agrafes de bronze. Le châle avait environ 5 pieds de long sur 2 de large ; la couleur en est devenue brune ; mais, à chaque bout, il y avait une bordure jaune d'à peu près quatre pouces de large. Malheureusement,

l'étoffe était si délabrée, que l'on ne put en conserver que des morceaux qui sont déposés au musée national de Stockholm.

D'après les monticules danois, nous savons que la toilette des femmes, pendant l'âge du bronze, consistait dans les mêmes deux parties

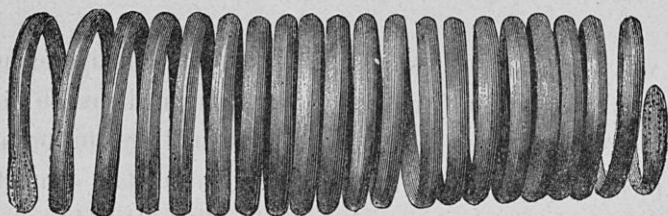


Bracelet de bronze (Scanie).

principales encore en usage aujourd'hui parmi les paysans ; mais, si l'on peut regarder les vêtements d'homme qui y ont été trouvés comme exemples de leur tenue ordinaire, ils offrent une grande différence même avec ceux des premiers temps historiques. Spécialement l'absence de

hauts de chausses que portaient communément toutes les nations germaniques, mais non les tribus celtiques et les peuples de l'Europe méridionale.

Beaucoup d'outils à coudre de l'âge du bronze, aiguilles, alènes, petites pinces et couteaux, presque tous en bronze, ont été trouvés dans les tombes. On y a découvert, cependant, une paire de pinces et un poinçon d'or. Naturellement, les poinçons et alènes s'introduisaient dans des manches, et on en a conservé quelques-uns de bronze, d'or



Bracelet de bronze en spirale (Scanie).

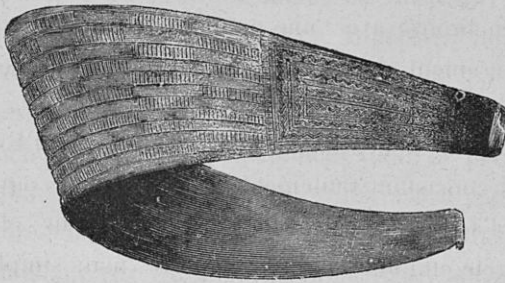
et d'ambre ; les ciseaux étaient aussi en usage. Les aiguilles ressemblent à celles de l'âge de la pierre, et on les fabriquait en bronze ou en os ; elles sont, pourtant, moins nombreuses que les poinçons, probablement parce qu'on employait ces derniers pour coudre le cuir et les peaux, tandis que les aiguilles, servant à coudre les étoffes de laine, étaient moins usitées et coûtaient plus cher.

Les couteaux trouvés vers la fin de l'âge du bronze servaient sans doute pour faire les habillements de peau, et pour couper le cuir et



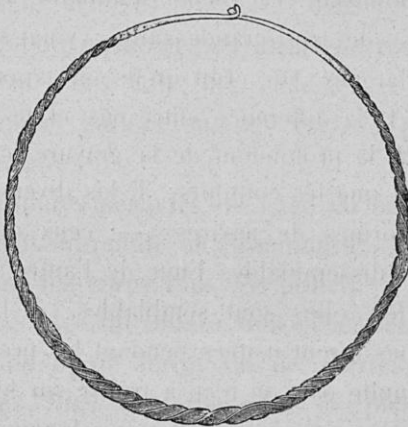
les cordons de peau, utilisés comme fil à coudre ; avec le poinçon, on perçait les trous, et, avec les pinces, on tirait le fil. Très probablement on s'en servait aussi pour d'autres objets.

Les simples ornements de l'âge de la pierre furent remplacés dans



Diadème de bronze (Scanie).

l'âge du bronze par d'autres beaucoup plus beaux et plus variés, principalement en or et en bronze. On faisait les peignes en bronze ou en corne. En thèse générale, les ustensiles de la première période de l'âge



Collier de bronze (Södermanland).

du bronze sont remarquables par leurs beaux dessins, tandis que ceux de la dernière leur sont bien inférieurs. La même chose est vraie de la première période de l'âge du fer comparée avec la dernière.

Les armes, en grande partie, furent les mêmes pendant l'âge du bronze que pendant l'âge de la pierre, c'est-à-dire des poignards, des haches, des épieux ou lances, des arcs et des flèches, et probablement

aussi des massues et des frondes. L'arme de défense essentielle fut le bouclier ; on peut y ajouter les épées et, dans quelques cas, les heaumes. Il faut encore mentionner les magnifiques cors de guerre en bronze, trouvés en plusieurs endroits. On fabriquait généralement les boucliers en bois ou en cuir, et ils semblent avoir été ornés d'une plaque ronde en bronze avec une pointe dans le milieu ; quelquefois ils étaient entièrement de bronze. Plus de 500 épées et poignards ont été trouvés en Suède.

On a exhumé de belles haches de bronze près d'Eskilstuna, non massives, mais consistant seulement en une mince coquille de bronze moulée sur de l'argile qui est encore dans l'intérieur ; elles ne peuvent donc pas avoir été employées pour la guerre, mais simplement comme ornements.

La même difficulté pour distinguer, entre les haches de bataille et celles qui pouvaient être utilisées comme outils, se présente pendant les âges de la pierre et du bronze.

L'une des planches suivantes représente des navires, d'après un rocher gravé, en Bohuslän. Un rocher semblable à Tegneby, dans la même province, est de très grande taille : vingt-six pieds en hauteur et seize en largeur. On croit qu'ils ont appartenu à l'âge du bronze à cause de 1° la différence entre eux et les pierres runiques de l'âge du fer ; 2° la profondeur de la gravure, car les pierres runiques n'en donnent que les contours ; 3° les diverses sortes d'épées ; 4° les différentes formes de navires ; — ceux de l'âge du bronze ont les extrémités dissemblables l'une de l'autre, tandis que, dans ceux de l'âge du fer, elles sont semblables ; 5° l'absence de runes (on sait que les runes furent usitées pendant les premières périodes de l'âge du fer, mais nulle part on n'en a trouvé sur les rochers gravés) ; 6° la dissemblance des signes symboliques religieux : « la roue » et la « croix angulaire ». Sans doute ces deux symboles ont été employés comme tels, quoique à différentes périodes. Pendant l'âge du bronze, on ne se servait que de la roue, et la croix n'apparaît que durant l'âge du fer. Tout cela indique que les gravures des rochers doivent avoir été exécutées avant l'âge du fer ; il n'est, par conséquent, nécessaire que de constater s'ils appartiennent à l'âge du bronze ou à la période précédente.

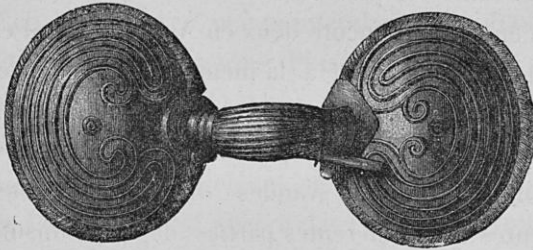
La présence fréquente d'épées dans les gravures sur les rochers prouve qu'elles n'ont pas existé pendant l'âge de la pierre, où l'épée était ignorée. La plupart des gravures aujourd'hui connues en Suède se présentent dans le Bohuslän septentrional, l'Ostergötland, dans le sud-est de la Scanie et, plus rarement, en Blekinge, Dal, Vermland, et Upland; on en connaît encore deux en Angermanland et en Jemtland dont une peut-être appartient à la même période que celles des provinces plus méridionales. On a trouvé récemment, en Norvège, bon nombre de rochers gravés principalement dans la partie du pays qui touche au Bohuslän; — de grandes différences existent cependant entre ces gravures dans différentes parties de la péninsule scandinave. Celles du Bohuslän, par exemple, représentent souvent des hommes et des animaux; ce qui est rarement le cas pour celles d'autres provinces. En Ostergötland, des épées et des boucliers, non portés par des hommes, sont assez fréquemment représentés, et c'est à peine si l'on en voit sur les rochers du Bohuslän. On reconnaît des navires sur la plupart des gravures; mais leurs formes ne sont pas les mêmes dans diverses provinces; dans presque toutes, cependant, se présentent les symboles en forme de roue, les petits enfoncements semblables à des bols, des sandales et autres figures. Les gravures sont toujours taillées sur des rochers polis par les glaces de la période glaciaire.

Pendant les dernières périodes de l'âge du bronze, la coutume de brûler les morts fut introduite en Scandinavie; mais, durant la première, on enterrait les corps sans les brûler.

Les tombes de l'âge du bronze sont généralement couvertes d'un monticule de sable et de terre, ou de pierres, contenant souvent plusieurs sépulcres. Bien des monticules de pierres n'appartiennent pas à l'âge du bronze, mais à des périodes plus récentes des temps païens, en sorte qu'il est souvent impossible, sans une connaissance du contenu, de déterminer à quelle période appartient un monticule.

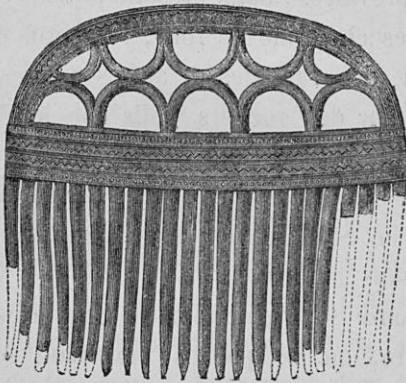
En général, les tombes sont situées sur une haute colline d'où l'on a une vue complète de la mer ou d'une grande nappe d'eau. Les monticules de pierres, surtout ceux de cet âge, sont situés sur de hauts points rocheux.

A en juger par les trouvailles connues d'antiquités, c'est à peine si, pendant l'âge de la pierre, les parties du pays autres que le Götaland et le Svealand du Sud étaient habitées ; mais, avant la fin de l'âge du bronze, la contrée au nord du Målar, et peut-être aussi au



Boucle de bronze (Vestergötland).

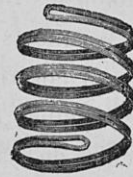
nord de Dalalfen, avait été occupée. Bien que l'établissement dans le Nordland d'un autre peuple que les Lapons ne soit probablement pas arrivé avant l'âge du fer, on a fait, en Medelpad, deux trouvailles qui appartiennent évidemment à l'âge du bronze : l'une



Peigne de bronze.  $\frac{3}{4}$  de sa taille.



Bouton de bronze.



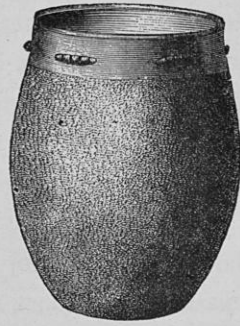
Bague en spirale d'un double fil d'or.

est une épée admirablement bien conservée de Njurunda, et l'autre un ciseau de Timar. En Finlande, où les antiquités de l'âge du bronze sont très rares, on a trouvé une épée près de Storkyro, non loin de Wasa ; et, sur la côte norvégienne, des armes de bronze apparaissent encore plus loin au nord, même dans Nordre-Trondhjem et à Tromsø-amt.

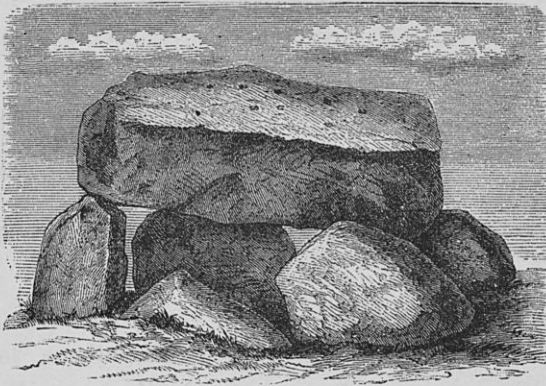
Il faut aussi regarder comme des antiquités de cet âge les



Vase d'argile (Halland).



Vase d'argile (Scanie).



Cromlech avec trous concaves sur la pierre.



Cavaliers gravés sur un rocher près Egneby (Bohuslan).



quelques ustensiles de pierre des types scandinaves du Sud, rencontrés au nord du Målar, quelquefois aussi loin au nord que Skelleftea. Outre ces traces d'une population, dans ces parties septentrionales, rapportées au peuple de l'âge du bronze de la Scandinavie méridionale, on a trouvé récemment, en Laponie, un reste remarquable d'un autre peuple de cet âge ; savoir un ciseau creux ; il diffère entièrement de ceux découverts jusqu'ici en Scandinavie, quoique correspondant exactement à ceux trouvés en Russie et en Sibérie.

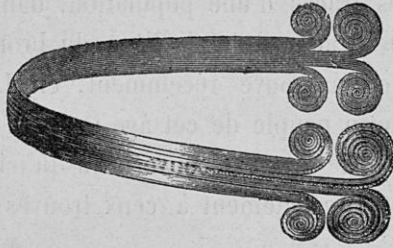
Avant de clore nos remarques sur les époques de la pierre et du bronze, il faut noter que les antiquités de l'âge de la pierre se ressemblent dans les trois royaumes scandinaves, et aussi dans la partie septentrionale de l'Allemagne ; elles viennent, à n'en pas douter, d'un peuple de même origine. Plusieurs trouvailles de cet âge ont été faites jusqu'au fiord Salten, à 67° latitude, et même dans l'île de Senjen, à 69° 20 latitude ; mais elles sont très rares au nord de la Suède et de la Norvège ; on ne les rencontre généralement que seules, et aucune tombe appartenant à cet âge n'a été trouvée dans ces régions.

C'est spécialement dans la partie méridionale de la péninsule scandinave et en Danemark qu'elles ont été découvertes en grand nombre. En Norvège, elles sont plus communes près des fiords Christiania et Trondhjem, dans les districts de Lister et de Jaederen. Quelques-unes ont été examinées dans l'intérieur des terres ; celles de schiste n'ont été découvertes qu'au nord.

Sans nul doute, l'âge de la pierre a été d'une plus grande durée dans les contrées scandinaves que dans le reste de l'Europe, et le peuple y atteignit un haut degré de civilisation, ainsi que le prouvent ses ustensiles, qui dénotent des modèles plus beaux et un travail beaucoup mieux fini.

Les ustensiles appartenant à l'âge du bronze contiennent généralement 90 pour cent de cuivre et 10 pour cent d'étain. Ils sont coulés pour la plupart, leurs ornements ont été en partie gravés, en partie martelés après la fonte. Les trouvailles de cet âge ont été faites en petit nombre jusqu'ici en Norvège, aussi loin que le 66° N. ; elles sont plus communes dans les districts de Jaederen et de Stavanger,

et plus encore près de la mer que dans l'intérieur. De même que les antiquités de l'âge de la pierre, elles sont plus nombreuses de beau-

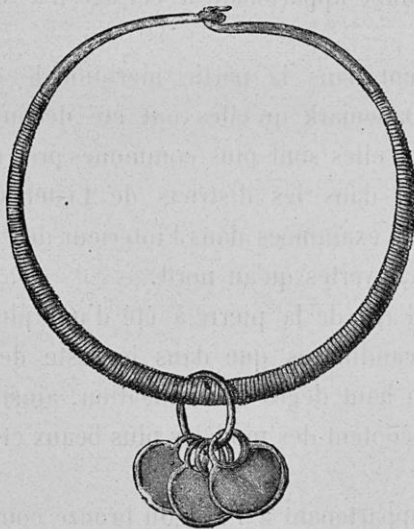


Ornement d'or pour la tête (Scanie).

coup dans la partie méridionale de la péninsule, et en Danemark.



Navires gravés sur un rocher en Bohuslän.

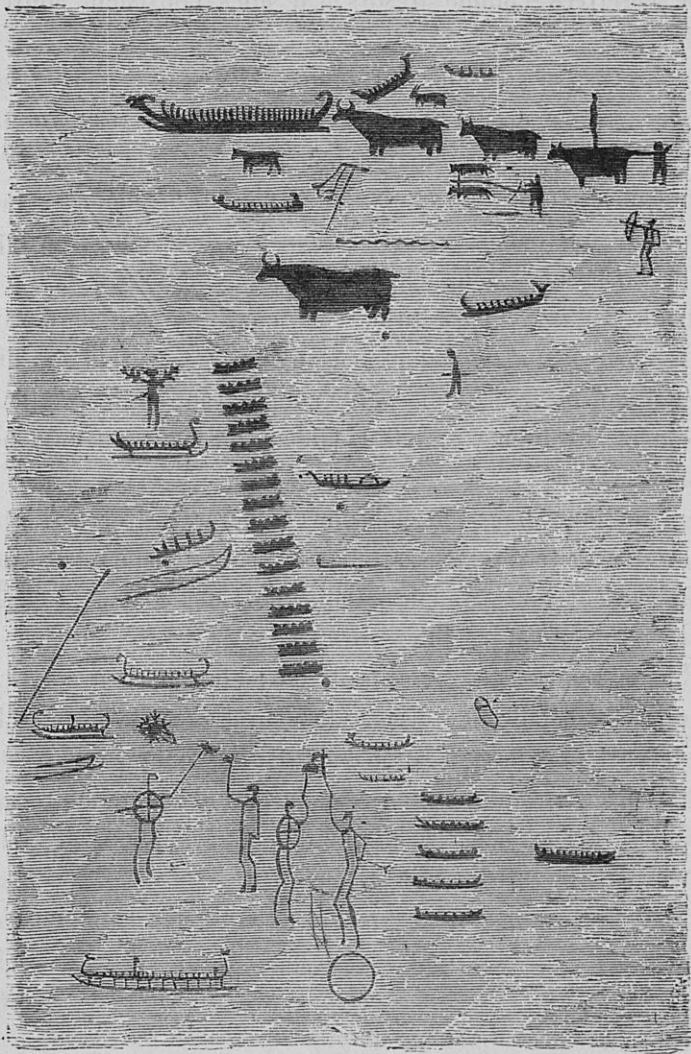


Collier de bronze avec trois petits ornements (Scanie).

On n'a pas encore trouvé en Norvège, dans le même monticule, des corps brûlés et non brûlés.

Ce n'est que depuis les deux dernières périodes de l'âge du fer





Rocher gravé, à Tegneby.

mentionnées dans le chapitre suivant, que la Norvège offre une population approximative de celle des deux autres royaumes scandinaves. Les trouvailles du premier âge du fer se présentent en Norvège dans les tombes, tandis que celles des deux dernières périodes doivent avoir été enterrées comme trésors, car elles consistent souvent en objets d'or.

On a fait des essais plus ou moins développés pour déchiffrer les rochers gravés de la Scandinavie, mais sans résultats précis. Certains archéologues scandinaves ont prétendu que telles ou telles figures ont une signification symbolique ; c'est probablement vrai. Par exemple, les trous concaves représentent une boisson ou un liquide ; une ligne courbe une vague, etc. ; un groupe composé d'un vaisseau, d'une abeille et d'une ligne courbe, a été considéré comme devant exprimer la *corne à hydromel*, au sens figuratif, « le vaisseau du *bee-vave* » (boisson de miel) ; une petite coupe ayant auprès d'elle un fer de lance a été expliquée comme signifiant du sang, ou « la boisson de la lance ».

Mais, quoique nous ne puissions espérer arriver à l'interprétation correcte de ces gravures, elles ne sont cependant pas incompréhensibles pour l'observateur intelligent. Elles racontent en grande partie des occupations paisibles et des faits de guerre sur mer et sur terre, dont autrement on ne saurait rien ; elles parlent d'agriculture et d'élevage du bétail ; de l'usage du cheval pour le char et l'équitation ; de navires et de navigation dans des buts commerciaux et guerriers ; elles prouvent que, même à cette période lointaine, ce peuple entreprit des voyages dans les pays étrangers à l'époque des Vikings, renommés pour leurs expéditions.

## CHAPITRE XXIX

### PREMIER, DEUXIÈME ET DERNIER AGE.

Les premier, moyen et dernier âges du fer en Suède et en Norvège. — Leur durée. — Trouvailles de coins étrangers. — Rapports commerciaux avec les Romains. — Tombes nombreuses de l'âge du fer. — Intéressantes trouvailles de l'âge du fer. — Beaux objets ou ornements de bronze, argent et or. — Accoutrement d'un chef norse. — Valeur des objets de verre. — *Bautastenan* (tombes). — Les runes. — Alphabet runique. — Runes anciennes et récentes.

L'âge du fer renferme la période préhistorique pendant laquelle les habitants de la Suède et de la Norvège apprirent à connaître le fer, l'argent, le plomb, le verre, l'ivoire, la frappe des monnaies, l'art de souder et de dorer les métaux, etc., et le plus important de tous, l'art d'écrire en caractères ou lettres connues sous le nom de *runes*.

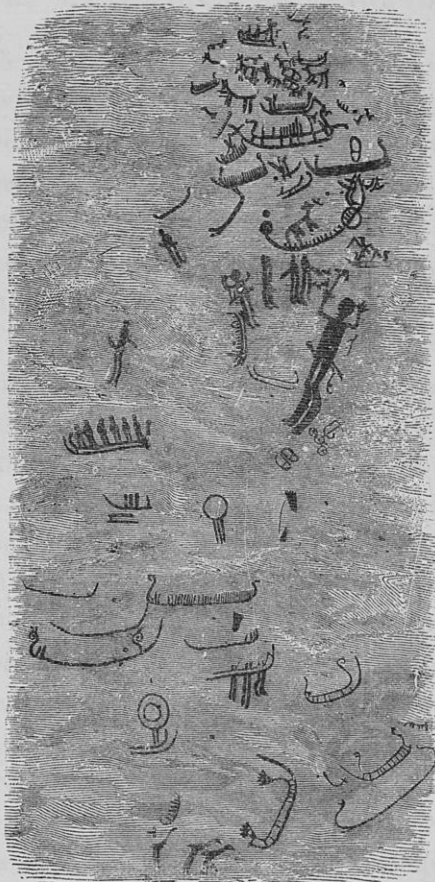
En s'aidant du grand nombre de monnaies étrangères trouvées parmi les antiquités scandinaves de l'âge du fer et en les comparant aux tombes et autres restes de cette période, il est possible de distinguer au moins ce qui appartient au commencement, au milieu et à la fin de cet âge, c'est-à-dire : 1° le commencement de l'âge du fer, ou ce que l'on a appelé le premier âge du fer, qui embrasse

l'époque allant du commencement de l'ère chrétienne jusque vers l'année 450, en Scandinavie ; 2° le milieu de l'âge du fer, de 450 à 700 environ ; 3° la fin de l'âge du fer, ou ce que l'on appelle le dernier âge du fer, de l'an 700 à la dernière moitié du XII<sup>e</sup> siècle.

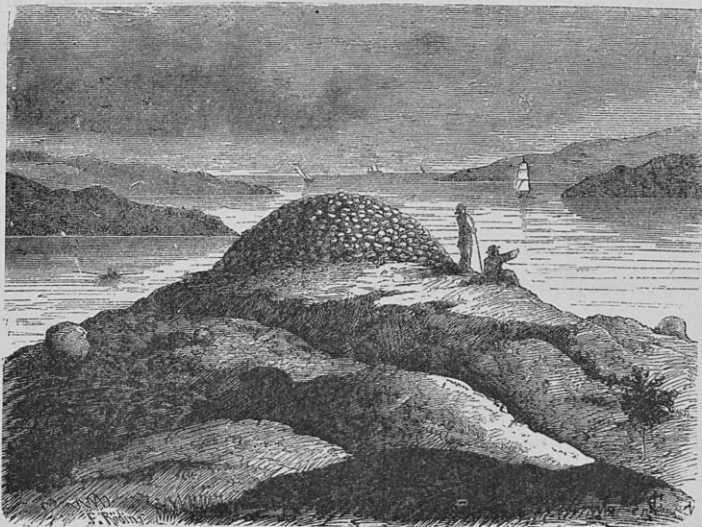
Une grande quantité de monnaies, de vases en bronze et en verre, d'armes, etc., etc., et même d'œuvres d'art d'origine romaine, prouvent que, pendant le dernier âge du fer, les Suédois eurent des rapports commerciaux passablement étendus, soit directement avec les Romains, soit avec un peuple qui commerçait avec eux. Une des plus remarquables trouvailles d'ouvrages romains a été faite en 1818, à Ficklinge, près Vestvras ; là, on a retiré d'un monticule tombal un grand vase de bronze contenant des os brûlés et quelques morceaux de verre fondu. Le vase porte une inscription disant qu'il a été consacré à Apollon Grannus par Ammilius Constans, surintendant du temple de ce dieu. Ce magnifique vase a environ dix-huit pouces de haut ; les ornements autour du bord supérieur sont incrustés d'argent. Des vases romains, en bronze, sans inscription, ont été découverts en Gotland.

On a trouvé en Norvège beaucoup d'anciennes tombes (monticules) appartenant à l'âge du fer. On y a découvert en très grand nombre des objets intéressants, entre autres une pièce d'orfèvrerie en or, travaillée en filigrane, d'un dessin si plein de goût et si finement exécuté, que c'est sans doute le plus beau morceau trouvé dans les monticules de la Scandinavie. En outre, l'or est à peu près pur (23 carats). Dans l'annexe (paroisse) de Hovin, près de la station du chemin de fer à Trøgstad, Smaalenenes-Amt, est situé le Raknehaug (monticule de Rakne) probablement le plus grand monticule des royaumes scandinaves ; il mesure 60 pieds en hauteur et 300 pieds en diamètre à sa base.

A l'aide des trouvailles de l'ancien âge du fer faites au nord, nous pouvons obtenir une idée assez exacte de la vie et de la civilisation en Scandinavie durant les siècles où le paganisme et le christianisme combattirent l'un contre l'autre pour l'ascendant sur le monde romain, et où les attaques contre les frontières de l'empire par les nations germaniques, devenues plus fréquentes et plus violentes, finirent par la victoire des « barbares », la ruine de Rome, et la destruction apparente de l'ancienne civilisation.



Rocher gravé, près Backa, en Bohuslän.



Monticule de pierres, sur la côte de Bohuslän.



La planche de la page 417 donne une idée de la manière dont se vêtaient un chef norse il y a quinze cents ans. La représentation n'est pas imaginaire et peut à bon droit être considérée comme historiquement vraie. Les vêtements, armes et ornements sont les dessins exacts de ceux trouvés dans les tourbières danoises à Thorsbjerg et à Nydam, et dans le Jutland méridional. La tourbe a conservé d'une manière étonnante les choses les plus délicates et le plus facilement périssables, en sorte que nous sommes à même d'avoir, dans un parfait état, l'habillement, l'armement, etc., du premier âge du fer. Les vêtements sont en laine; le tissu paraît plus beau que celui de l'âge du bronze. Les parties principales de l'habillement sont : une longue jaquette avec manches jusqu'au poignet, et des hauts de chausses retenus autour de la taille par une courroie de cuir et rattachés sur les pieds à de longues chaussettes. La chaussure se compose de sandales de cuir, avec ornements bien travaillés. Sur les épaules est jeté un manteau bordé d'une frange. Un manteau retiré de ces tourbières a conservé sa couleur, qui est verte, avec bordures jaune et vert foncé.

Au commencement de l'âge du fer, apparaît une autre nouveauté : les ciseaux, très semblables à ceux actuellement en usage. Pendant cet âge, les vêtements étaient généralement retenus par des épingles ou des boucles que l'on a trouvées en grand nombre dans les tombes de cette période. On voit rarement des boutons ou des agrafes. D'après les trouvailles tombales, — la seule source de connaissance pour l'usage de ces boucles et autres ornements, — on a pu affirmer que l'on portait plusieurs boucles à la fois. Ainsi, dans une tombe contenant un squelette, on n'en a pas exhumé moins de quatre. On en mettait une au col, une sur chaque épaule, et une au milieu de la poitrine. Les armes étaient à peu de chose près les mêmes que celles de l'âge du bronze, quoique de formes un peu différentes. L'épée à double tranchant était commune.

Durant cette période, les cornes servaient de coupes à boire; on employait aussi les vases de verre, de bronze, d'argent, et aussi de bois et d'argile. Ces derniers, qui, probablement, furent presque entièrement de fabrication domestique, sont beaucoup plus beaux, plus minces et mieux cuits que ceux de l'âge du bronze. La forme

aussi dénote plus de goût. Les vases d'argile du premier âge du fer, aussi bien que ceux des deux âges précédents, ne sont pas vernis.

Le verre fut très apprécié pendant cette période; on peut l'inférer de ce que, dans plusieurs tombes, on a trouvé des vases d'argile dans lesquels on avait inséré des morceaux de verre cassé comme ornements. Outre les vases à boire, on a parfois déterré des dés et des échiquiers. Sur une pierre découverte en Upland, et conservée



Vase romain en bronze, trouvé près de Vesteras (Westmanland).

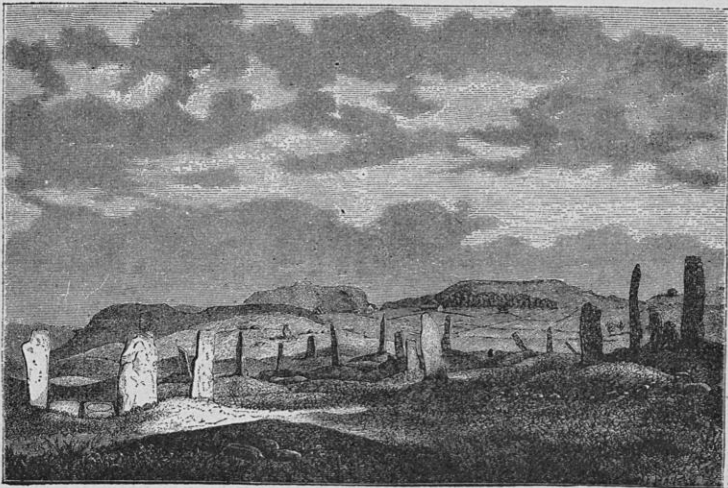
aujourd'hui au Musée national de Stockholm, on voit un bateau de l'âge du fer, très semblable à ceux encore en usage sur la côte de Norvège, spécialement en Nordland.

Généralement, les tombes de l'âge du fer sont couvertes d'un monticule rond ou oblong, en terre ou en pierres. Souvent ils sont surmontés de *bautastenar* (pierres tumulaires), grandes et posées debout, quelquefois de hauteur considérable. Un des plus vastes de ces champs funéraires, en Scandinavie, est situé à Greby, près





Chef norse dans son costume (du plus ancien âge du fer).



Pierres tombales (Bautastenar), à Greby, en Bohuslän.



Grebbestad, sur la côte de Bohuslän. Il y a encore plus de cent cinquante monticules, en partie ronds, en partie oblongs, tout près l'un de l'autre, et au sommet de chacun, ou entre eux, s'élèvent de massifs bautasténar dont le plus haut mesure au moins quatorze pieds au-dessus du sol. Les bautasténar de cette période sont maintenant à peu près illisibles, parce que le souvenir de ceux en l'honneur desquels on les a érigés est éteint depuis bien des siècles. Parfois l'un d'eux porte une courte inscription donnant généralement le nom de la personne décédée. A Björketorp, en Blekinge, non loin de Ronneby, on voit trois magnifiques pierres, dont l'une porte une inscription contenant une malédiction sur celui qui détruirait ce monument. Il y a d'anciennes runes qui ne ressemblent pas à celles des pierres d'une période plus récente. On a trouvé cinq de ces pierres avec d'anciennes runes en Blekinge, deux en Bohuslän, une en Vermland, une en Vestergötland, une en Ostergötland, deux en Södermanland et deux en Upland.

Jusqu'au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, l'usage des caractères runiques régnait encore chez les Scandinaves des endroits écartés. On a trouvé des écrits datant des premières périodes du christianisme en Norvège et en Suède, en lettres runiques et latines, ce qui permet de lire avec une facilité relative les écrits runiques. Ces runes, de même que la majorité des inscriptions trouvées en Scandinavie, sont cependant tout à fait différentes des plus anciennes découvertes dans le pays, les dernières appartenant à une période beaucoup plus éloignée. Pendant longtemps, les anciennes runes ont défié toutes les tentatives faites pour les déchiffrer; mais, dans les dernières décades de ce siècle, on a trouvé la solution de ce problème compliqué, et, de plus, on a prouvé, presque avec certitude, l'âge des plus anciennes inscriptions runiques. On n'en a pas découvert de plus anciennes que l'an 300 après Jésus-Christ, — leur date correspondant ainsi avec l'époque du premier âge du fer dans la péninsule.

## PREMIÈRES RUNES.

ƒ ᚢ ᚦ ᚦ ᚦ < X P : N ᚠ I ᚱ ᚵ ᚷ ᚻ ᚾ ᚿ : ᚠ ᚷ ᚱ ᚱ ᚠ ᚰ ᚱ ᚱ

f u t h a r k g w. h n i (jeu (?) p) r s. t b e m l n g o d.

## DERNIÈRES RUNES.

ƒ	u	th	o	r	k	h	n	i	a	s	t	b	l	m	r.
---	---	----	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	----

On a cru d'abord que les runes furent inventées par la nation germanique, sans aucun rapport avec les alphabets des autres peuples du sud de l'Europe. Des recherches ultérieures ont prouvé d'une manière concluante que tel n'est pas le cas. Les plus anciennes runes consistaient en 24 caractères ayant les significations rapportées ci-dessus. Les signes runiques pour *th* et *w* ont probablement exprimé les mêmes sons que ces lettres dans l'alphabet anglais. Le signe pour *r* n'apparaît à cette époque qu'à la fin des mots, et il représentait d'abord l'*s*, mais ensuite, la langue ayant changé, sa signification devint celle du *z*.

En observant les plus anciens symboles de leur signification, on remarquera immédiatement qu'une grande similitude existe entre eux et les alphabets des anciens peuples de l'Europe méridionale. Ainsi personne ne supposera que c'est par un simple accident que les signes runiques pour *r*, *k*, *h*, *i*, *s*, et *be* ressemblent très exactement à ceux de l'alphabet latin, et en partie aussi à ceux des caractères grecs de même signification. Malgré cela, dans l'adaptation des alphabets étrangers, le peuple germanique a fait preuve d'une remarquable indépendance, en donnant aux lettres des noms nouveaux différant de ceux des originaux, et aussi dans leur arrangement. Tous les alphabets de l'Europe méridionale commencent par *a, b, c*, etc; mais l'arrangement des runes commence par *f, u, th*. Une autre innovation fut la division de l'alphabet en trois groupes, contenant chacun huit caractères. Les anciens écrits runiques différaient aussi de la plupart des autres langues par leur écriture qu'on lisait de droite à gauche. Toutefois, dans les inscriptions dernières, l'écriture est tracée dans la manière à présent en usage, c'est-à-dire de gauche à droite.

Les runes récentes diffèrent considérablement des anciennes usitées pendant le premier âge du fer; mais une analyse soignée a démontré que cette différence ne provient que des changements graduels dans la forme, et quelquefois aussi dans la signification. De plus, il en est qui sont devenues hors d'usage, et qui sont réduits à

seize le nombre de celles qui étaient usitées durant les derniers siècles des temps païens en Norvège et en Suède, généralement dénommés *les dernières runes*.

A Skaang, en Sodermanland, une pierre runique est remarquable en ce que, plusieurs centaines d'années après la taille de l'inscription originale, on s'est de nouveau servi de la dalle pour y



Collier d'or.

insérer une nouvelle inscription. La plus ancienne (dans une ligne le long du milieu de la pierre) porte : « Haringa Hleugar, » tandis que la plus récente (dans le trait autour du bord de la pierre) dit : « Skanmals et Olauf (noms de femmes) ont consacré ce souvenir à Sven, leur père. Dieu ait son âme! »

Dans les ustensiles de la première période de l'âge du fer, on ne voit point de traces de la civilisation romaine, qui, à cette époque, ne s'était pas encore avancée aussi loin au nord; dans la seconde période, on aperçoit cette influence, car les objets trouvés ont une étroite ressemblance avec ceux des Romains; on n'a pas autant senti cette influence en Norvège, où les trouvailles des Romains sont moins nombreuses. Dans cette contrée, les antiquités du premier âge du fer sont rares, et, comme celle des âges de la pierre et du bronze, elles sont moins connues que dans les deux autres royaumes scandinaves; on en a rencontré en Norvège au 69° Nord.

Il est hors de doute que la crémation des cadavres prédomina dans la première période du premier âge du fer; dans la plupart des tombes, des os carbonisés se présentent répandus sur un lit de charbon, ou enterrés dans un trou, ou rassemblés sous un tumulus; dans le dernier cas, on les a sans doute mis dans un vase en bois;

souvent on les trouve dans des urnes en terre ou en bronze qui sont fréquemment entourées de pierres arrangées en carré.

Il faut qu'au milieu de l'âge du fer, il y ait eu en Suède une abondance d'or ; cela est prouvé par le grand nombre d'ornements trouvés en différents endroits et conservés aujourd'hui dans les musées nationaux de Stockholm et de Christiania. On a découvert, en Oland, des monnaies byzantines en or de cet âge. Le plus grand et le plus précieux trésor dont on ait entendu parler en Suède, et peut-être en Europe, est celui qui a été déterré, en 1774, près de Trosa ; il pesait vingt-huit livres et consistait en plusieurs anneaux d'or, grands et petits, en un grand collier de la taille d'un doigt dans sa partie la plus épaisse, outre plusieurs ornements — probablement pour épées — dont le métal était remarquablement pur ; car il contenait 98 pour 100 d'or. De cette magnifique trouvaille, on n'a sauvé qu'une petite partie pour l'État, le reste ayant été fondu avant que les autorités eussent entendu parler de la découverte. Très souvent, on a trouvé des anneaux en spirale dans d'autres endroits, et on croit qu'ils ont servi comme signes de valeur, ou de monnaie.

Les plus belles de toutes les trouvailles d'or de l'ère païenne sont trois grands et larges colliers — conservés maintenant au Musée historique de Stockholm — pesant de une livre et demie à deux livres chacun. Ils consistent en plusieurs tubes (3, 5, ou 7) posés les uns sur les autres, couverte d'un filigrane exquis et d'autres ornements ; il y a par derrière une jointure, et, de face, le collier est assemblé par les extrémités des tubes entrant l'un dans l'autre. L'un d'eux a été trouvé sur le versant du mont Alleberg, près Falköping ; un autre, près de l'église de Möre, à environ dix-sept milles du précédent endroit ; et le troisième (représenté par la planche ci-contre) a été trouvé en 1860, à Torslunda, près Färjestaden, en Oland.

## CHAPITRE XXX

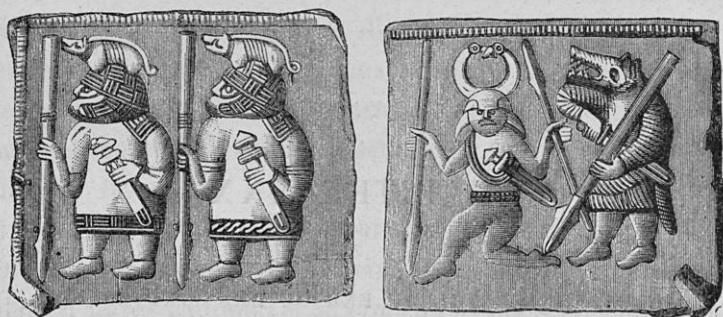
### LE DERNIER AGE DU FER OU DES VIKINGS.

Le dernier âge du fer ou des vikings. — Apparition subite des Vikings dans l'Europe occidentale et méridionale. — Armes dont se servaient les Vikings. — Expéditions pacifiques et guerrières. — Inscriptions intéressantes sur des pierres runiques. — L'ancien pont de Tåby. — Ponts avec pierres runiques. — Coutumes et habitudes des Scandinaves dans la dernière partie de la période païenne. — Manière de bâtir. — Point de cheminées. — Forts de pierre. — Restes à Ismanstorp. — Ustensiles de ménage. — Manière d'enterrer pendant l'époque viking. — Une pierre runique remarquable. — Construction de vaisseaux chez les Norvèges. — Grandes flottes. — Pierre runique expliquant les formes des vaisseaux. — Navire viking trouvé dans la Norvège méridionale. — Comment on enterrait les Vikings.

A partir de 700 après Jésus-Christ environ, jusqu'en 1060, apparut, sur les rivages de l'Europe occidentale et méridionale, un peuple qui fut la terreur de leurs habitants, car il ne venait que pour piller. Les flottes de ces hommes du Nord (*Northmen*) dominaient sur la mer, et leur puissance, quelque part qu'ils allassent, semblait presque irrésistible. Après un certain temps, ils s'établirent sur plusieurs points de la côte qu'ils avaient conquise, et y fondèrent des royaumes. A cette époque, la société, plongée dans le chaos, ne s'était pas relevée de l'obscurité dans laquelle l'avait jetée la chute de Rome.

Les chroniques françaises et anglaises de cette période ne donnent qu'une idée imparfaite et même erronée du caractère des Vikings. Il

nous faut rappeler que ces récits ont été écrits par leurs ennemis jurés, hommes qui ne professaient pas la même religion et qui regardaient les victorieux Northmen comme l'incarnation de la cruauté et de tout ce qui est vicieux. Mais les Vikings n'étaient ni sans culture, ni sans nobles qualités. Ils furent braves et téméraires, et, si nous pesons impartialement les faits qui sont venus jusqu'à nous, nous apprendrons que beaucoup de ces puissants guerriers firent preuve de grande habileté, qu'ils gouvernèrent bien les pays conquis par eux, et que, après la



Plaques de bronze, avec figures en relief, trouvées en Oland.

bataille, ils se montraient — comme en général tous les braves — généreux envers leurs ennemis vaincus. Les hommes, sans qu'ils s'en doutent, falsifient souvent l'histoire lorsqu'ils sont aveuglés par la haine, le préjugé ou la bigoterie; quelquefois aussi pour satisfaire leur intérêt.

Les nombreuses trouvailles faites et les sagas nous donnent d'excellentes informations sur les armes qui rendirent autrefois les Vikings si redoutables. Par elles, on voit que ce furent en grande partie les mêmes que pendant le premier âge du fer, et la planche ci-dessus offre des plaques de bronze avec figures repoussées, représentant différentes formes de casques en usage pendant cette période. Les armes usitées étaient l'épée, l'épieu, la lance, la massue, l'arc et les flèches, et la très redoutée hache viking. Les fers de lance, aussi bien que les haches, étaient souvent incrustés d'or et d'argent. On se servait généralement d'arcs et de flèches pour la chasse; mais, dans les batailles navales, ces dernières armes jouaient aussi un rôle important.

Les plus formidables étaient les épées à double tranchant, très



estimées par les Norses anciens. Les Skaldes, dans leurs chants, ont vanté leurs qualités, et les vieilles sagas nous disent comment ces armes passèrent par héritage du père au fils, pendant des générations; on a même fait remonter la possession de quelques-unes jusqu'aux Asagods. Beaucoup étaient ornées de dessins en or, argent et bronze finement exécutés. Il y a peu d'années, on en a trouvé une bien conservée, en Scanie méridionale; on peut la voir aujourd'hui dans le musée de l'État.

Un grand nombre de pierres runiques répandues dans différentes parties du pays, témoignent des nombreux voyages entrepris vers l'est



Pierre runique à l'extrémité nord du pont de Taby, en Upland.

par les Vikings, dans des buts pacifiques ou guerriers. Sur une pierre runique, en Södermanland, il est écrit qu'elle a été érigée par Sirid en mémoire de son mari Sven, qui navigua souvent, avec des vaisseaux de prix, vers Sengallen, près de Tumisnis. Sengallen est la partie orientale de la Courlande, sur la rivière Düna, et Tumisnis est Domesness, le point le plus septentrional de la Courlande. Sur une autre, maintenant dans une tour du château de Gripsholm, les caractères runiques disent : « Tula a élevé cette pierre à son fils Havalt, frère d'Ingvar. Il s'en alla bravement à Kul, et mourut plus loin

à l'est, à Kafa, au sud de Särkland (pays sarrasin). En réalité, ces pierres runiques semblent appartenir à la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle.

Il en est d'autres qui nous parlent de voyages en Grèce. Dans la paroisse d'Eds, Upland, il y en a une dont les runes ont été taillées par un certain Ragnvald, qui fut en Grèce chef de l'armée. A Fiukeyby, non loin d'Upsal, une autre a été consacrée par un père à la mémoire de son fils, dont l'un fut chef des Vikings (*Väringarne*), et qui alla en Grèce, mais qui mourut chez lui. On trouve des pierres parlant d'expéditions en Grèce, non seulement dans les provinces de la côte d'Upland, Södermanland et Ostergötland, mais encore dans les districts lointains du pays. Sur l'une de celles qui ont été découvertes en Upland, on lit une inscription qui parle d'un homme mort en Langbardœland (Lombardie), dans l'Italie septentrionale.

A Tåby, au nord de Stockholm, la route, encore à présent, conduit à un vieux pont ayant sur ses côtés plusieurs grandes pierres posées à distances égales et quelques-unes plus petites, formant une chaîne d'un bout à l'autre. La grande pierre, à l'extrémité nord du pont, porte l'inscription suivante : « Iarlabanke a érigé ces pierres pour lui-même pendant qu'il était encore vivant. Il a construit ce pont pour le salut de son âme, et il était propriétaire de tout Tåby. Que Dieu sauve son âme ! »

La forme de ces runes, aussi bien que celle de quelques autres trouvées dans le même voisinage, et qui portent également le nom de Iarlabanke, nous prouve qu'il vécut au XI<sup>e</sup> siècle, et plutôt dans la première moitié que dans la seconde. Il y a par conséquent environ huit siècles que le pont de Tåby est en usage.

Dans d'autres endroits de la Suède, on peut encore voir des ponts dont les pierres runiques remontent aux premiers temps du christianisme. Lorsqu'on reconstruisit, vers 1850, le pont qui passe sur un cours d'eau près de l'église de Kullerstad, en Ostergötland, on trouva une pierre tombée et oubliée que l'on releva. Son inscription commence ainsi : « Hakun a fait ce pont, mais on l'appellera pont de Gunnar. » — « Une pierre à Sundby, près d'Upsal, nous dit que Ture avait fait des *sålohus* (des quartiers) après la mort de sa femme. De semblables quartiers furent bâtis sur le bord des chemins soli-

taires, où le voyageur fatigué ne pouvait trouver un toit pour abriter sa tête.

La grande masse, peut-être la plus grande, de la population de la Scandinavie, pendant la dernière partie de l'époque païenne, vivait dans des villages qui, en majeure partie, peuvent avoir porté alors les mêmes noms et eu la même situation qu'à présent, ou au moins jusqu'au moment où la nouvelle division du pays les fit disparaître. On peut le voir par cette circonstance, qu'à côté de chaque village, surtout dans les provinces autour du lac Mälär, il existe encore des champs funéraires où reposent les populations païennes de ces villages. Comme l'art de brûler la chaux et les briques ne fut probablement introduit dans le Nord qu'au temps du christianisme, les maisons de cette époque furent évidemment de la même sorte que celles dont on a découvert les ruines à Biörkön, ou lac Mälär. Ces ruines, les plus anciennes de la Suède, consistent en morceaux d'argile durcie qui ont retenu parfaitement leurs formes. C'est par eux que nous pouvons distinguer entre deux sortes de bâtiments, les huttes de terre et les maisons de bois dans lesquelles les jointures entre les solives sont fermées par de l'argile. Les ruines de bâtiments de la première sorte nous offrent des morceaux d'argile de formes irrégulières, habituellement lisses sur un côté, mais sur l'autre — tourné à l'intérieur — offrant des impressions de brindilles ayant souvent plus d'un demi-pouce d'épaisseur.

La partie interne de ces maisons consistait généralement en une chambre carrée, oblongue, dont les côtés les plus longs étaient bas, souvent moins élevés qu'une hauteur d'homme, et manquant de fenêtres ainsi que de portes. L'entrée se trouvait à une extrémité, et un porche la protégeait. Lorsqu'on y adaptait une fenêtre, on la plaçait sur le toit, qui allait en pointe et reposait sur des traverses portant d'un mur à l'autre. Ils n'avaient point de cheminée, seulement une ouverture dans le toit par où sortait la fumée qui s'élevait de l'âtre, situé au milieu de la chambre. Le toit était couvert en paille, en gazon, ou avec des bardeaux. Le mobilier, dans les maisons des païens, n'était ni abondant ni précieux. Des bancs et des couchettes attachés aux murs, de grandes tables en face de ces bancs, et une armoire ou deux pour conserver les trésors de la famille, tels étaient les articles

principaux du mobilier, sinon tout le mobilier. On a parlé quelquefois de chaises, mais pas souvent. Odin s'exprime ainsi d'après le chant de Havamal :

Sur la chaise d'or,  
Gunlod m'a donné  
A boire le coûteux hydromel.

Et, dans une saga irlandaise, on nous dit comment un homme fouilla dans un monticule tombal de Norvège, en 1011, et y trouva



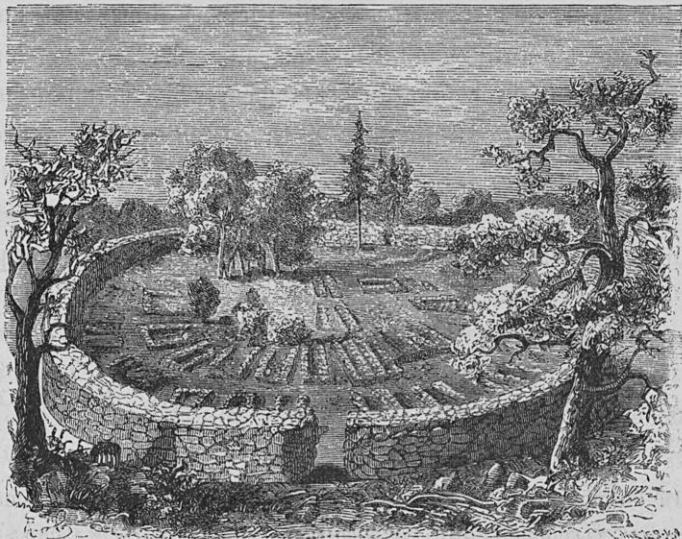
Pierre runique avec figures, près Levede, en Gotland.

Högbon (habitant du monticule) assis sur une chaise, ayant sous ses pieds une cassette remplie d'or et d'argent. On a également trouvé, et d'une façon assez inattendue, des restes de coussins de l'époque des Vikings. Il y a quelques années, on a fait une semblable découverte dans un monticule tombal dans la partie sud-est de la Norvège.

Il est extrêmement probable que la majeure partie des forts en pierre que l'on voit sur les hauteurs, dans diverses provinces, ont été construits comme refuges et comme protection contre les attaques et les incursions des ennemis. Ils sont en grand nombre autour du Målar et dans les îles de ce lac. La planche suivante représente un de ces forts à Ismanstorp, en Oland. Le mur, en blocs de granit et en calcaire, est très solide, bien que l'on n'y voie aucune trace de mortier ; sa hauteur comporte environ quinze pieds, et sa largeur neuf au sommet, où il n'est pas endommagé. Plusieurs ouvertures con-

duisent à ce fort dont le diamètre n'a pas moins de 400 pieds. On aperçoit encore à l'intérieur les murs de fondation de nombreuses maisons.

Pour faire du feu, on se servait de silex et de briquets en acier, dont beaucoup ont été trouvés dans les tombes de cet âge. On peut se former une idée assez exacte des ustensiles employés durant cette période, d'après ceux trouvés dans les tombes. Une quantité de vases



Fort à Ismanstorp, en Oland.

surtout ont été conservés. Les ustensiles de cuisine étaient de bronze, d'argile, de pierre ou de fer; les vases à boire, d'or, d'argent, de verre, d'argile et plus généralement de corne. On se servait de couteaux, et on avait aussi des cuillers de bois et de corne. On a trouvé des vêtements en fourrure, en peaux, en laine et en fil, et quelquefois en soie; les ornements de bronze, d'argent et d'or étaient aussi en usage. Des dés et des échiquiers ont été découverts et aussi des traces de pièces d'échecs, qui prouvent que ce jeu doit avoir été connu pendant le ix<sup>e</sup> siècle, sinon avant.

Le mode d'inhumation durant l'époque Viking est démontré par le grand nombre de tombes de cette période; on les trouve en Norvège jusqu'à Lofoden ou sur la terre ferme. On voit par ces tombes

que tantôt on brûlait les corps et que tantôt on les enterrait sans les brûler. Les tombes sont marquées soit par des monticules ou des pierres en carré, par une figure à trois pointes, ou par les contours d'un navire. Ce dernier indice était probablement sur des tombes de Vikings. Au sommet des monticules, on voit souvent des pierres rondes, agrémentées de cercles ou d'autres figures.

Près de Biörkõn, appelé aussi Birka, on a trouvé beaucoup de monticules funéraires, probablement plus qu'en tout autre lieu de la Scandinavie ; le nombre de ceux encore visibles dépasse douze cents ; mais on en a énormément détruit pendant les siècles passés. Dans ces dernières années, on a examiné avec soin plus de cinq cents de ces tombes ; tout ce qu'on y a découvert prouve qu'elles ont appartenu à la dernière partie de l'ère païenne.

Une remarquable pierre runique a été trouvée dans l'église de Roks, en Ostergotland. C'est la plus longue inscription runique sur laquelle on ait encore mis la main. La voici traduite :

Ces runes sont faites en mémoire de Vamod ;  
 Varen, son père, les a taillées  
 Après la mort de son fils.

Je parle de mon fils, qui prit douze fois un double butin sur des hommes différents. Je dis ceci comme l'autre, comment il fut entouré par neuf troupes d'ennemis venus de Redgots, et trouva ainsi la mort dans la bataille.

Autrefois, le roi,  
 Capitaine des courageux Vikings,  
 Régnait sur les bords de Rejdsea.  
 Ce roi généreux  
 Est armé sur son coursier,  
 Et sur son épéule  
 Pend son bouclier.  
 Je dis ceci comme le douzième,  
 Comment le cheval de Valkyria (le loup)  
 Trouve du fourrage en quantité sur les prairies  
 Où sont tombés vingt rois.  
 Je dis ceci comme le treizième,  
 Que vingt rois sont assis en Zealand  
 Dans quatre hivers, avec quatre noms,  
 Fils de quatre frères : cinq du nom

De Valke, fils de Radulf; cinq Rejdulfar,  
 Fils de Rugulf; cinq Hagislar,  
 Fils de Hurvad; cinq Ganmundur,  
 Fils de Orn... Je parle de mon fils, descendant  
 De héros: c'est Vilen. Il peut toujours  
 Traverser les vagues: c'est Vilen.  
 Les Vikings fuient.

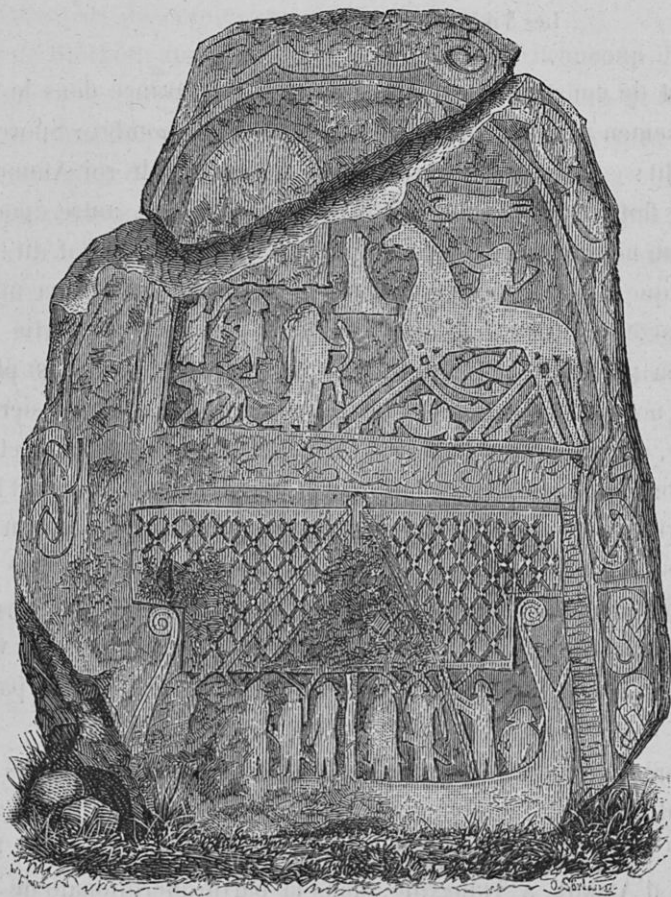
L'art de construire les vaisseaux était très avancé dans le Nord et les Norsemen possédaient des navires en grand nombre. Snorre Sturlasson dit: « Dans une guerre avec le Danemark, le roi Anund Jacob eut une flotte de plus de 400 vaisseaux. » A une autre époque, on parle d'un nombre plus élevé encore. La saga sur saint Olaf dit: « Dans son attaque contre la Norvège, Knut le Grand (Canut) arma une flotte de quatorze cent quarante navires. Ils étaient mus en partie par les voiles, en partie par les rames. Chaque vaisseau n'avait pas plus d'un mât et d'une voile. Ces voiles étaient habituellement en grossière étoffe de laine, et quelquefois de soie, avec des raies bleues, rouges et vertes. Le nombre des rames était souvent très grand et on connaissait la taille d'un navire par la quantité de sièges des rameurs. Le vaisseau d'Olaf Tryggvesson, *Ormen Lange* (le grand serpent), le plus fort de la Norvège à cette époque, avait 34 paires de rames, et un équipage d'à peu près 1000 hommes. Canut le Grand possédait un *Dragon* (un vaisseau avec une tête de dragon à la poupe) qui avait plus de 60 paires de rames.

D'après les gravures que portent les pierres tumulaires et les rochers en Scandinavie, et d'après les trouvailles, on peut se faire une idée de la forme des vaisseaux dont on se servait aux temps anciens. Dans la paroisse d'Alskog, à Tiångvide, dans la partie méridionale de l'île de Gotland, se trouvait une pierre runique d'environ cinq pieds de haut; elle est maintenant au Musée de Stockholm. A la base, on voit un vaisseau-dragon avec un seul mât et une seule voile. Sur le pont se tient une rangée d'hommes armés, et, au-dessus du tout, un cheval à huit pieds, — représentation de Sleipner, le cheval d'Odin, — devant lequel des hommes déposent des offrandes.

L'inhumation dans des navires se faisait assez fréquemment au Nord, durant l'âge viking; cela est attesté par les sagas, et par plusieurs

trouvailles récentes. En Suède, Norvège et Danemark, on a découvert des monticules renfermant des navires dans lesquels les guerriers ont été ensevelis avec leurs armes et leurs chevaux.

Dans la saga de Hakon le Grand, Snorre Sturlasson donne le récit



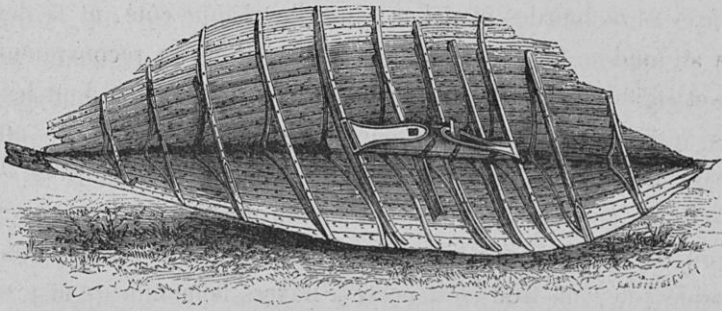
Pierre runique à Tjangride.

d'une bataille que ce roi livra, en 944, aux fils d'Erix Bloodaxe et à leur mère Gunhild ; ces derniers furent défaits. A côté de Hakon tomba, avec beaucoup d'autres, Eigil Ullsärk. Après avoir remporté la victoire, le roi Hakon s'empara des vaisseaux des fils d'Erik, qui avaient été tirés sur la plage ; il fit déposer dans un de ces vaisseaux Eigil Ullsärk et tous ceux qui avaient succombé à côté de lui, et l'enterra sous un



monticule de terre et de pierres; il ensevelit ensuite ses ennemis dans d'autres navires. On voit encore ces monticules au sud de Frejderbjerg à l'entrée du fiord nord. De hauts bautasténar indiquent la tombe, d'Eigil Ullsårk.

Près de Borre, dans le voisinage de Horten, non loin du fiord Christiania, on a trouvé, en 1852, dans un grand monticule, les restes d'un vaisseau qui avait eu de 50 à 55 pieds de long, et, dans ce vaisseau, des ossements humains brûlés, les squelettes de trois chevaux et d'un chien, outre plusieurs antiquités précieuses. Une tradition prétend



Navire viking trouvé dans un monticule funéraire à Tune.

que ce monticule renfermait les tombes des rois de Vestfold, Osten et Halfdan, qui florissaient à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle.

Dans un autre monticule, à Ultuna, au sud d'Upsal, on a ramené au jour, en 1855, les restes pourris, mais parfaitement visibles encore, d'un vaisseau dans lequel avait été enterré un homme avec ses armes et ses chevaux. Les chevilles qui assemblaient les planches se trouvaient encore à leurs places. Le bâtiment semble avoir eu la taille d'un petit sloop. A côté du corps gisait une épée avec une magnifique poignée en bronze, superbement ornée, ainsi que les restes d'un fourreau en bois et ses montures dorées. En sus de ces objets, on ramena un casque avec cimier d'argent, incrusté de bronze, — le seul casque des temps païens découvert en Suède; — la boucle de fer d'un bouclier incrusté de bronze, la poignée de ce bouclier, un paquet de pointes de flèches, deux mors de bride, trente-six pièces d'échecs, trois dés et des débris de deux squelettes de chevaux. A l'arrière du vaisseau, on avait déposé un gril en fer, un pot fabriqué avec des plaques rivées et un manche à

demeure, et des os de porc et d'oies, — restes de la fête funèbre, ou du festin préparé en l'honneur du défunt pour son voyage vers la Valhalla. On fabriquait ces articles en fer, excepté quand cela était autrement spécifié.

A Nydam, sur la côte méridionale du Jutland, on a retiré d'un marais, en 1863, un grand et beau bateau en chêne, qui était mis en mouvement par quatorze avirons de chaque côté. Il avait 80 pieds de long, et 11 pieds de large dans sa partie la plus développée; haut et pointu à chaque extrémité; au centre, il plongeait de 5 pieds dans l'eau, et ressemblait assez au clipper de nos jours. On l'avait construit avec onze lourdes planches, cinq de chaque côté, et la dernière placée au fond en forme de quille. Les madriers se recouvraient l'un l'autre et étaient rivés ensemble par des chevilles en fer dont les têtes rondes apparaissaient extérieurement; les espaces avaient été calfatés avec de la laine trempée dans de la poix. Ces madriers étaient ajustés d'une curieuse manière aux membrures du bateau; à chaque place où ils les touchaient, on avait ajouté une bande longitudinale de chaque côté; un trou était percé à travers la membrure et à travers ce trou passait une corde, faite avec la partie ligneuse de l'écorce du tilleul. On donnait de la sorte au bateau un éminent degré de souplesse, très avantageux dans le ressac et dans les mers houleuses. A chaque extrémité, une poutre, s'élevant de beaucoup au-dessus du bateau, retenait les madriers. A travers la partie supérieure de chacune de ces poutres, on avait percé un grand trou, dans lequel, à en juger par la manière dont ils sont usés, on passait probablement des cordes quand le bateau devait être tiré sur le rivage. Même à l'époque des Vikings, les plus grands navires étaient amenés à terre pendant l'hiver. Les deux extrémités du bateau se ressemblent tellement, qu'il est difficile de décider quel est l'avant ou l'arrière. Cette forme rappelle d'une façon frappante la description des navires des Suiones donnée par Tacite, quelques générations seulement avant la construction du bateau de Nydam, qui, selon les monnaies romaines que l'on y a trouvées, doit avoir été effectuée environ trois cents ans après l'ère chrétienne. Tacite dit que les navires des Suiones ne ressemblaient pas à ceux des Romains, car, dans quelque direction que l'on ramât, ils avaient toujours un avant pour aborder à terre; ils ne portaient point

de voiles. Le bateau de Nydam ne pouvait avancer qu'au moyen des rames, et l'on n'a pas trouvé de traces d'un mât; les avirons, de même forme que ceux maintenant en usage, avaient une longueur de douze pieds. Sur un côté du bateau, on a trouvé le gouvernail, qui est étroit et ressemble plus à une rame qu'à ceux de nos jours. — Les gouvernails de la plus ancienne période, et jusqu'à l'époque médiévale, étaient attachés à droite de l'arrière, et non au milieu, comme maintenant. C'est le côté que nous appelons tribord.

En 1867, on a extrait d'un monticule à Tune, en Smaalenene, Norvège, un vaisseau viking, aujourd'hui au musée de Christiania. Ce navire, qui n'avait point de pont, est en chêne; les planches étaient attachées à la charpente par des chevilles en bois. Le boisage est supérieurement fait; la quille, formée d'une seule pièce, a été entièrement préservée. Le bateau a environ quarante-deux pieds de long, sur douze de large; sa hauteur ne doit pas avoir excédé quatre pieds trois pouces; l'avant et l'arrière sont très pointus et exactement semblables. Le plat-bord étant complètement détruit, les trous des rames manquent, et le nombre d'avirons employés est incertain; mais le vaisseau portait aussi des voiles, et la partie inférieure du mât, qui était en sapin, est encore en place. Le gouvernail, ressemblant à une rame, se trouvait un peu en arrière du mât; cependant, l'apparence de la barre du gouvernail prouve qu'on l'attachait sur le côté du vaisseau. Ce navire contenait le cadavre non brûlé d'un chef, plus trois chevaux, des épées, des épieux, des boucliers, etc.

Sur les bords du fiord Sande, à l'entrée du fiord Christiania, une trouvaille plus remarquable encore a été faite en 1880. Dans la ferme de Gökstad, est situé le célèbre Kong's Hang (monticule du roi). En creusant à cet endroit, on a ramené au jour un navire bien conservé de l'époque viking. Sa coque a 76 pieds de long et environ 14 pieds de large par le travers; sa hauteur perpendiculaire ne peut pas avoir dépassé 5 pieds; contrairement au bateau de Tune ci-dessus mentionné, qu'il dépasse de beaucoup en taille, il est très long, étroit et bas. Au milieu est ajustée une poutre, dont les deux extrémités sont taillées en queue de poisson; elles servent à supporter le mât, dont un morceau existe encore, mais la partie supérieure, qui a été coupée, gît au fond du navire. Dans ce vaisseau, et à côté de lui, on a découvert

des portions de deux ou trois bateaux plus petits, et aussi des morceaux de voiles, de gréement, de rames, le gouvernail, qui était attaché sur le côté du vaisseau, etc. Les plats-bords étaient couverts de boucliers dont les montures en fer, aussi bien que les pièces peintes de diverses couleurs, ont été conservées. Hors du vaisseau étaient les ossements de trois chevaux et d'un chien. Quand les Vikings arrêtaient leurs vaisseaux, notamment pendant la nuit, ils avaient cou-



Restes du navire trouvé à Gökstad.

tume d'élever des tentes au-dessus d'eux pour les protéger. Sur ce vaisseau, — comme le repos du chef devait durer jusqu'à Ragnarök (la fin des temps), — au lieu d'une tente, on avait construit une chambre funéraire en bois. Elle était située un peu en arrière du mât et formait comme le toit d'une demeure. Malheureusement, la pression de la masse de terre qui le couvrait a brisé les espars qui soutenaient la structure ; il est évident aussi qu'à une époque antérieure, cette chambre a été visitée ; celui qui a remué la terre a crevé le fond du bateau, et sans doute dérobé une grande partie du contenu de la

tombe ; c'est pourquoi on n'y a trouvé que peu de chose ; mais ce peu de chose est néanmoins d'un grand intérêt : débris d'ossements non brûlés, restes de vêtements magnifiques, d'étoffe brochée de soie et d'or, de brides et de harnais, montés de belles plaques en bronze doré, parmi lesquelles on compte des pièces admirablement travaillées et d'une excessive rareté. Ces trouvailles sont d'une haute valeur, car elles illustrent les récits des vieilles sagas, sur la coutume d'ensevelir dans son vaisseau le champion décédé. Ce fut sans doute sur des navires comme ceux-ci que les Vikings exécutèrent leurs téméraires prouesses.

## CHAPITRE XXXI

Foires en Scandinavie. — Foire à Laerdalsoren. — Arrivée à la foire par bateaux. — Une place encombrée. — Costumes du district de Laerdal. — Articles de vente. — Comment le peuple est logé aux foires. — Marchandises populaires. — Bons moments. — Paroxysme de la foire. — Une foule joyeuse. — Manière de faire la cour. — Arrangements. — Scènes d'adieu.

Dans toute la Scandinavie, il se tient des foires, une ou deux fois l'an, aux endroits les mieux disposés pour de grandes agglomérations de gens ; les négociants envoient des marchandises pour ces occasions et souvent on bâtit des maisons spécialement pour les loger. Il y a aussi des foires aux chevaux et aux bestiaux, et d'autres où l'on ne vend que des marchandises et des produits manufacturés.

Nous étions en septembre. De nombreux bateaux voguaient vers le bord pour se rendre à la foire qui allait se tenir à Laerdalsoren, localité située à la pointe du fiord Sogne. Hommes et femmes ramaient ; mais, en approchant du rivage, les bateaux s'arrêtèrent pour donner aux rameurs le temps de procéder à leur toilette avant d'aborder. — Les femmes mirent leurs jupes et leurs corsages sur leurs cotillons, peignèrent leurs cheveux, ajustèrent leurs bonnets neufs ou donnèrent la dernière touche à leur toilette ; car, s'il est une chose à laquelle tienne particulièrement la femme d'un bonde,

c'est d'être propre et bien arrangée quand elle se montre en public.

Après avoir débarqué, je trouvai les rues étroites de Laerdalsoren remplies de monde, et surtout d'un grand nombre de femmes; elles étaient vêtues de leur mieux. — Les hommes, vestes en drap bleu foncé avec des boutons d'argent, et quelques vieillards en culottes; les femmes, en robes montantes de laine bleu foncé ou noire, les corsages fermés par des boutons d'argent. Les matrones portaient les coiffures caractéristiques des différents districts, et les demoiselles des mouchoirs ou de petits bonnets.

En atteignant la rue principale, je me vis tout à coup entouré d'amis qui me souhaitèrent la bienvenue à Laerdal. La foire devait durer trois jours, et chacun était venu pour acheter ou vendre, les fermiers ayant principalement besoin de morue séchée, de harengs, de sel pour le bétail, de farine, de thé, de café, de sucre, etc., pour la saison d'hiver; les femmes désirant des vêtements pour elles et leurs familles.

Plusieurs magasins demeurent ouverts toute l'année et sont remplis de marchandises envoyées en consignation par les marchands de Bergen. La saison s'ouvrait au moment de ma visite. Les nouveautés pour l'année — ce qu'on appelait la dernière mode — s'étaient à profusion, et, parmi les articles exposés pour tenter l'acheteur, brillaient au premier rang les châles, les mouchoirs en soie, en laine ou en coton; puis venaient les marchandises en coton de tout genre, et un grand déploiement de parapluies, car chaque femme semblait mettre son orgueil à en avoir un à elle. Quelques joailliers étaient venus de Bergen, et leurs bijoux attiraient les femmes, les filles et même les hommes.

Presque tous avaient apporté leurs provisions dans des boîtes ovales en bois, souvent fastueusement peintes. Ils logeaient dans des maisons des alentours; chaque chambre à peu près comble. Ils payaient le logement et le café, quelques-uns aussi le repas. Mes amis me présentèrent aux personnes de districts où je n'avais pas encore mis le pied; bientôt il me sembla que je connaissais tout le monde; une société venait me trouver et faisait une promenade avec moi; une autre s'emparait de moi et m'emmenait; en sorte que,

nous nous rencontrions et nous séparions plusieurs fois par jour.

La manie d'acheter semblait posséder ces bonnes gens; finalement elle me saisit aussi. J'achetai à droite et à gauche, ici un châle, là un parapluie ou un mouchoir en soie, en me promenant avec de bons amis et leurs filles ou leurs sœurs, jusqu'à ce que nous fussions arrivés aux joailliers. Le moment était venu de faire voir que je n'avais pas oublié les bontés que l'on avait eues pour moi. Mes compagnons se rassemblèrent autour des vitrines, où flamboyait tout un assorti-



Jeune fille de Bergen-Stiff.

ment de cuillers d'argent, de chaînes, de broches propres à satisfaire le goût des gens de ce pays, et de grandes quantités de bagues d'argent dont beaucoup étaient ornées de petits cœurs en or, de mains entrelacées; mais l'attraction la plus forte était produite par les bagues d'or. L'ambition d'une jeune fille est de posséder un de ces trésors, une bague en or unie étant son principal ornement du dimanche et des jours de fête. Il y avait, en outre, des dés à coudre en argent, dont quelques-uns dorés à l'intérieur, et des boutons d'argent que portent beaucoup les hommes et les femmes de ce district; les femmes surtout en mettent sur leurs robes. Quelques-uns étaient



sertis de pierres rouges. On vendait aussi des montres d'argent pour hommes, en quantités considérables. J'achetai d'abord une chose, puis une autre ; ceci pour Brita, et cela pour Ingeborg, Inger, Sigrid, Dorte, Anne, et enfin pour Ole, Lars, Mikkel. Un présent fait à la foire a bien plus de prix qu'en toute autre occasion. J'éprouvai un grand plaisir à faire ces modestes cadeaux et je voulus aussi me donner un joyeux moment en rendant mes amis heureux.

La foire sembla arriver à son pinacle vers cinq heures du soir, lorsque le monde eut diné et se sentit en bonnes dispositions. — De tous côtés les invitations pleuvaient sur moi. Plus le jour avançait, plus nous devenions amis ; sept d'entre eux me jurèrent une éternelle amitié, et, en effet, jusqu'à ce jour, nous sommes demeurés bons amis.

Pendant que je me promenais avec deux demoiselles, un brave garçon, qui, évidemment avait ingurgité plus de boisson qu'il n'en pouvait supporter, voulut manifester son affection à l'une d'elles. Elle lui dit en riant : « Vous savez bien que je ne vous aime pas ! » Et elle lui recommanda « d'aller trouver Berit, car c'était elle qu'il aimait ». Puis elle me dit confidentiellement : « Paul, ce gaillard-là a fait la cour à Berit pendant plus d'un an, et maintenant il veut courtiser une autre fille ; mais je ne suis pas cette fille-là. » J'avais continuellement sous les yeux de ces innocentes intimités entre jeunes gens du même hameau. On voyait des garçons se promener en tenant par la taille des demoiselles auxquelles ils n'étaient point engagés, — la fille d'un voisin, ou la sœur d'un ami, — peut-être le commencement de ce qui finirait par un mariage. Parfois, cependant, une jeune fille repoussait un garçon d'une manière qui donnait une haute idée de la vigueur de son bras, aux grands éclats de rire de tous ceux qui étaient témoins de la déconfiture du pauvre hère. Ces filles de fermiers sont bien plus fortes que les jeunes femmes de la ville.

Vers la nuit, beaucoup d'hommes étaient fortement lancés, ayant bu un peu trop, mais pas une femme n'avait dépassé la mesure ; les fermiers n'auraient pas été satisfaits de leur séjour à la foire s'ils n'avaient fini la journée dans la joie. Il n'y eut pas de querelle, pas de langage grossier, pas de jurons, car les bõnder norvégiens ne jurent pas.

Quand l'obscurité fut venue, on alluma les lampes dans les magasins et la foule continua d'acheter. A huit heures, elle avait déjà diminué et

les femmes s'étaient presque entièrement éclipsées; chaque maison de l'endroit et toutes les fermes environnantes regorgeaient de monde. Les logements, quoique restreints, suffirent cependant à accommoder les étrangers; trois ou quatre filles dormirent ensemble dans un lit et beaucoup d'hommes sur le plancher. A neuf heures, chacun se retira et la foire fut virtuellement terminée.

La maison dans laquelle je dormis était occupée par une armée de paysans, tous mes amis, et ma chambre contenait trois lits qui servirent de couches à des dormeurs autant qu'ils purent en admettre. La plupart quittèrent la localité le lendemain matin, et je demurai seul à regarder chacun s'en aller. Le même sentiment qui m'avait porté à la gaieté, m'engageait maintenant à partir, et rien n'aurait pu me retenir un jour de plus. Si j'avais accepté les invitations de mes amis, j'aurais été occupé pendant plusieurs mois.

Au moment où j'allais monter dans ma carriole, un beau garçon me donna une belle chaîne de montre en argent; une fille vint me remettre une bague de même métal avec deux mains entrelacées, comme signe d'amitié, tandis qu'une autre me présentait une petite boîte sculptée, en me disant : « J'ai deux frères et deux sœurs en Amérique, où l'on est bon pour eux. Prenez cette petite boîte : elle m'appartient par héritage et depuis des centaines d'années elle est dans ma famille. Prenez-la, Paul, comme un *minde* (témoignage de souvenir) de moi. » Et elle ajouta : « Quand vous irez en Amérique, tâchez de voir mes frères et mes sœurs, et dites-leur que Dieu a pris soin de nous tous; que notre père devient vieux, mais que notre mère est bien; dites-leur de ne jamais oublier Dieu, et de l'aimer comme ils l'aimaient en Norvège. »

## CHAPITRE XXXII

Un superbe grand caemin. — Entrée de la Laerdal. — Le portail de Lysne. — Le défilé de Galderne. — Abondance de saumon. — La ferme de Husum. — Le vieux Roar Halversen. — Comment on hérite des noms de famille. — Indépendance du peuple. — Comment une ferme passe d'un père à son fils. — Une touchante scène de famille. — La nourriture des districts ruraux. — L'ancienne église de Borgund. — Adieu à Husum et à Laerdal.

A Laerdalsøren (entrée de la Laerdal) commence la superbe grande route qui relie le fiord Sogne à la ville de Christiania et à d'autres parties du pays. Nulle autre route, en Norvège, traversant une aussi longue étendue, ne passe au milieu de scènes aussi splendides et aussi diverses. Une branche monte sur les Filefields, puis descend en Valders, l'autre va dans l'Hallingdal.

Laerdalsøren paraît être le rendez-vous des vauriens du voisinage, qui, en été, épient les touristes et pratiquent sur eux toute sorte d'extorsions. De plus, quelques boutiques ont la permission de vendre des spiritueux, qui attirent un nombre trop grand d'ivrogaes. Laerdalsøren et Gjövik, sur la Mjösen, sont peut-être les pires endroits de la Norvège ; non qu'ils soient très mauvais, mais ils contrastent fort avec les autres hameaux si calmes.

De majestueuses montagnes flanquent la vallée de Laerdal à son entrée. Ça et là, on voit des fermes et des huttes de pierre au milieu

d'un sol stérile. Au portail de Lysne, les terrasses atteignent une hauteur de 500 pieds.

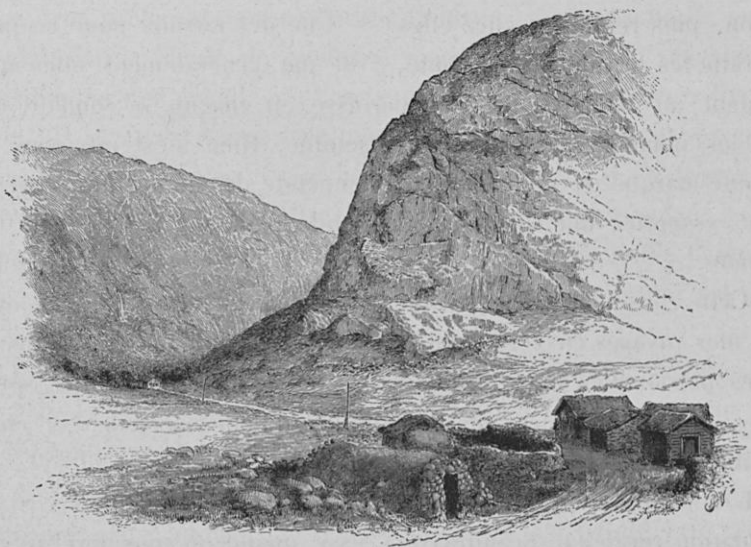
Au delà de Lysne, la vallée se rétrécit et la scène devient plus sauvage. On passe devant des fermes éparses dont les bâtiments sombres avec leurs toits couverts de terre sont à l'unisson de ce triste paysage. Plus loin, la Laerdal semble fermée par les montagnes et l'on atteint l'étroit défilé de Galderne. Ici, l'ancienne route, de beaucoup la plus pittoresque, gravit une colline escarpée d'où l'on a une belle vue sur la partie basse de la gorge. La nouvelle route, taillée dans le roc, en bien des endroits, court à la base des collines à côté de la rivière. Sur la rive droite du cours d'eau, on aperçoit les restes d'un grand chemin encore plus ancien. Je sais par expérience combien il est difficile en hiver de descendre les collines par leurs étroits sentiers, quand la glace couvre les rochers, et barre la route en bien des places. Pour sa propre sûreté, il faut attacher à ses souliers des talons particuliers appelés *isbrodder*, avec des clous spéciaux qui mordent dans la glace.

Ici, la rivière écume dans son lit rocheux et une chute empêche le saumon de remonter plus haut. Dans l'étang profond qui est à la base de cette chute, j'ai compté vingt-trois saumons immobiles sur son fond de gravier et de sable.

Le saumon fait son apparition dans les rivières de la Norvège méridionale en mai, et, au nord, en juin. Il commence à frayer dans la dernière partie de septembre jusqu'en novembre, et demeure dans les cours d'eau jusqu'en décembre. Il dépose son frai dans le lit des étangs, et couve ses œufs de soixante à quatre-vingts jours. Quand il est âgé de quatre mois, le saumon a une longueur de quatre à cinq pouces; il n'atteint toute sa taille qu'à l'âge de six ans. Les plus grands ennemis de ce poisson, quand il est arrivé à sa pleine croissance, sont le phoque et la loutre; ceux des jeunes sont le canard, la mouette et, dans la Baltique, le brochet.

Au delà de cette passe, la vallée s'élargit et contient plusieurs fermes. Je mis pied à terre à l'une d'elles appelée Husum, et je fus bien accueilli par le vieux Roar Halvorsen et sa famille, qui consistait en Roar Roarsen, son fils aîné, Haagen, Iver, Halvor et Pehr, et deux filles : Sønneva, mariée au propriétaire d'une ferme voisine, et Sigrid,

encore célibataire. La manière de conserver les noms de famille est toute particulière chez les bondes de Norvège et de Suède. Ainsi, le chef de la famille de Husum est Roar Halvorsen (Roar, fils de Halvor); le fils aîné, comme nous l'avons vu, s'appelle Roar Roarsen, et tous les autres enfants, quels que soient leurs premiers noms, y ajoutent celui de Roarsen, ou Roar'sdatter; puis le nom du grand-père revient à l'aîné des petits-fils, et de cette manière le nom de la famille se conserve pendant des générations. Le vieux Roar était un bien digne



Portail de Lysne.

homme et j'ai toujours trouvé chez lui un accueil chaleureux et un entretien agréable. Ma connaissance avec Husum commença d'une façon curieuse. En approchant de la ferme, je remarquai de nombreux véhicules dans la cour; les gens étaient occupés à emballer du couchage, de la faïence, et d'autres emportaient des chaises et des bancs. Une *begravelse* (sorte de veillée) venait d'avoir lieu, car la femme du propriétaire avait été enterrée trois jours auparavant. Je m'étais mépris en croyant à une fête nuptiale.

Husum est une ferme confortable et aussi une station postale, avec une maison blanche pour les convives et deux autres habitations pour la famille. C'est un bon endroit, mais le travail y est dispendieux.

car la majeure partie de l'herbe doit être récoltée sur les pentes abruptes et rugueuses des collines qui dominent la vallée. Pendant la moisson, les gens portent des souliers légers sans semelles, dans lesquels leurs pieds peuvent mieux s'adapter aux inégalités du terrain.

La population rurale est très indépendante. Si les filles acceptent des places, c'est parce que les fermes de leurs parents sont trop petites pour entretenir une nombreuse famille et qu'elles désirent amasser un peu d'argent; on les voit communément prendre du service pour une saison, puis retourner chez elles. — Une des raisons pour lesquelles on traite les servantes avec bonté, c'est que, généralement, elles appartiennent au même district ou paroisse où chacun se connaît, et où tous les enfants vont à l'école ensemble. Rien n'est mis sous clef, et toute marque de méfiance sur l'honnêteté des domestiques est vivement ressentie; une disgrâce indélébile s'attache à tout acte mal-honnête.

Cette conscience des servantes m'a fait beaucoup d'impression durant mes voyages en cette contrée; elle est probablement due aux coutumes patriarcales sous lesquelles elles vivent. Souvent elles sont les amies ou les parentes de la famille qu'elles servent, et chaque membre du ménage accomplit une partie de l'ouvrage.

L'étonnement provoqué par le caractère indépendant et viril de la population rurale en Scandinavie cesse quand on considère le grand nombre de propriétaires du sol. La loi suédoise ne connaît pas de limite à la division de la terre, si ce n'est qu'une ferme ne peut exister si elle n'entretient au moins trois personnes.

Le nombre des fermes, en Suède, monte à 258, 650.

Au-dessous de 5 acres . . . . .	65,000.
Entre 5 et 50 acres. . . . .	165,000,
Entre 50 et 250 acres. . . . .	26,000.
Au-dessus de 250 acres. . . . .	2,650.

Le nombre des animaux domestiques comporte : — en chevaux, 455,900; bétail, 2,181,400; moutons, 1,695,400; chèvres, 121,800; porceaux, 421,800.

On voit, par conséquent, qu'il y a une ferme pour dix-sept habitants; une tête de bétail pour deux, et un cheval pour dix.

Le nombre des fermes, en Norvège, en 1865, était de 147,000; dont 131,800 étaient cultivées par leurs propriétaires, et le reste mis en location; c'est donc une ferme par douze personnes. L'année précédente, les animaux domestiques comportaient : chevaux, 149,167; bétail, 953,036; moutons, 1,705,394; chèvres, 290,985; porceaux, 96,166.

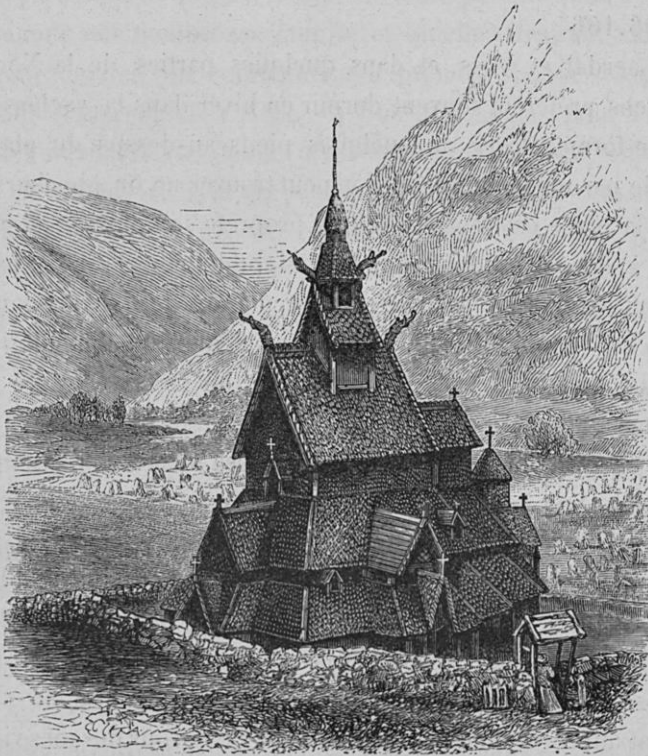
En Laerdal et Voss, et dans quelques parties de la Norvège, les jeunes gens préfèrent souvent dormir en hiver dans la vacherie, ou sur une plate-forme élevée de quelques pieds au-dessus du plancher, et accessible par une échelle, où l'on peut trouver un ou plusieurs lits. En général, la place est tenue avec une propreté scrupuleuse et ressemble presque à une chambre à coucher. Habituellement, il s'y trouve une fenêtre ou deux pour permettre la circulation de l'air pendant le jour et empêcher l'humidité. Je dois avouer que quelquefois j'aimais à passer une nuit dans une telle chambre, où la température est égale et non malsaine.

Lors de ma visite à Husum, il se passa un événement important, qui, d'après une coutume immémoriale, arrive lorsque la ferme doit être transmise au fils aîné. Quand le diner fut prêt, tous les membres de la famille vinrent s'asseoir autour de la table, et, comme d'habitude, le père prit place au haut. Je remarquai un air peu habituel de gravité sur les visages de ceux qui étaient présents, quoique l'on soit généralement posé pendant les repas. Tout à coup, Roar, qui ne s'était pas assis, vint auprès de son père et lui dit : « Père, vous devenez vieux; laissez-moi prendre votre place. — Oh ! non, mon fils, répondit le père, je ne suis pas trop vieux pour travailler, attends encore un peu. » Puis, avec un regard suppliant, Roar reprit : « O père ! tous vos enfants et moi sommes souvent peînés de vous voir si fatigué quand le travail de la journée est fini ; l'ouvrage de la ferme est trop dur pour vous ; il est temps que vous vous reposiez et ne fassiez plus rien. Reposez-vous dans votre vieillesse. Laissez-moi prendre votre place au haut de la table. »

Toutes les figures étaient devenues extrêmement sérieuses, et l'on voyait des larmes dans tous les yeux. « Pas encore, mon fils. — Oh ! si,

mon père. » Alors toute la famille s'écria : « Le temps est venu de vous reposer. »

C'était dur pour le vieux bonde, qui avait été si longtemps le chef de la famille ; mais il se leva, Roar prit sa place, et fut alors le maître. Son père, dorénavant, ne devait plus rien avoir à faire, qu'à vivre dans une maison confortable et recevoir annuellement un montant



Église de Borgund.

stipulé de grain ou de farine, de pommes de terre, lait, fromage, beurre, viande, etc.

Roar, le fils aîné, est un de mes bons amis ; intelligent, abonné à plusieurs journaux, excellent cœur et parfait mari. Sigrid, sa femme, est industrielle, toujours occupée à remplir ses nombreux devoirs de ménagère ; en été, quand beaucoup de voyageurs s'arrêtent pour la nuit, ou pour manger, ces devoirs ne sont pas peu de chose.

Presque toutes les grandes fermes norvégiennes ou suédoises





Fabrication du Fladbrød.



ont un certain nombre de *plads*, ou *torp*, petits endroits avec maisons et un peu de bonne terre qui en dépend, lesquels sont loués à de certaines conditions. Les Norvégiens appellent ceux qui les détiennent *husmaend*, et les Suédois *torpare*. Ils doivent payer par an une somme convenue, ou, plus généralement, travailler un certain nombre de jours par année, comme paiement pour le logement et la terre cultivée dont les produits leur appartiennent.

Le mois d'octobre est l'époque de la boucherie. La ménagère alors a beaucoup à faire pour préparer les saucisses et le lard qui doit durer jusqu'à l'automne suivant. La viande est salée, séchée ou fumée<sup>1</sup>. La *mølja*, que l'on fait avec du sang mêlé à de la farine, se fabrique en grandes quantités, et on la conserve dans des vessies ou dans des gâteaux; quand on s'en sert on la fait bouillir ou frire.

Les Norvégiens ont plusieurs sortes de pains. Le *fladbrød* se fait d'une pâte non fermentée de farine d'orge et d'avoine, souvent mêlée de farine de pois. La pâte est roulée en grandes feuilles circulaires, d'un diamètre de deux à trois pieds et de l'épaisseur d'un papier fort ou d'un carton mince; puis on la fait cuire sur un feu doux ou sur un plateau en fer. La pâte est souvent pétrie avec des pommes de terre bouillies. Ce pain peut se garder au moins une année. Il est beaucoup plus mince que le pain suédois et plus cassant. On fait le *lefse* de la même manière que le *fladbrød*, mais on ne le cuit qu'à moitié et on le replie sur lui-même quatre fois. On conserve le *fladbrød* dans le garde-manger, en masses cylindriques, souvent pendant une demi-année; le *lefse*, dans sa forme convenable, est utilisé pour les voyages.

Le *grød* (espèce de potage) est le plat journalier du paysan norvégien. On le fait quelquefois avec de la farine d'orge et même avec de la farine d'avoine ou de seigle. Quand le *grød* a été retiré du feu et qu'il a cessé de bouillir, on y ajoute de la farine pour le rendre consistant; on l'appelle alors *naevergraut*, et on s'en sert en voyage, ou quand les paysans sont à l'ouvrage à quelque distance de la ferme. On mange généralement le *grød* avec du lait écrémé, mais on préfère qu'il soit caillé. La pomme de terre est la nourriture principale; elle pousse parfaitement et

1. On fait le *spejekjød* en salant et séchant faiblement la viande, généralement des gigots et des épaules de mouton.

est de bonne qualité ; le peuple sait bien comment la cuire. On fait grand usage de poisson ; le hareng salé se mange avec les pommes de terre, ainsi que la morue sèche, qu'on laisse tremper tout une nuit dans l'eau avant de la cuire. Sur la côte, on consomme beaucoup de poisson frais.

On se sert considérablement de beurre et de fromage comme aliments. Il y a trois sortes particulières de fromage : 1° le *mysost*, qui est fait avec le petit lait restant du fromage commun, bouilli jusqu'à ce que l'eau soit évaporée ; on le façonne alors en pains carrés pesant de deux à cinq livres ; sa couleur est d'un brun foncé. Il faut qu'il ait au moins un jour avant d'être bon à manger. On ne le fait que dans les saeters où le bois est abondant, car il exige une grande quantité de combustible. On le mange en tranches minces avec du pain et du beurre ; les femmes et les enfants en sont surtout friands. Le meilleur est celui qui est fait avec du lait de chèvre. On peut à peine le qualifier de fromage ; car il consiste principalement en sucre et en lait. 2° Le *gammelost*, que l'on confectionne avec du lait caillé, est un fromage rond fermenté, que l'on conserve pendant des mois dans la cave. 3° Le *pultost* est aussi un fromage fermenté, auquel on mêle de la graine de cumin ; on ne le forme pas en pains, mais on le conserve dans des tubes en bois.

A une courte distance au-dessus de Husum, on rencontre un autre beau défilé, Vindhellen. Ici, la nouvelle route suit aussi la rivière, et, en bien des endroits, elle est taillée dans le roc. Au delà de Vindhellen, la vallée s'élargit de nouveau et l'on arrive en vue de plusieurs fermes et de la vieille église de Borgund, l'une des plus intéressantes de la Norvège. Cette curieuse église et celle de Hitterdal appartiennent au plus ancien style de l'architecture ecclésiastique du pays ; celle de Borgund date probablement du temps de saint Olaf, ou de son fils Magnus. Sa couleur sombre et sa forme particulière attirent tout de suite l'attention de l'étranger. Son clocher est surmonté d'une flèche, et les toits en bardeaux sont ornés de têtes de dragons et de croix. Une galerie basse et ouverte sur le terrain protège une partie de l'édifice, dont les entrées sont couvertes par des porches. L'intérieur, avec ses curieuses découpures et ses arrangements, est presque aussi bizarre que l'extérieur. Un espace d'environ vingt-quatre pieds carrés forme l'enceinte principale et est entouré de dix piliers, derrière lesquels sont des bancs pour

la congrégation. Les anciens fonts baptismaux sont le seul objet en pierre. La nouvelle église, construite pour la commodité des fidèles, — car la congrégation est devenue trop grande pour pouvoir célébrer le service divin dans l'ancienne, — est si près de l'autre, qu'elle en gêne l'effet.

Les jours passèrent agréablement à Laerdal avec ses bons habitants, parmi lesquels je compte beaucoup d'amis, heureux de me voir et avec lesquels je correspond quelquefois. Avant de quitter Husum, la femme de Roar m'offrit des gilets de dessous tissés à la maison, en me disant : « Paul, le temps est froid en Norvège pendant l'hiver, et je les ai faits pour que vous les portiez. » En même temps, elle me remit une photographie la représentant avec son mari et ses enfants. Après un adieu cordial, et la promesse mutuelle de nous écrire, je quittai Husum pour continuer mon voyage.

## CHAPITRE XXXIII

La ferme de Nystuen. — Une maison de refuge. — Vie à Nystuen. — Descente dans Valders. — Costume des habitants. — Hospitalité à Vang. — Étiquette parmi les Bønders. — Caractère du bonde norvégien. — Habilité des bønders. — Rites sacrés d'hospitalité. — Comment je vins à Vang. — Un Storthingsmand. — L'église de Vang. — Un ecclésiastique modèle. — Travaux du pasteur de la paroisse. — Ferme de Haugen. — Comment les invités sont traités. — Naissance d'un enfant à Haugen. — Ferme de Nertröst. — Un baptême. — Danse à Valders. — Amis célibataires.

A une distance de vingt-quatre milles de l'église de Borgund, après une excursion romantique, j'arrivai à la ferme montagneuse de Nystuen, située sur les bords solitaires de l'Utrovand, à 3,162 pieds au-dessus du niveau de la mer et près du point le plus élevé de la route. Cet endroit est le bienvenu en hiver lorsque, glacé et affamé, le voyageur atteint son toit hospitalier et obtient un cordial repas, un verre de vin, une excellente tasse de café et un bon lit. A ce moment de l'année, la foule des touristes a disparu, et, des fenêtres de la chambre chaude, on peut jouir de la vue du lac congelé et du paysage hivernal, avec son ciel sans nuages pendant le jour et ses étoiles scintillantes pendant la nuit; on peut aussi voir arriver une tempête de neige et se féliciter de ces agréables quartiers, ou écouter les sifflements du vent, qui, parfois, fait trembler les maisons et qui les renverserait, si elles n'étaient construites parallèlement à la vallée et selon le sens de la tempête.

Les étés sont très courts ici ; le grain n'arrive pas à maturité, quoique l'herbe soit abondante et qu'il y ait assez de pâturage et de foin pour nourrir en hiver beaucoup de vaches et de chevaux. Les longs et rigoureux hivers ne sont pas solitaires ; car, régulièrement, les gens, dans ces endroits écartés, ont de nombreuses familles, et leurs enfants et petits-enfants en font une colonie. Le vieux Knut Nystuen était le progéniteur d'une kyrielle de descendants. Il a transmis la station à son fils et occupe maintenant, avec sa digne épouse, une maison où se trouvent à l'étage supérieur des chambres pour les invités.

Ils ont leurs plaisirs et la paresse leur est inconnue. Les femmes tissent, filent et tricotent ; les hommes pêchent et chassent ; ils aident aux travaux de la ferme, et vont chercher du bois et du foin, quelquefois à de longues distances.

De Nystuen, la route vers l'est descend rapidement dans Valders, au milieu d'un paysage sombre, animé par la rivière, par des bois de bouleaux, et quelques fermes. A neuf milles environ, on atteint la pointe de Vang Mjösen, à 1494 pieds au-dessus de la mer.

Il est peu de paroisses en Scandinavie dont je me souviens avec autant de plaisir que de celle de Vang. Je n'oublierai jamais les fermes d'Opdal, de Tune, Nertvøst, Kvale, Haugen, Ellingsbø, Bø, Søyne Kattvold, Baggethun, Kvam, Lene, Sparstad, Nordland, et autres. Chaque ferme a son nom en Scandinavie ; quelquefois elles ont été partagées soit par héritage, soit par d'autres causes, et chaque propriétaire bâtit une maison sur la partie qui lui appartient, mais toutes portent le même titre. Là où le sol est bon, il y en a un certain nombre à de courtes distances l'une de l'autre, reliées par des routes grossières et étroites, où peuvent passer les chariots.

Valders est un des districts intérieurs les plus romantiques de la Norvège. Le panorama toujours changeant, qui au nord est lugubre, devient plus gai quand on descend dans Slidre et Aurdal ; dans ce dernier district quelques vues sont exquises, spécialement quand la route gravit la pente orientale de la Tonsaasen, par une montée graduelle de plus de sept milles. La partie septentrionale de Valders est pauvre ; car, de même que dans d'autres parties de la Norvège, les pierres y abondent, la bonne terre est rare, et les familles sont nombreuses ; mais les pâturages de montagne sont riches, et les habitants

tirent un modeste revenu du produit de leurs laiteries. Chaque fois que j'allais à Vang, la seule chose qui m'ennuyât était de décider à quelle ferme je m'arrêterais d'abord, car je ne voulais pas causer de jalousie; aussi, afin de leur faire sentir que je les aimais tous, je faisais une visite à chacun.

Nombreuses sont les semaines charmantes que j'ai passées dans ce séjour arcadien, où les gens semblaient rivaliser entre eux à qui rendrait leur ami Paul plus heureux; rien n'était trop bon pour lui. Peu importait à quel moment il arrivait : jour ou nuit, toujours il était le bienvenu; on plaçait devant lui les meilleurs plats possibles. Je ne pouvais faire de visite nulle part et obtenir la permission de me retirer, sans prendre un bol de lait, une tasse de café, une petite larme de brånvin, ou manger quelque chose. Impossible de refuser, et souvent je me suis trouvé mal à l'aise pour avoir trop bu et trop mangé.

Les culottes de cuir sont passées de mode, et le costume consiste aujourd'hui en une jaquette, un gilet à boutons d'argent, et des pantalons. Les parties fashionables de la toilette sont l'écharpe en laine et le chapeau de feutre rond, que l'on conserve sur la tête dans la maison ou à la danse, dans l'idée que c'est plus comme il faut. Les femmes portent les robes habituelles en vadmál ou autre tissu léger, ou un mouchoir de couleur sur la tête.

Une des particularités du fermier norvégien, c'est que l'étiquette demande qu'un ami qui vient le visiter ignore que l'on a fait des préparatifs pour lui. Le commensal n'est pas plus tôt assis, que le café est mis sur le feu et le manger préparé. Lorsqu'il voit que tout va être prêt, il se lève et dit : « Adieu ! » sur quoi on le prie de rester, et, après une faible résistance, on le conduit à l'étage supérieur, ou dans une chambre voisine. Les tasses de café sont toujours remplies de façon à déborder, car autrement cela semblerait mesquin.

Une autre coutume m'amusait beaucoup : c'est quand on offre le lait ou le brånvin; le commensal refuse d'abord, en disant : « Ne le gaspillez pas pour moi ! » L'hôte insiste pour qu'il boive; alors il le sirote, et rend le bol ou le verre, en disant : « C'est trop. » Une autre démonstration a lieu, et enfin, à la troisième fois, il avale le contenu du verre.



Le bonde norvégien est vigoureux, calme et brave. Sous son extérieur grossier, bat le plus noble cœur ; froid extérieurement, mais facilement amené à l'autre extrême, bon pour la famille et compatissant pour ses bêtes ; il faut le connaître pour l'apprécier. Il est véritablement et honnêtement pieux ; ses sentiments religieux sont profonds et ont été cultivés dès sa plus tendre jeunesse. Il est rare que le fanatisme puisse aveugler son excellente nature et fasse de lui un bigot.

Dans le caractère des hommes et des femmes, il y a une veine de sérénité et de mélancolie, résultat dû, sans doute, à la nature austère qui les environne. Les parents sont bons et indulgents pour leurs enfants, et je ne me rappelle pas en avoir vu se servir envers eux d'un langage grossier, ou les frapper. Les membres d'une famille ont beau coup d'affection l'un pour l'autre, bien qu'ils soient réservés. Les querelles sont très rares ; même dans les fermes les plus communes, je n'ai jamais été témoin de scènes de violence entre mari et femme.

Les fermiers sont très adroits en tout genre de main-d'œuvre. Quand l'un d'eux veut bâtir une maison, ou faire une addition à sa ferme, il va dans la forêt, abat les arbres et se constitue son propre charpentier. Il sait aussi, à l'occasion, être tanneur, bourrelier, forgeron, cordonnier et meunier ; le long de la côte, il construit des bateaux et des navires, et est en outre un pêcheur expérimenté ; il est encore fabricant d'instruments de musique et de meubles, orfèvre et joaillier. Chasseur dans les montagnes, il poursuit l'ours, le renne sauvage et le ptarmigan.

Point de contrée en Europe où les rites de l'hospitalité soient considérés comme plus sacrés que chez les Scandinaves. Le voyageur est à la fois surpris et charmé de voir partout ce beau trait du caractère du peuple. Le pauvre même ne permet pas que l'on quitte sa demeure sans qu'il ait offert quelque chose à manger ; refuser serait offenser sa fierté. Partout l'étranger se souvient de ces paroles de l'ancien Edda :

Celui qui vient comme un hôte  
A besoin d'eau, de serviette et d'hospitalité ;  
Faites-lui éprouver une disposition amicale ;  
Qu'il puisse parler et répondre.

Voici de quelle manière je vins la première fois à Vang. Je voya-

geais sur l'un des steamers qui vont de Bergen au fiord Sogne. Comme d'habitude, je m'étais mêlé au peuple et je bavardais avec les bõnder. Pendant que je dinais avec plusieurs d'entre eux, je remarquai un homme qui nous surveillait et sur le visage duquel passait de temps en temps un sourire de contentement. Ainsi que lui-même me l'apprit ensuite, il était charmé de voir un étranger si libre, et en apparence si heureux dans la société de gens qui, comme lui, étaient des bõnder. Au dessert, il s'approcha et me demanda si je n'étais pas Paul Du Chaillu ; et, sur ma réponse affirmative, il me dit qu'il s'appelait Nils Tune, de Vang, en Valders ; il ajouta qu'il était membre du Storthing et que je serais le bien accueilli à sa ferme. Il comprit que j'étais venu pour étudier la vie domestique des Scandinaves ; il me dit qu'il me présenterait à ses voisins et qu'il était sûr que j'aimerais les gens de Valders. J'acceptai son invitation, et, dès mon arrivée, je pus m'apercevoir qu'il avait favorablement parlé de moi. Partout où j'allai, je reçus, dès la première fois, un charmant accueil.

Nils Tune avait été élu au Størthing par la population de Valders. En Norvège, les constituants ruraux sont les libéraux, et ceux des villes les conservateurs. Il n'y a point de doute qu'un sentiment amer ne règne entre eux. C'est ce que j'ai recueilli dans une conversation avec les bõnder, dont beaucoup croient qu'ils sont méprisés par les *herrer* (seigneurs). Quand ils me parlaient ainsi, j'essayais toujours de les détromper, mais c'était en vain. Un jour Nils, en causant de ce sujet, me dit, avec des yeux flamboyants de colère : « Oui, Paul, bien des gens dans les villes croient que nous ne valons pas mieux que du bétail. » Je ne manquai pas de lui faire des remontrances et de lui citer des gentlemen de Christiania, qui, il le savait, ne méprisaient pas les bõnder.

Entre la grand'route et Vangs-mjösen se trouve la vieille église en bois, et près d'elle le presbytère avec de grands et commodes bâtiments. C'était une âme noble que le pasteur Prest Konow. Il se montrait si généreux envers les pauvres de sa paroisse, que la ferme appartenant au bénéfice de l'église ne pouvait l'entretenir, lui et sa famille. Heureusement, son père, qui habitait Bergen, était riche et lui envoyait de l'argent ; mais il ne l'avait pas plus tôt reçu, qu'il en consacrait une grande part à secourir la détresse du pauvre. Il donnait de la manière la plus silencieuse, suivant en cela le principe de la religion qu'il

professait ; mais, de temps à autre, un homme reconnaissant et chargé de famille, ou une pauvre veuve ne pouvait s'empêcher de raconter ce que le bon pasteur avait fait pour eux ; mais ils se repentaient ensuite de leur faiblesse, sachant qu'ils seraient grondés pour avoir révélé la bonne action qu'il avait faite en secret. Ce n'est point une sinécure que la place de pasteur dans certains districts de la Norvège, soit à l'intérieur, soit près de la mer. Il est des paroisses qui sont très vastes et qui s'étendent même jusqu'à des contrées inhabitées ; les hameaux étant éloignés les uns des autres ne peuvent naturellement pas entretenir un pasteur pour chaque église. C'est pourquoi des chapelles sont souvent bâties à une grande distance de l'église paroissiale et l'on ne peut y arriver que par des sentiers, ou d'étroits chemins montagneux. Un calendrier pour l'année désigne l'époque où aura lieu le service en chaque endroit ; et, qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il fasse beau ou affreux, il faut que l'ecclésiastique, à cheval ou dans sa carriole, arrive à l'église, mouillé, à moitié mort de chaleur, ou presque gelé. Il n'est pas rare qu'un pasteur soit chargé de trois ou quatre églises ; le service ne peut donc y être fait qu'une fois en trois ou quatre semaines, et même seulement quatre fois par an. Quand les églises sont dans le voisinage d'un fiord, il doit y aller en bateau et souvent par des temps fort mauvais. Les ecclésiastiques norvégiens sont instruits ; beaucoup parlent une ou deux langues étrangères, et habituellement l'anglais. Ils sont hospitaliers et bons ; dans bien des pauvres districts, ils donnent seuls l'exemple d'une plus haute civilisation, le presbytère étant un endroit où l'on peut apprendre la propreté. Il n'est point de classe assurément dans laquelle ne se trouvent des brebis galeuses ; mais, en règle générale, le clergé scandinave est aimé et respecté.

Le digne pasteur de Vang était un zélé conservateur et ne s'accordait pas très bien avec le radical storthingsman, Nils Tune, qui était plus avancé en politique et défendait le progrès en demandant l'abolition de lois qu'il croyait surannées, ou qu'il aurait voulu voir abrogées, entre autres quelques-unes touchant les privilèges de l'Église luthérienne.

Mes visites au presbytère étaient celles qui m'offraient le plus d'agrément, et le généreux pasteur aurait voulu que je demeurasse plus longtemps avec lui ; il ne pouvait comprendre que j'aimasse à vivre avec

les fermiers et partager leur nourriture. Parmi mes nombreux amis, je dois compter les gens de Haugen et de Nertröst. La maison d'habitation de Haugen avait un étage supérieur auquel on arrivait du porche par un escalier rapide comme une échelle, et qui consistait en une grande chambre et deux petites. Ainsi que cela est toujours le cas, cette partie du bâtiment était tenue scrupuleusement propre et réservée aux invités. L'étage inférieur avait été arrangé de la même manière, à l'exception que, d'une des petites chambres, on avait fait la cuisine avec une cheminée ouverte dans un coin. Les grandes chambres du bas et du haut étaient chauffées par des poêles dont on se sert beaucoup dans Vang, car les bouleaux sont rares. Thomas Thomasson et sa femme Guri ne pouvaient jamais assez faire pour moi, et leur bon vieux père, dont on lisait l'honnêteté et la débonnairété sur la figure, pensait que rien n'était trop bon pour moi dans Vang. Trois enfants, une servante et un domestique, complétaient le ménage. Un petit jardin touchait à la maison, et l'on y avait planté des groseillers et un peu de navets.

La coutume veut que le convié mange seul. Dans la chambre à lui destinée, la table est mise avec une belle nappe blanche, des fourchettes et des cuillers d'argent; après que le repas est servi, la femme qui veille sur l'invité le laisse seul et ne vient qu'une fois ou deux pendant le repas pour l'engager à manger davantage. Pour quelqu'un qui avait l'intention de passer quelques années en Scandinavie, la perspective de cette manière solitaire de manger n'était pas fort gaie; aussi, en arrivant à une ferme, après avoir obéi pendant un jour ou deux à ces procédés cérémonieux, j'insistais invariablement pour rompre cette règle et pour manger sur la simple table en bois avec la famille et les gens de la ferme, au grand déplaisir de la maîtresse de la maison. Quand j'avais gagné ce point, il y en avait d'autres presque aussi difficiles à emporter: celui de faire remplacer pour moi la cuiller d'argent par une autre en bois, comme le reste de la famille. Les fermiers sont très fiers de ces cuillers brutes; chaque membre de la famille a la sienne avec ses initiales gravées sur le manche. Les autres points furent de me permettre de prendre un morceau de galette au lieu d'assiette, si l'on ne se servait pas généralement de cette dernière; de mettre ma cuiller dans le grand plat de grôt comme les autres, et de me servir moi-même du lait caillé. Quand ce lait était trop aigre, la

femme insistait toujours pour que je prisse du lait doux, et cela, je ne le refusais pas.

Une nuit, à Haugen, pendant que je dormais à poings fermés, je fus réveillé en sursaut par une secousse assez rude, et, en ouvrant les yeux, je vis mon ami Thomas debout devant mon lit, tenant une chandelle d'une main, et de l'autre une bouteille et deux petits verres. « Paul, dit-il, vous avez sans doute entendu crier ma femme, il y a quelques moments; elle vient de mettre au monde un bel enfant. » Sans rien dire de plus, il posa la chandelle sur la table, et, remplissant les deux petits verres, il ajouta : « Célébrons l'événement en vidant nos verres. » Refuser aurait été une haute inconvenance et un grand manque d'amitié; je souhaitai donc longue vie au nouveau-né et promptes relevailles à l'accouchée.

Lors de la naissance d'un enfant, il est de coutume que les femmes des voisins fassent cuire un plat de *flödegröd* (c'est un potage cuit avec de la crème au lieu de lait, ou un pudding au riz) et l'apportent à la convalescente; il se produit, en ce cas, une bonne dose de rivalité entre les matrones, qui s'efforcent de se surpasser l'une l'autre dans la qualité et dans la quantité du plat.

Nertröst était une des meilleurs fermes de Vang. Il y avait deux maisons, l'une pour les invités et pour la garde des vêtements de la famille. John Nertröst était un excellent garçon, un beau spécimen d'homme de Valdres, bon, loyal et actif. Sa femme, Sigrid, fille d'un bonde qui demeurait à quelques milles plus bas dans la vallée, aurait pu passer pour le modèle des ménagères, et, comme son mari, me portait beaucoup d'affection. Ils ne pouvaient jamais assez faire pour moi; les peaux de mouton de mon lit étaient propres, blanches, et douces comme du duvet; ce sont d'excellentes protectrices contre les rhumatismes, dont je n'eus jamais le plus léger symptôme. Peu importait que mes courses eussent été courtes ou longues, je devais avoir faim à mon retour. Le matin, de bonne heure, étant encore au lit, on m'apportait une tasse de café. Chaque fois que je demandais un cheval, il était prêt; si je voulais aller quelque part, le bon John tenait toujours à m'accompagner.

Un jour, il y eut un baptême à Nertröst, car la famille s'était accrue. Il fut suivi d'une fête, et quelques jours avant on me recommanda

spécialement de ne pas aller faire de visites au loin, car on voulait m'avoir sous la main. En semblable occasion, le pasteur et sa femme sont toujours invités, ainsi que les membres des familles respectives et les amis. Ce fut un moment agréable; on sortit des armoires les plus belles porcelaines, ainsi que les cuillers et fourchettes d'argent; il y eut abondance de viandes, de gâteaux et de puddings.

Les gens de Valders sont de grands danseurs et experts dans le Halling, dont le grand exploit consiste à toucher de temps en temps, avec un pied, le plafond qui, régulièrement est à neuf pieds du plancher. Une des danses nationales les plus caractéristiques est celle du saut, dont une partie consiste pour la fille à tenir son danseur par le bout de ses doigts et de faire autour de lui une pirouette avec une telle rapidité, que sa jupe se gonfle comme un ballon et se lève quelquefois jusqu'au genou; mais par un adroit mouvement de la main, elle la repousse en bas. Quand on se rend à une partie semblable, il faut renoncer à respirer librement, même si l'on ne danse pas. La chambre du bas sert de salle de danse et toujours elle est comble jusqu'à la suffocation, car on fait des invitations générales. Tous les jeunes gens et même les vieux prennent part à la fête. Une lampe, mise à l'abri de tout danger, éclaire faiblement la salle; les chaises, tables et bancs ont été enlevés; le violoneux se tient dans un coin. Au bout de quelque temps, afin de l'engager à jouer avec plus d'entrain, la compagnie jette quelques pièces de monnaie dans son chapeau et une nouvelle danse recommence. La foule est ordinairement si grande, que c'est à peine s'il y a assez d'espace pour se mouvoir, et l'atmosphère devient tellement intolérable, que la chambre doit être en partie évacuée. Parfois les garçons cachent des bouteilles de bránvin, et invitent leurs amis à venir boire à la sourdine. La fête dure presque toujours jusqu'au matin.

Au nombre de mes meilleurs amis célibataires, je compte Ole, Laris et John. Quand j'étais en Vang, ces bons garçons auraient été malheureux si j'avais passé un jour sans les voir. Ils avaient décidé que Paul ne passerait pas une journée solitaire dans leur hameau, et ils ne cessaient de dresser des plans pour mon amusement : soit un dîner, soit un souper avec des demoiselles dans une de leurs fermes, ou chez un de leurs parents. Quelquefois nous allions ramer jusqu'à l'autre

côté du lac, nous passions un jour ou deux chez leurs connaissances, qui avaient préparé une fête pour moi. Ces trois amis poussèrent si loin leur affection, que, pendant tout un hiver, ils allèrent tourmenter le pasteur, simplement parce qu'ils désiraient s'entretenir avec moi en anglais quand je reviendrais l'année suivante.

Le chagrin s'introduisit aussi dans le hameau de Vang, et ces braves gens durent prendre le deuil; car la mort avait posé sa froide main sur une vieille veuve très respectée de cet endroit.

C'est le dimanche qui est généralement affecté aux funérailles comme aux noces. La coutume veut que l'on garde le corps un certain nombre de jours avant l'enterrement. Le temps de l'accomplissement des derniers rites sacrés approchant, le fils aîné de la défunte fit dans sa ferme des préparatifs pour recevoir les pleureurs, et invita des amis à la *begravelse* qui devait durer trois jours, proportionnellement à la fortune de la famille.

La veille de l'enterrement arrivèrent les parents et ceux qui demeuraient au loin; le décorum le plus complet régnait et l'on mangeait en silence. Habituellement, les invités apportent ou envoient des provisions, et comme la porcelaine et les ustensiles de ménage ne sont pas suffisants en de telles occasions, les voisins prêtent les leurs. Le matin des funérailles, la maison était pleine de monde; chacun avait l'air solennel et l'on ne causait qu'à voix basse. Quand l'heure du départ sonna, tous jetèrent un dernier regard sur la défunte; alors le cercueil (de simples planches unies) fut cloué et mis sur un traîneau, quoiqu'il n'y eût point de neige par terre; on le recouvrit d'un drap de laine noire. De nombreux véhicules suivirent le corps; car les fermiers montent en voiture en semblable occasion, comme marque de déférence. Quand on arriva au cimetière, distant d'à peu près un demi-mille, le curé attendait; il lut le service des trépassés et jeta trois pelletées de terre sur le cercueil, qui fut ensuite descendu dans la fosse; tous ceux qui étaient présents jetèrent de la terre dessus, et le trou fut rempli au milieu du silence le plus profond.

Tous alors retournèrent à la maison mortuaire, qui, dans cet intervalle, avait subi une métamorphose complète; on avait installé de grandes tables avec des nappes blanches, et elles étaient chargées de victuailles. D'abord, la portion masculine de l'assemblée fut

invitée à prendre un petit verre de br nvin; puis on prononça une bénédiction et les convives s'assirent à leurs places respectives; le diner commença. Longtemps avant la brune, la majeure partie des convives était en pleine hilarité, car on avait bu beaucoup. On avait servi de tout avec autant d'abondance que dans une fête joyeuse et beaucoup ne dormirent pas. Le lendemain se passa à manger et à boire, et un étranger se serait cru à un banquet de noce et non   une *begravelse*.

Un bon fermier supposa qu'en Amérique nous devions faire bien autre chose en semblables occasions, le peuple y étant si riche! Quand je lui eus dit que nous ne mangions ni ne buvions rien et que nous rentrions directement chez nous après l'enterrement, il s'écria : « Sont-ils donc si ladres dans votre pays? » L'idée que l'on allait aux fun raillles sans avoir rien à manger ou à boire, le frappa comme une vilenie, et il tourna le dos en signe de dégoût.

Le souvenir de ma dernière visite à Vang est encore vivant en moi, et surtout celui des deux jours qui précédèrent mon départ. J'avais à voir tous mes amis, même au delà du lac, et je dus manger partout où j'allai. Le dernier soir, j'étais absolument abruti; car j'avais dû prendre part à trente repas en deux jours, boire trente-quatre tasses de café et autant de *skal*. Pas moyen d'y échapper; j'avais mangé chez leurs voisins, pourquoi ne ferais-je pas de même chez eux? N'allais-je pas partir pour l'Amérique? ne seraient-ils pas longtemps sans me revoir?

Quand je pris congé, la mère et les filles me tendirent des bas de laine, des gants, des mitaines, ou des poignets et me dirent : « Paul, nous les avons faits pour vous, gardez-les en souvenir de nous. » Souvent mes initiales ou les leurs étaient brodées sur ces objets. Quelques-unes me donnèrent une bague en argent, une broche, ou autre témoignage d'amitié. De vieilles matrones se montrèrent plus pratiques : « Paul, dirent-elles, prenez ce fromage et ces saucisses. » Les remontrances eussent été vaines; on répondait toujours : « L'Amérique est bien loin, et vous pouvez avoir faim pendant la route. »

Je fus profondément touché des sentiments douloureux que causa mon départ. Je vis des larmes dans leurs yeux, et la



tristesse de leurs visages était plus éloquente que leurs paroles. « Paul, me dirent-ils, ne nous oubliez pas ; écrivez-nous d'Amérique. Vous serez toujours le bienvenu ici ; Dieu soit avec vous sur le vaste Océan ! » Et ils me serrèrent la main. Quand je quittai le hameau, John n'était pas chez lui ; mais Ole et Lars m'accompagnèrent pendant une assez longue distance, dans une tristesse presque silencieuse.

Bien des mois se sont écoulés depuis que je n'ai plus rien appris de Vang. — Une chose ou l'autre m'a empêché d'écrire, mais je me rappelle souvent les bons amis que j'y ai laissés ; leurs excellentes figures sont toujours devant moi et j'entends résonner à mes oreilles leurs exclamations de bienvenue. Je chérirai toujours le souvenir des jours heureux que j'ai passés au milieu d'eux. Bien des jeunes gens et de belles filles se sont mariés ; de timides fillettes sont devenues d'avenantes demoiselles ; le temps, dans sa course, a amené force changements, heureux et tristes. Le bon gouverneur Wangensten, de Kvam, est mort ; bien touchante est la dernière lettre qu'il dicta pour moi à son fils, lorsqu'il avait à peine la force de signer son nom. Il parle sans récrimination ni plainte de ses souffrances et de sa fin prochaine et ajoute : « Quoiqu'il soit probable que je ne serais plus là quand vous reviendrez ici, ne manquez pas de vous arrêter à Kvam ; vous y serez bien accueilli par ma famille. » Nils Tune aussi a quitté ce monde, et, sur sa tombe, la rancune politique a été oubliée et pardonnée ; il fut honnête et incorruptible.

J'aime beaucoup à lire les lettres de mes amis de Vang. Maris, femmes, filles et fils m'écrivent affectueusement, et rien ne me charme plus que les missives des enfants. — Sigrîd Neströst, la femme de John, me mande : « La petite Berit (leur fille) pleure parce qu'elle ne peut écrire à Paul ! » La petite Anna Hangen m'a envoyé, dans une lettre de son père, un cœur et une bague en perles de verre. Ole, qui s'est marié depuis, m'écrivit : « Pendant Christmas (Noël), nous avons eu beaucoup de réunions, dans lesquelles nous avons porté des toasts à notre ami Paul, et John a composé deux strophes que nous avons chantées ! » Je les donne ici :

Maintenant, à la Noël, il y a de la joie,  
Dans le Nord, comme dans le Sud,  
A l'arbre de Noël et au dîner.  
Ici le toast à Paul est vidé à fond,  
Selon la coutume du Nord.

Un toast à Paul Du Chaillu :  
Donnons-lui une aimable fille,  
Qui pourra embellir sa vie ;  
Une heureuse nouvelle année,  
Voilà ce que lui souhaitent  
Lars, Ole, John, et tous, jeunes et vieux.

## CHAPITRE XXXIV

Norvège méridionale. — Un longue grande route. — La population fermière. — Belles fermes. — Maisons confortables. — Villes de Norvège. — Comment on maintient la paix publique. — Pieux excursionnistes. — La demeure d'un juge. — Prestation de serment. — Saetersdal. — Un peuple de haute taille. — Costumes du Saetersdal. — Vieux Stabburs en Osse. — Caractère du peuple du Saetersdal. — Valle. — Paul Paulsen.

La Norvège, à son extrémité méridionale, forme un audacieux promontoire d'environ 200 milles de largeur dans sa partie la plus développée, et de 125 milles de longueur, se terminant à Lindesnaes, en latitude 57° 59'. — Ce vaste territoire est borné à l'ouest par la mer du Nord, et au sud, ainsi qu'à l'est, par le Skager Rack, dont l'extrémité intérieure est, pour ainsi dire, le fiord Christiania, qui court du nord au midi. Les fiords n'ont pas la grandeur de ceux plus du nord. Les seuls terrains plats de la côte de Norvège, Listerland, Dalaren et Jaederen, se trouvent ici. A Listerland, trois phares sont tout près l'un de l'autre, et ont été ainsi construits pour qu'on les voie séparément en cas de danger. Une grand'route borde la côte de Christiania au cap Tungnaes à quelques milles au nord de Stavanger, distante de 500 milles, où le fiord Bukne empêche d'aller plus loin. — C'est une continuation du grand chemin qui court le long des rivages de la Suède et de la Norvège, depuis Haparanda jusqu'à Christiania, distance d'environ

200 milles. On y voit de nombreuses rivières sur les eaux desquelles on fait flotter les bois en immenses quantités, car les grandes forêts y sont très communes.

Les vallées renferment les meilleurs districts a ratoires de Norvège, et leur population fermière est toute différente de celle que nous avons décrite dans les montagnes. Dans les fermes confortables, les maisons sont peintes en blanc et ont des toits en tuiles rouges, à la vieille mode hollandaise. Des pianos, des livres et des journaux prouvent la culture de ces gens dont les habitations sont entourées de vergers et de jardins. Tout le long de la route de Christiania à Drammen, on a des vues charmantes sur la mer et sur le pays, et, en longeant la côte, le trajet est des plus beaux. La planche suivante, qui représente Hof, donne l'idée des maisons d'une ferme importante.

Le dimanche, les fermiers vont à l'église, avec leurs familles, dans des voitures et des carrioles de fantaisie. Les hommes portent habituellement de hauts chapeaux de soie, ou des feutres avec de larges rubans gris ou noirs; en été, ils mettent des vestes de toile. Les femmes, en chapeau, bonnets, châles et jaquettes, sont vêtues comme les fermiers de l'Angleterre ou des États-Unis. Après l'église, ils tiennent des réunions hebdomadaires dans lesquelles les commérages vont leur train.

La Norvège est une contrée particulière, en ce que ses cités et ses grandes villes, à quelques exceptions près, sont situées sur la côte. On s'y adonne principalement aux pêcheries et au commerce des bois. Celles qui sont consacrées aux affaires de bois sont construites près de l'embouchure de rivières et de cours d'eau qui coulent à travers le pays où l'on trouve de vastes forêts, tandis que celles qui s'occupent des pêcheries sont localisées dans la position géographique la plus avantageuse. Plusieurs villes augmentent d'importance; d'autres demeurent sans changement, ou tombent en décadence, selon que le hareng quitte telle ou telle partie de la côte.

La plupart ont été construites pour se conformer aux irrégularités du bord rocheux ou des collines pierreuses qui les ceignent de tous côtés, et les maisons sont perchées sur chaque roc en saillie, ce qui produit un singulier effet. La propreté des rues est remarquable; les maisons sont en bois et bien peintes. Il n'y a point de centres manufacturiers, ni de grandes industries du fer en Norvège. Certaines

villes, quoique petites, sont très riches; plusieurs marchands passent pour être millionnaires; ils possèdent de nombreux navires qu'ils envoient dans toutes les parties du monde; les entreprises de transport sont extrêmement importantes en Norvège. La petite ville qui m'a produit le plus d'impression par son activité est Arendal. Il y a peu d'années, elle a été détruite par le feu; les maisons en bois ont été remplacées par d'autres en briques enduites de stuc, et les magasins ont des devantures en glaces importées de France.

La paix publique est maintenue par un petit corps de policiers; car le peuple respecte la loi; et le brigandage ainsi que le vagabondage son



Ferme de Hof, à Aker.

inconnus. La configuration du pays interdit l'exécution de chemins de fer; c'est-à-dire que, matériellement, on pourrait en établir; mais le coût en serait si considérable que jamais l'exploitation ne deviendrait rémunératrice. Les communications par bateaux à vapeur sont très développées.

J'ai souvent rencontré, pendant les mois d'été, sur les steamers, des troupes de personnes appelées lāsare (piétistes), que le bon peuple regardait comme des espèces de religionnaires fanatiques et sentimentaux. Dès qu'ils étaient montés à bord, ils chantaient leurs hymnes et continuaient ainsi pendant toute la traversée, jusqu'à leur campement.

Connaissant l'hospitalité de ce peuple, j'avais coutume, lorsqu'une maison attirait mon attention, d'arrêter mon cheval devant la porte et

d'y entrer. Depuis une couple d'heures, j'avais quitté Holmestrand, village pittoresque au pied de falaises boisées, et je venais de passer le hameau de Sande, lorsque j'arrivai à une belle maison ; je mis pied à terre et j'entrai. A ma grande surprise, je fus accosté par deux jeunes femmes habillées à la dernière mode. Je vis sur-le-champ que ce n'étaient pas des filles de fermiers ; je m'excusai sur la manière peu cérémonieuse avec laquelle je m'étais approché et je fis mine de me retirer, mais elles me prièrent de rester.

La maison où je fus introduit était la résidence d'un juge qu'une de ces dames fit appeler et qui me salua en anglais. Il était déjà âgé, mince et maigre, avec le visage brûlé par le soleil. Il venait de quitter la charrue ; car, bien qu'homme de talent dans sa profession, il ne dédaignait pas les durs travaux de sa ferme.

Dans le cours de la conversation, nous parlâmes des lois du pays et j'écoutai avec beaucoup d'intérêt de quelle façon solennelle on administre le serment aux témoins en Norvège ; j'admirai l'exhortation émouvante et élaborée qui l'accompagne, conformément à l'article 8, chapitre XIII, du cinquième livre des Lois, prouvant le caractère religieux du peuple et quelle sainteté il accorde à la vérité.

Toute personne qui prononce un serment lève trois doigts : le pouce, l'index et le médium. Le pouce représente « Dieu le Père », l'index « Dieu le Fils », et le doigt majeur « Dieu le Saint-Esprit ». Les deux autres sont infléchis dans la main ; l'annulaire représente l'âme qui est cachée dans l'homme, et le petit doigt, le corps, précisément parce que le corps est de peu d'importance, comparé à l'âme. Toute la main symbolise le Dieu tout-puissant, éternel et créateur, qui a fait l'homme et toutes les choses du ciel et de la terre.

L'exhortation prononcée en cette occasion est calculée pour produire une profonde impression. Elle commence ainsi : « Toute personne qui est assez impie, assez corrompue, et assez hostile à elle-même pour prêter un faux serment, ou ne pas tenir le serment juré, pèche comme si elle disait : « Si je fais un faux serment, que Dieu le Père, » Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit me punissent ! que la bonté paternelle, la grâce et la miséricorde de Dieu, le Père céleste qui m'a créé » et toute l'humanité à son image, ne me profitent pas, et que, moi, comme » pécheur endurci et transgresseur obstiné, je sois puni éternellement

» en enfer ! » Cette exhortation qui est très longue, conclut ainsi : « Quand une personne prête un faux serment, c'est comme si elle disait : « Si » mon serment est faux, que tout ce que je possède en ce monde soit » maudit ! maudits soient mon champ, ma terre, ma prairie ! que je ne » puisse jamais jouir de leurs fruits ! maudits soient mon bétail, mes » bêtes, mes moutons, et que, dès ce jour, ils ne me donnent plus aucun » bénéfice ! que je sois maudit en tout ce que j'entreprendrai ! » O homme ! réfléchis sérieusement et vois quelle sentence sévère, terrible, prononce sur lui-même celui qui profère un faux serment. Un chrétien pieux doit être alarmé et trembler sur les conséquences auxquelles entraîne un parjure ; celui qui le commet s'éloigne de Dieu, s'exclut de ses bénédictions temporelles et éternelles, se sépare de la communion chrétienne, enfin il est perdu et damné, corps et âme. C'est pourquoi, un chrétien se gardera de prêter un faux serment ou de jurer légèrement, si le bon état et le salut de son âme lui sont chers. Que le Dieu tout-puissant nous l'accorde par son cher Fils, notre Seigneur Jésus-Christ. *Amen.* »

En courant le long du promontoire, on voit plusieurs vallées grandes et intéressantes ; entre autres, celle du Saetersdal, où habite un peuple remarquable. Depuis la ville de Christiansand, qui a une population d'environ 12,000 âmes, une bonne route carrossable conduit un peu au delà de l'église de Valle, à 98 milles environ de la ville ; après quoi, un sentier mène à 23 milles plus loin, près de l'église de Bykle, d'où un autre s'étend jusqu'à la grande route de Thelemarken ou de Stavanger.

Une particularité qu'il est bon de remarquer dans les vallées de la partie la plus méridionale de la Norvège, c'est qu'elles courent du nord au sud. En été, on peut faire la route du Saetersdal en partie par eau, sur de petits steamers qui parcourent les lacs de Kyle et de Bygland, au bout desquels on trouve des abris confortables pour la nuit. Le touriste qui explore cette vallée peut se préparer à des déboires. La nourriture et les commodités de la vie y sont de la sorte la plus ordinaire, et des légions de puces, de l'espèce la plus vorace, empêcheront de dormir celui qui a la peau sensible. Les gens du Saetersdal ont la réputation d'être extraordinairement sales ; mais je ne les ai pas trouvés pires que ceux d'autres districts montagneux. Ils se ressemblent en malpropreté, quoiqu'il y ait des exceptions. Souvent

ils dorment enveloppés dans des peaux de mouton sans le moindre vêtement sur eux.

Les hommes du Saetersdal sont les plus grands et les plus forts



Costumes de Saetersdal.

de la Norvège, et, je crois, de toute la péninsule. J'ai lu dans une des publications annuelles de la *Turistforening*, que la taille moyenne des hommes, prise par un gentleman, à Osstad, lorsqu'ils sortaient de l'église, était de cinq pieds dix pouces. Leur costume est très particulier. Les hommes portent des pantalons qui montent jusqu'aux aisselles, et une veste courte agrémentée d'ornements d'argent. Les femmes ont les robes les plus courtes de la Norvège; leurs jupes de laine bleu foncé, ornées au bord de rubans de



couleurs voyantes, atteignant juste au-dessous du genou, laissent généralement voir leurs jarretières qui consistent en rubans de laine de couleur éclatante. Ce costume leur permet d'étaler avec avantage leurs mollets bien formés, dont elles sont très fières. Il ne faut pas que le



Femme du Saetersdal.

spectateur se montre trop prude lorsqu'elles se penchent en avant pour faire la cuisine ou autre besogne ; car il verra souvent plus haut que la jarretière. Les robes de femmes sont garnies de beaucoup d'ornements en argent ; de grandes broches de forme particulière en retiennent le haut, et quelquefois elles ceignent leur taille de ceintures de cuivre d'un beau travail.

Ici, comme en Thelemarken, on voit de vieilles maisons avec des piazzas, dont quelques-unes ont dans le toit le trou primitif pour laisser échapper la fumée. On trouve ici encore le « stabbur » (décrit dans ce même volume page 476) structure de forme particulière. A Osse, il y en a deux avec des chambranles sculptés et des croix au-dessus, qu'aux temps anciens on croyait être une protection contre les sorcières.

Les habitants du Saetersdal, sous bien des rapports, diffèrent des Norvégiens en disposition et en caractère. Ils sont tous querelleurs lorsqu'ils ont absorbé trop de boisson et se servent volontiers du couteau. Je ne connais point d'autre partie de la Norvège où les gens soient aussi adonnés aux liqueurs fortes ; mais je dois dire que, toutes les fois que je me suis trouvé au milieu d'eux, ils m'ont traité amicalement, et que beaucoup sont exempts du vice d'intempérance.

A Valle, je m'arrêtai à une ferme appartenant à mon homonyme Paul Paulsen. Il ne comprenait pas comment je pouvais parler le Norvégien et s'obstina à soutenir que, si je n'étais pas un de ses concitoyens, mon père en était un. Lorsqu'il me demanda mon nom, je lui répondis : « Paul. — Votre père s'appelait-il aussi Paul ? » Sur ma réponse affirmative, le bon garçon s'écria : « Alors vous vous appelez Paul Paulsen (fils de Paul), et certainement vous êtes un Norsk (Norvégien). »

De Saetersdal, je continuai ma route à travers les montagnes vers Thelemarken.

## CHAPITRE XXXV

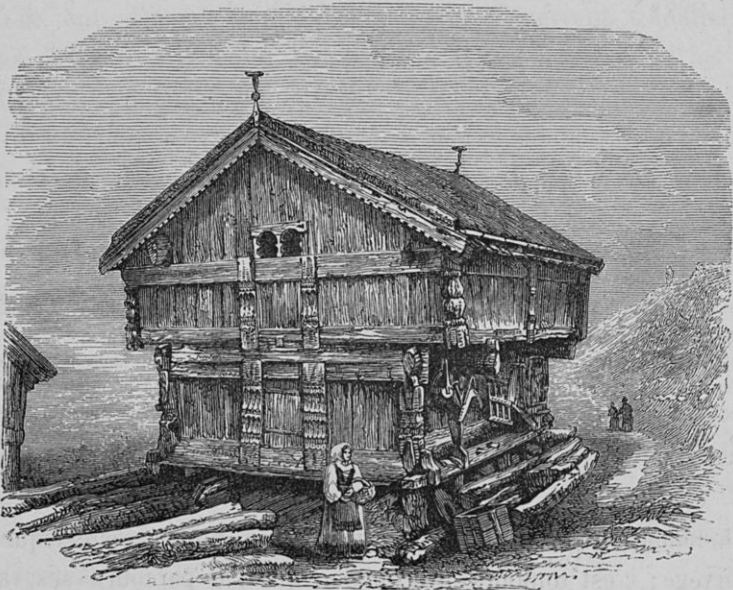
Thelemarken. — Un beau type de peuple. — Costumes. — Mécomptes en voyage. — Une chambre dans une vieille ferme. — Entrées dans Thelemarken. — Le Bandaks-Vand. — Mines d'argent de Kongsberg. — La ferme de Bolkesio. — Un riche fermier. — Maison intéressante à Bolkesio. — Le lac Tin. — La Riukandfoss. — Le lac Silgiord. — Ma première connaissance avec le Silgiord. — Je suis les troupeaux de bétail. — Réception de mes amis de Thelemarken.

Thelemarken est une des provinces les plus caractéristiques de la Norvège; c'est toujours avec plaisir que j'ai parcouru ses vallées et que je me suis mêlé à ses habitants. Ceux-ci sont grands, bien bâtis, à l'air intelligent, et me rappellent les Dalécarliens de la Suède.

La province est divisée en supérieure et en inférieure. Dans la Thelemarken inférieure, comme dans le Saetersdal, les hommes portent des pantalons qui montent jusque sous les bras, mais de nuance foncée et de forme différente, et un gilet très court et bizarre de coupe, sur lequel ils mettent une jaquette blanche de forme encore plus étrange; les boutons sont d'argent, et le tout est loin d'être gracieux. Les femmes sont vêtues en vadmál épais et foncé; leurs robes descendent plus bas que celles du Saetersdal, mais leurs jupons sont également bordés de larges rubans voyants; le corsage paraît tout particulier; c'est un corset

bas avec lanières traversant les épaules, sur lesquelles saillit la chemise très montante et à longues manches; lorsqu'elles sortent, elles ajoutent habituellement à cette tenue une sorte de jaquette flottante. A l'église, ou en d'autres occasions solennelles, elles portent des gants et des bas en drap brodé de fleurs éclatantes; la coiffure consiste en un mouchoir de soie arrangé en turban, avec les bouts tombant derrière sur la taille.

Un fort mécompte, lorsqu'on voyage en cette province, c'est la



Stabbur

pauvre nourriture que l'on sert aux stations; les aliments y sont du genre le plus commun et peu appétissants pour celui qui n'y est point accoutumé. Les vallées sont très irrégulières en toute direction, et la plupart des moyens de communication ont lieu par de simples routes de paroisse qui mènent à des endroits écartés et à d'anciennes fermes.

Parmi les styles de construction les plus caractéristiques de ces vieilles fermes, il faut citer le stabbur, où l'on conserve généralement les hardes et les provisions de la famille. Dans la maison d'habitation, on voit des chambres originales où sont de vieux bois de lits auxquels on monte par un degré élevé; des tablettes sur lesquelles on garde la Bible

ou quelque livre sacré ; des buffets renfermant des cafetières, des pots, en vieille porcelaine ; çà et là, des inscriptions bibliques, et d'anciennes chaises faites d'un seul bloc de bois.

Le voyageur entre dans Thelemarken soit par eau, par les fiords Eidanger, à Skien, et de là par canal à Nordsjø, ou par terre de Christiania, par Drammen et Kongsberg. Du nord, une magnifique grand route de Odde sur le Norvanger, traverse jusqu'à Røldal ; sa plus grande élévation atteint 3,500 pieds au-dessus du niveau de la mer ; puis de l'Haukelid, on descend vers Silgiord. Une autre route s'embranché au sud par le Bandaks-Vand, sur les bords duquel est situé le hameau de Laurdal, où, en contraste avec le district sauvage de la Thelemarken supérieure, l'on voit de grands ormes, des tilleuls, des trembles, des frênes, des aunes et des sycomores ; le pommier, le cerisier, le noyer, — le dernier peu commun en Norvège, — sont ici chargés de fruits. Dans les champs, ils sont taillés de manière que leur ombre ne puisse retarder la croissance des récoltes. Le lac se trouve à 210 pieds au-dessus de la mer, et Laurdal est un endroit bien protégé.

Le lac Bandaks a une longueur de 30 milles, mais à peine un mille de largeur ; la scène est sauvage et l'eau d'un vert olive foncé ; les montagnes voisines portent des pins et des sapins jusqu'à leurs cimes. Depuis le lac, à travers une série d'autres lacs, on peut arriver à la mer, à l'exception d'un trajet en voiture de 14 milles, de Straengen à Ulefos.

Une année, vers la mi-août, je me trouvais à Kongsberg, qui a une population de 5,000 âmes et est bâtie sur les bords de la Laogen, à 500 pieds au-dessus de la mer. Cette ville est célèbre par ses mines d'argent, dont la plus productive est la Kongens-Grube, qui atteint déjà une profondeur de 1800 pieds.

En quittant Kongsberg, une course de 20 milles me conduisit à une forêt, sur un plateau élevé de 1700 pieds au-dessus de la mer. Je descendais un ravin à travers un bois sombre, lorsque tout à coup s'offrit à ma vue la ferme de Bolkesiø, à 1240 pieds au-dessus du niveau de la mer. Je ne connais pas en Norvège de ferme aussi pittoresquement située et avec un paysage aussi particulièrement superbe. Elle est comme nichée dans des collines couvertes de sapins dont la sombre couleur contraste avec les vertes prairies et les champs qui l'entourent. Le lieu est en partie enfermé dans des montagnes stériles sur lesquelles

apparaissent des taches de neige. On remarque ici, dans une vallée agreste, deux lacs qui, en apparence, se recouvrent l'un l'autre : le Bolke, de forme triangulaire, à 1000 pieds, et, un peu plus loin, le Tol, à 690 pieds au-dessus de la mer. Partout de petits courants d'eau claire ruissellent sur les rampes des collines, remplissant l'air du doux murmure de leurs ondes.

Ole Gulliksen Bolkesiö, le propriétaire du lieu, appartenait à l'une de ces vieilles familles norvégiennes dont la généalogie se perd dans les siècles passés. Il possédait, dit-on, plus d'un quart de million de dollars ; c'était le vrai type du bonde travaillant dans les champs comme le dernier ouvrier de sa ferme.

La *stue*, ou maison, était à l'unisson des environs ; elle avait un étage ; dans la salle commune, au rez-de-chaussée, on voyait gravé dans le bois, 1778 (date de la l'achèvement du bâtiment) et « Soli Deo Gloria ». Dans la chambre du premier étage, deux lits, semblables à des coques de navire, avaient été établis le long des murs ; l'intérieur était peint en bleu et on avait orné l'extérieur de fleurs tirant l'œil. Par les inscriptions en vieux norvégien, on pouvait voir sur-le-champ les sentiments religieux du constructeur. Sur l'un était écrit en mauvaise orthographe : « Dieu veuille donner de la race à toutes les bonnes créatures ! » Dans une autre partie, on lisait : « On hérite des maisons et des biens des parents, mais une femme sensible vient du Seigneur. » Ailleurs encore : « Confiance en Dieu ! » Je fus incapable de traduire le reste. Dans un coin, il y avait un cabinet avec les lettres O. E. S. B. et dessous : 1797.

A 17 milles environ à l'ouest de Bolkesiö, on atteint le bout du lac Tin, sur les eaux duquel navigue un petit steamer. Les rives du lac sont absolument norvégiennes, avec leurs montagnes couvertes de forêts jusqu'à leur sommet. Vers le nord, sur la rive occidentale, on entre dans une partie du lac appelée Vestfiord, courant à l'est et à l'ouest ; la scène augmente de beauté et le paysage rappelle Hardanger. De ce fiord, une belle vallée étroite, la Vestfiorddal, a sur sa gauche Gaustad, qui est élevé de 6,000 pieds. Elle est célèbre par la Riukandfoss, une des plus hautes et des plus belles chutes d'eau de la Norvège, qui se trouve à son extrémité. La vallée finit abruptement ; elle est fermée par des murs gigantesques ; mais on aperçoit l'em-

brun des eaux turbulentes longtemps avant d'atteindre la chute.

La Riukandfoss (chute d'eau fumante) se précipite dans un abîme d'une hauteur de 780 pieds du haut d'un récif perpendiculaire au plateau. Elle est formée par la rivière Maan, qui prend naissance dans le Mjös-Vand. La vue est effrayante quand l'œil cherche à suivre le torrent au milieu du rugissement de ses eaux; ce lieu est vraiment fascinant!

En quittant la Riukandfoss, je me dirigeai vers le lac Silgiord, partie charmante de la Thelemarken inférieure. A son extrémité supérieure sont les vallées de Morgedal, Flatdal et Grundingsdal, qui abondent en très jolies scènes montagneuses.

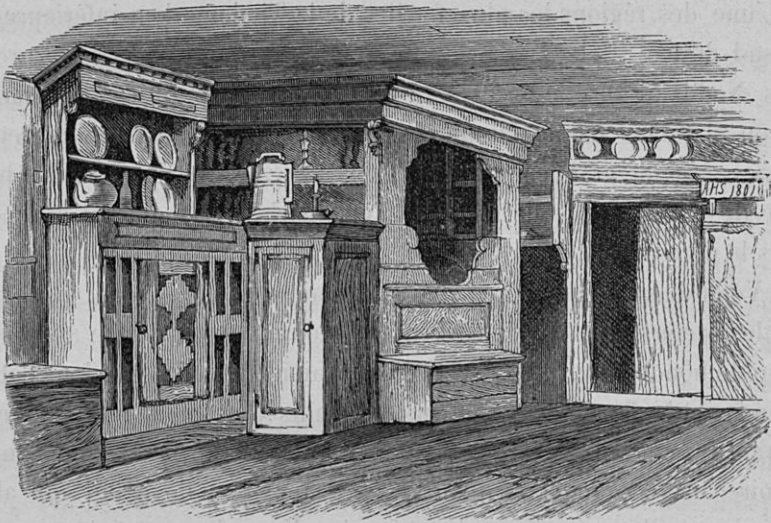
L'une des régions les plus fertiles de la Thelemarken inférieure est au sud du lac Silgiord, dans la vallée où son déversoir prend sa route vers Noddsiö. Des deux côtés du courant, sur les collines dominant le vallon plat dans lequel circule la rivière, on aperçoit de nombreuses fermes, avec de grandes maisons et des hangars qui donnent une belle idée de l'aisance des fermiers de Thelemarken. Ce district est connu sous le nom de Bö.

Voici de quelle manière j'allai la première fois à Silgiord: j'avais fait sur les saeters de la Thelemarken supérieure, connaissance avec beaucoup de bönder, qui, pendant l'été, y avaient amené paître leur bétail; quand vint la fin de la saison, je descendis des montagnes avec eux, suivant les chevaux et le bétail, dans l'intention de les accompagner à la foire aux chevaux de Silgiord et à l'exposition de bétail qui allait avoir lieu à Skien quelques jours après. Nous fûmes rejoints par les troupeaux appartenant aux fermiers, et enfin nous comptâmes plusieurs centaines de têtes de bétail et beaucoup de chevaux. A la brune, nous voulûmes faire halte aux endroits spéciaux bâtis dans ce but, et où les animaux furent parqués pour la nuit. Dans le cortège, il y avait aussi des chariots chargés des produits des laiteries.

Grâce à l'obligeance d'un ami de Christiania, j'avais fait retenir à Silgiord des chambres pour mes amis et moi, dans un magasin de la localité qui était en même temps une auberge. Il avait essayé de m'obtenir des quartiers dans quelques fermes; mais tous les fermiers s'étaient excusés en disant qu'ils seraient honteux de recevoir un étranger dans leurs modestes demeures. Dans ma route, j'avais fait des amis et je les invitai à demeurer avec moi pendant la foire; ils acceptèrent.

avec plaisir, et me déclarèrent un très bon garçon. Quand je fis mon apparition avec mes bõnder, dans leur étrange costume de Thelemarken, l'hôtelier me fit des reproches : il croyait, dit-il que la chambre avait été retenue pour des gentlemen et leurs femmes. Je répondis que cela importait peu, que ces messieurs étaient des bõnder honorables, loyaux et bien connus dans le district. Je commandai un dîner pour douze personnes ; mais il répondit qu'il ne pouvait me recevoir, qu'il n'avait pas de quoi nous donner à manger, point de pain, etc.

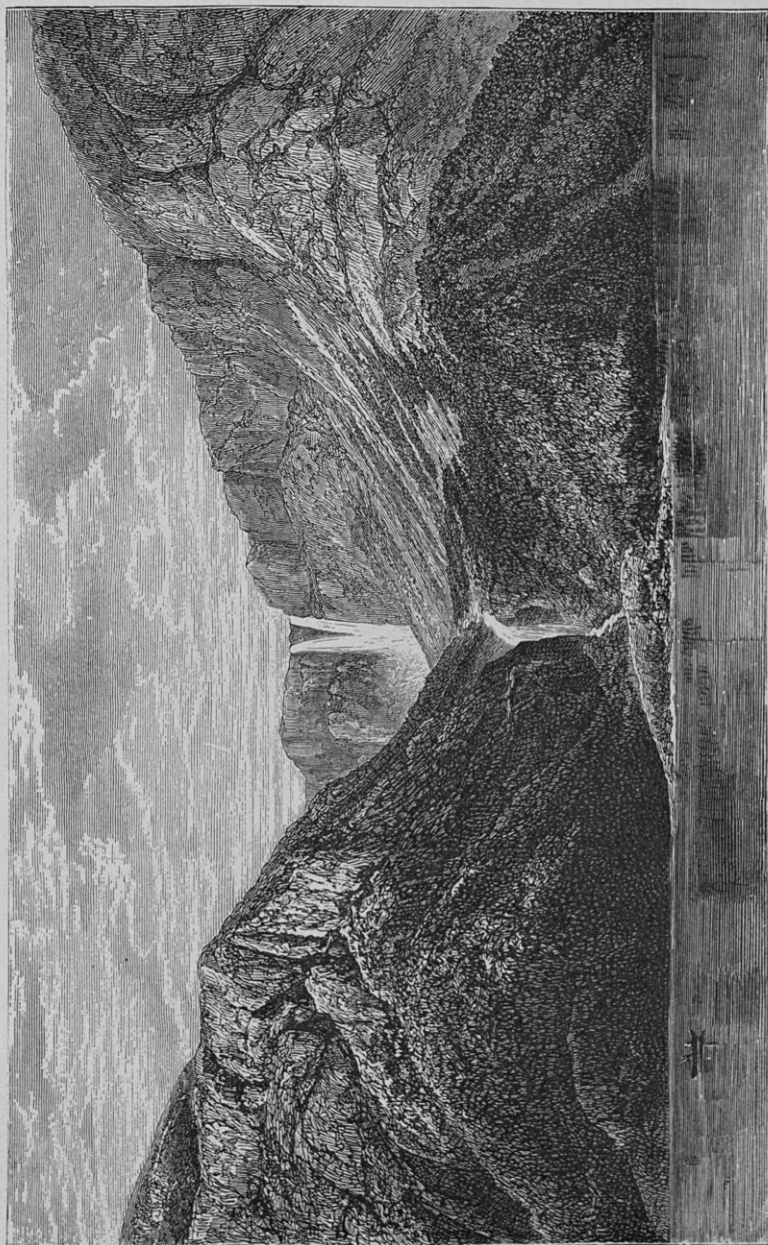
A la fin, il m'ennuya et je me fâchai ; je lui dis que tout cela n'avait



Intérieur d'une chambre en Thelemarken.

pas le sens commun ; qu'un bon et honnête fermier, même s'il portait un costume de paysan, valait tout autre individu. La plupart de ceux qui m'accompagnaient avaient des cheveux gris et appartenaient aux meilleures classes de bõnder. Les chambres avaient été retenues pour moi et j'insistai pour qu'il me les livrât afin d'y traiter mes amis. J'ajoutai que, s'il refusait, je relaterais ses procédés dans les papiers publics. Il se radoucit alors, mais de mauvaise grâce, et ne nous donna jamais assez à manger, outre qu'il demanda des prix exorbitants. Le bruit de cette altercation ne tarda pas à se répandre parmi tous les bõnder, chez lesquels je devins très populaire. Depuis lors, j'ai passé de bons moments au milieu de mes amis de Thelemarken.





La Tyssedalloss.



## CHAPITRE XXXVI

Thelemarken supérieure. — Mjøs-Vand. — Superbe truite. — Un étrange docteur. — Charme des voyages à pied. — Popularité du rifle Remington. — Totak-Vand. — Costume de la Thelemarken supérieure. — Vieux bâtiments. — Église de Raudland. — Légende du cheval brun de Furnaes. — Ferme de Raudland. — Ferme de Berge. — Manière primitive de faire la cour.

La Thelemarken supérieure est riche en paysages sombres et lugubres dans ses vallées profondes, et ses montagnes sont parsemées de nombreux lacs. Le chasseur erre dans ses forêts en quête de gibier et de rennes sauvages ; le pêcheur trouve dans ses cours d'eau et dans ses lacs des truites qui lui mettent la joie au cœur.

Le lac Mjøs-Vand est situé à quelques milles de la Riukandfoss. Un sentier montagneux, partant du plateau qui surmonte la chute, passe par une région herbeuse, sur laquelle sont disséminés beaucoup de saeters. Mjøs-Vand est à 2830 pieds au-dessus de la mer ; il a une longueur de 27 milles. Ses bords sont très irréguliers ; son extrémité méridionale se divise en deux longues branches étroites, tandis que, vers le nord, il se termine au milieu de la scène la plus sauvage. A une courte distance de l'église d'Aamotsdal, la bonne route fait place à un chemin très raboteux, sur lequel cependant peut passer un chariot et qui mène à l'extrémité inférieure du lac, appelé Kromviken, route que

j'ai souvent prise. Les bords, en bien des endroits, sont parsemés de grands espaces appelés *myr* (marécage) qui offrent du danger ; car souvent ils ne sont couverts que d'une mince croûte d'un sol herbeux trop faible pour supporter le poids d'un homme.

Une ferme apparaît çà et là, datant presque des âges préhistoriques. Tout près de la ferme de Hovden, on a construit une école et une chapelle neuve dans laquelle on célèbre le service divin quelques fois par an. La plupart des saeters appartiennent à des fermiers voisins qui en tirent un modeste revenu en les amodiant. J'ai passé bien de jours agréables chez les gens de cette région solitaire.

Les amusements ne sont pas nombreux ; la danse dans les fermes tient le premier rang. Par occasion, ils font une débouche de bränvin. Quand l'un d'eux va à la ville, tous se cotisent et fournissent une certaine somme pour acheter le liquide qui est mis dans un petit baril ; le partage se fait à la ferme. Je me souviens qu'une fois en rentrant à la maison, le fermier me dit : « Paul, le docteur Dunk est venu ! » C'est le nom qu'ils donnent au baril. Ne sachant pas ce que cela signifiait, je répondis : « J'en suis heureux. Est-il allé chasser dans les montagnes ? » Il s'aperçut de ma méprise, mais ne répliqua pas. Le soir, je lui dis : « Où donc est le docteur Dunk ? je trouve étrange qu'il ne soit pas encore rentré. » D'un ton confidentiel, il murmura : « Le docteur est ici ; » et, me conduisant dans une petite chambre, il ajouta : « Le voici, regardez. » Je dirigeai mes yeux vers le point indiqué et j'aperçus le baril ; il continua en riant : « C'est le docteur Dunk ; quand il arrive chez nous, qui vivons dans les montagnes, il est toujours le bienvenu, car il rend nos cœurs joyeux. » Puis la fête commence ; les fermiers s'assemblent et ne quittent pas la place avant que le fût ne soit vide, et chacun boit sa part. Mais, le lendemain matin, un violent mal de tête ne manque pas de faire son apparition, et le fermier dit : « Paul, le docteur Dunk n'est pas si aimable le lendemain que le jour de son arrivée chez nous. »

L'un des grands charmes du voyage en cette contrée, c'est de la parcourir à pied, de quitter la grande route, de suivre les sentiers qui conduisent aux passes des montagnes, d'où l'on obtient des vues dont on ne peut se faire idée sur les routes.

Je connais peu de lacs où la truite soit aussi abondante que



L3 Riukandfoss.



dans celui de Mjøs-Vand. A peine existe-t-il en Norvège une rivière aux eaux claires ou un lac où l'on ne trouve pas ce poisson. Il n'y en a réellement que deux variétés, le *salmo eriox* et le *salmo alpinus*, ou truite alpine. Dans certains lacs, spécialement dans ceux de la Thelemarken supérieure, la première atteint une très grande taille ; j'en ai vu beaucoup pesant de 6 à 12 livres, et, dans des cas rares, jusqu'à 20. Ces deux variétés fréquentent les rivières et les lacs ; cependant, on ne trouve la dernière qu'au nord. En septembre et au commencement d'octobre, elles remontent les rivières pour frayer et on les prend en grand nombre dans des filets ; on les sale pour l'hiver. Ce poisson a une saveur des plus agréables, et sa chair est d'une belle couleur rose ; les fermiers font souvent cuire le frai dans de la crème : c'est un mets délicieux.

Le chasseur et le pêcheur doivent savoir où aller. Il y a dans les montagnes des lacs et des rivières qui foisonnent de truites.

J'ai vu des centaines, des milliers même, de rennes sauvages réunis ; mais il faut une grande habileté pour les approcher. On est des semaines sans en voir un, et le succès dépend de la direction du vent. Le renne marche toujours contre le vent, et, s'il se produit un changement dans son cours, il disparaît aussitôt. Rien ne m'offrait plus de plaisir que de m'en aller seul, avec mon Remington, arme légère et splendide, à la recherche de ces animaux. Ce rifle est très populaire chez les Norvégiens, qui semblent le préférer à tout autre.

De Mjøs-Vand, un sentier conduit au lac Totak, 2170 pieds au-dessus de la mer ; il a environ 17 milles de long et il est le plus large à son extrémité du sud-est. Ses fiords profonds pénètrent comme des baies dans les sombres montagnes, dont quelques-unes s'élèvent à 3000 pieds au-dessus de la mer ; le contraste de l'eau d'un vert foncé avec les rochers produit un effet aussi étrange que sombre. Le costume de la Thelemarken supérieure est moins grotesque que celui de la partie inférieure de la province. Le vêtement des hommes est une jaquette d'un bleu foncé ou noire, un gilet avec boutons d'argent, et un pantalon de même étoffe. Les femmes se mettent sur la tête un mouchoir qu'elles disposent d'une façon particulière et ont un jupon foncé.

Maint bâtiment de ferme est très vieux ; il en est qui sont occupés

par les descendants de familles qui y vécurent longtemps avant l'époque de la peste (1350) et qui furent épargnées par le fléau, lequel parcourut le pays comme l'ange de la mort. On raconte de touchantes légendes sur cette époque terrifiante, alors que la population de districts entiers fut détruite.

Cette peste qui désola l'Europe, dépeupla les districts de la Suède et de la Norvège; il y a une tradition qui prétend que, dans la province de Vermland, l'épidémie ne laissa en vie qu'un homme et une femme. Le fléau apparut aussi en Islande et en Greenland (Groënland); comme il ne reste aucun souvenir des florissantes colonies de ce dernier pays, on suppose que la population entière en fut détruite alors.

L'église de Raudland est fort ancienne. Quand je quittai le cimetière, j'arrivai à une excavation qui me parut singulière. C'était le lieu que la tradition assigne comme sépulture au *Den brune Furnaes hest* (le cheval brun de Fornæs), qui forme le sujet d'une légende des jours de la *Sorte död* (peste noire). Le montagnard qui m'accompagnait devint extrêmement sérieux quand il me raconta l'histoire du noble animal ainsi qu'il suit :

La peste noire atteignit la Norvège en 1349 et 1350, visita ses régions montagneuses les plus sauvages, et pénétra jusqu'aux districts les plus lointains. En beaucoup d'endroits, les habitants des hameaux et des fermes périrent, et personne ne resta pour raconter l'histoire. Le fléau vint aussi en Thelemarken et passa comme une avalanche sur Raudland et Mjös-Vand. Sur la rive du dernier, en face du Hovden, se trouvait la ferme de Fornæs, à laquelle le fameux cheval appartenait. A cette époque, il n'y avait point d'église à Hovden, ni de cimetière; les gens devaient aller prier et se faire enterrer à Raudland. Tous les jours, pendant que la peste fit rage, le cheval vint au cimetière apportant les corps des décédés; au bout de quelque temps, il connut si bien le chemin, qu'il n'eut plus besoin d'être guidé. Bientôt personne n'eut plus la force de le suivre; mais quand le traîneau avait été chargé de cadavres, il allait de lui-même à Raudland, et, dès que les gens chargés du service du cimetière avaient accompli les rites funéraires, l'intelligent animal reprenait tout seul le chemin de son domicile. Ce fidèle serviteur n'avait point de repos; car, dès



qu'il était revenu à Mjøs-Vand, il fallait de nouveau emmener d'autres cadavres ; souvent il était si fatigué, qu'il chancelait dans la neige où il enfonçait et avait à peine la force de s'en tirer. Quand la neige était durcie, il allait et venait promptement ; s'il faisait doux, il fallait qu'il marchât lentement. Enfin le moment arriva où tous les gens de Mjøs-Vand furent morts, un seul excepté. La peste l'attaqua aussi ; se sachant perdu, il mit des fers à glace au cheval, le harnacha, s'attacha lui-même avec une corde sur le traîneau, et mourut. Le cheval enmena lentement le dernier habitant de Mjøs-Vand vers le cimetière de Raudland ; mais, en route, lorsqu'il eut atteint Fal-keriset, à 3040 pieds au-dessus du niveau de la mer, la plus haute colline entre Mjøs-Vand et Raudland, il perdit un de ses fers. Sentant qu'il ne pourrait aller plus loin parce qu'il enfonçait de plus en plus dans la neige, il poussa un hennissement formidable, comme pour appeler à l'aide. Les gens de Raudland l'entendirent, lui apportèrent un autre fer, et il put continuer sa route. Quand le corps eut été enterré, le cheval entra dans le cimetière, alla sur les tombes de tous ceux qu'il avait amenés de Mjøs-Vand et s'arrêta un peu devant chacune. Il avait fini son travail, les gens qu'il avait connus étaient tous inhumés là, personne n'avait plus besoin de ses services. Il s'en alla lentement, la tête basse, vers l'une des anfractuosités entre les moraines, un peu à l'est de l'église, et, là, brisant ses fers, il se laissa aller dans le trou, soupira et mourut. « On appelle encore cet endroit me dit le paysan, en me désignant la crevasse, *heste dokken* (le trou du cheval), et on se souvient encore chez nous de *Furnaes brune* ; ce fut un noble cheval, et nous aimons raconter cette histoire à nos enfants comme nos pères nous l'ont racontée, afin que son nom passe aux générations futures. Oui, ajouta-t-il, ce fut un triste temps pour la Norvège ; à Odefield, à l'autre extrémité du lac, il ne resta qu'une femme mariée.

Le presbytère n'était pas à une grande distance ; le pasteur avait encore la charge de deux autres églises, dont l'une était celle de Mjøs-Vand, où il officiait six fois par an. Il était quelque peu poète et avait publié des hymnes ; il était franc dans ses manières, libéral dans ses vues, et vraiment hospitalier.

L'église luthérienne est l'église nationale de la Suède et de la Nor-

vège; ce n'est que depuis peu que d'autres sectes ont été autorisées à bâtir des maisons d'adoration; cependant, même aujourd'hui, certains offices ne peuvent être célébrés que par des luthériens.

Non loin de l'église est située l'ancienne ferme de Raudland, avec un stabbur que l'on dit avoir été construit vers l'an 1000. Près du bord, est la ferme de Berge, embrassant huit bâtiments — la maison d'habitation est un type de l'architecture de Thelemarken. A gauche de l'entrée, il y avait une chambre de 20 pieds carrés environ, avec la cheminée habituelle dans un coin, meublée d'une grande table peinte en rouge, d'un banc de bois et de quelques chaises de formes bizarres, faites chacune d'un tronc d'arbre; les fenêtres consistaient en petites vitres de verre. Dans deux coins de la chambre, on avait construit des lits qui ressemblaient à des coques de navire; ces lits étaient peints en couleurs vives et ils atteignaient presque le plafond, qui avait 8 pieds de haut. Un buffet colorié comme les lits, aussi haut que la chambre et scellé au mur, contenait des assiettes, des verres, des cuillers, etc. Trois fenêtres, dont deux ornées de pots de fleurs, donnaient un jour suffisant. Le plancher était sale, car on ne le lavait que tous les samedis et les gens y entraient sans cesse avec les souliers crottés. En face de la maison d'habitation se trouvait le stabbur, datant sans doute de plus de cinq cents ans; mais j'ai vu des maisons de bois beaucoup plus vieilles dans diverses parties de la Norvège. La planche de la page 476 donne une juste idée d'un stabbur. Je montai par une échelle rapide à l'étage supérieur et j'entrai dans la chambre après avoir fait tourner dans la serrure une énorme clef; la porte tournait sur des gonds d'une forme étrange, et le jour n'arrivait dans la pièce que par une ouverture fantastique de la piazza. Cette chambre sombre sentait le moyen âge, car tout y paraissait vieux et très bizarre; les principaux objets étaient d'énormes armoires portant les noms de leurs propriétaires; chacune des trois filles de Rickard, le maître de l'endroit, avait son armoire marquée de son nom, et dont le contenu devait former une part importante de sa dot, sous forme de hardes, vêtements et bijoux. Sur des traverses pendaient quatorze peaux de mouton blanches comme la neige; plusieurs nappes avec des ouvrages de fantaisie au crochet à chaque bout, et des couvertures de couleurs bariolées de Vossevangen, étaient disposées autour de la chambre. Il y avait un lit où dormaient autrefois

le mari et la femme ; mais, depuis que les filles avaient grandi, toutes occupaient leurs chambres dans la maison précédemment décrite. La chambre du bas contenait de grands casiers à grain placés l'un à côté de l'autre ; de plus, des provisions de mouton et de lard salé, des sacs de farine et des paniers de laine, dont une partie était cardée. Rickard et sa femme Sigrid se montraient hospitaliers au suprême degré, et Torbiör, Sigrid et Ingeborg, leurs filles, étaient des modèles de prospérité. Je me souviendrai longtemps des belles journées que j'ai passées à Berge.

Parmi les anciennes coutumes de la population rurale qui règnent encore sur bien des points de la contrée, il faut compter celle appelée *frieri*, qui signifie en réalité « faire la cour ». J'ai eu occasion d'en être témoin et quelquefois je m'en suis beaucoup amusé.

Le samedi, les parents qui veulent avoir une nuit de bon repos et ne pas être éveillés par des cognements incessants, laissent leurs portes ouvertes ; car, s'ils ont beaucoup de filles, ils peuvent être sûrs qu'elles auront aussi beaucoup de visiteurs. Les demoiselles demeurent souvent fort loin ; conséquemment les amoureux ont à faire des milles, et parfois par des nuits obscures, sur la neige et sur des lacs glacés, ou par des sentiers dangereux quand le temps est très froid ; mais rien ne semble arrêter leur détermination, si ce n'est une pluie battante. Il est généralement convenu que l'heure de l'arrivée ne doit sonner que quand les vieux se sont retirés.

Un étranger peut à peine croire à cette absence d'artifice dans bien des districts, et il lui est difficile de la comprendre. Quand je revenais fatigué et mouillé de la chasse, ou d'une excursion dans la montagne, ou de la ferme d'un ami, l'un des membres féminins de la famille me mettait au lit comme si j'eusse été un enfant, et bordait ma couverture en me recommandant de bien dormir et en me souhaitant « une bonne nuit ». Le lendemain matin de bonne heure, quand j'étais encore au lit, la mère ou la fille m'apportait une tasse de café.

## CHAPITRE XXXVII

Songadal. — Un orage dans les montagnes. — Chevaux solitaires. — J'arrive à un saeter. — Course dans la montagne. — Arrivée à Baerunuten. — L'approche de l'hiver. — De Grungedal à Haukelid fields. — Le lac Stad. — Le saeter Haukelid. — Une tempête de neige. — Knut Biörgufsen. — Ferme de Havredal. — Le Havredal. — Une fête à Havredal. — Sur la route de Rôldal. — Bienvenue à Rôldal. — A travers le Hardanger.

L'aspect du paysage, à l'extrémité supérieure du lac Totak, produit une profonde impression, car Raudland fields s'élève de 2840 pieds au-dessus de ses eaux d'un vert foncé. D'ici, l'étroit Songadal, dans un endroit entièrement bloqué par des rochers immenses, prend sa route dans la direction du nord-ouest. Pendant que j'errais seul pour m'approcher du lac Songa, dans l'intention d'atteindre la ferme montagnaise de Baerunuten, je fus surpris par un orage épouvantable. La pluie était froide et le vent soufflait presque en tempête; le brouillard devenait si épais que je ne pouvais plus reconnaître les contours des montagnes qui me servaient de guide, et je perdis mon chemin. Tout en marchant et en essayant de retrouver le sentier, j'arrivai à un saeter où logeaient deux hommes de Thelemarken inférieure, qui gardaient du bétail.

J'en fus ravi, car il se faisait tard. C'étaient de vieilles connaissances. Grand fut leur étonnement lorsque j'entrai dans la hutte ; ils firent de leur mieux pour me bien accueillir, jetèrent du bois sur le feu et me donnèrent de grand cœur leur nourriture ordinaire. Kittel, excellent garçon, me dit en plaisantant : « Ami Paul, ceci est l'hôtel royal. » Nous en rîmes beaucoup, car le lieu n'était guère appétissant.

De la paille malpropre étalée par terre nous servit de lit, et les peaux de mouton étaient loin d'être appétissantes. Ils s'excusèrent du pauvre logement qu'ils avaient à m'offrir et me dirent que, s'il n'avait pas été si tard, ils m'auraient conduit à un saeter tenu par des filles. « Car vous savez, Paul, ajoutèrent-ils, que ces saeters sont beaucoup plus propres que ceux des hommes. »

Le lendemain, le temps s'étant remis au beau, je dis adieu à mes amis et je continuai ma chasse tout seul, le district m'étant bien connu. Tout en marchant, je fus saisi de crainte en entendant un lourd piétinement ; c'était un groupe de onze chevaux qui paraissaient enchantés de voir un homme et qui arrivaient sur moi en gambadant et en se rémoussant ; ils appartenaient à différents saeters où on les avait laissés brouter durant l'été. Pendant une de mes excursions, la brune était venue quand j'arrivai à un saeter, simple hutte en pierre, dans laquelle j'aperçus, à travers les fentes de la porte, la lumière d'un feu qui flambait, et j'entendis des sons de voix. Je frappai en disant :

— Ne voulez-vous pas ouvrir la porte à l'étranger ?

Aussitôt on tira le verrou de bois, qui servait à empêcher le bétail d'entrer dans la hutte, et je vis deux femmes, une jeune fille d'environ vingt ans et l'autre plus âgée. La hutte me parut propre ; un lit était perché très haut et, sur un côté, on avait établi un foyer ; sur des planches, on voyait des vases contenant du lait. La comparaison de ces femmes avec celles que j'avais rencontrées dans les saeters de Hardanger ne leur était favorable ni en aspect, ni en propreté. Ce saeter avait vingt-six vaches laitières, vingt têtes de bétail et deux chevaux. Il était situé sur la rive d'un cours d'eau, le Valasið, qui se jette dans la Songavand.

Le trajet vers le nord sur le Sauerflot me parut charmant, car le plateau ondulait, le sol était ferme sous les pieds, et les marais solides.

par suite de la sécheresse de l'été. On avait placé à de courtes distances des blocs de pierre hauts de plusieurs pieds, presque en vue l'un de l'autre, pour indiquer le chemin, et le pays était entièrement couvert de lichen.

Non loin de Songa-Vand se trouve la ferme solitaire de Baerunuten, où je fus reçu avec beaucoup de bonté par la famille.

Des coups de vent froids et soudains m'avertirent que, dans les régions supérieures, l'hiver arrivait. De Baerunuten, j'allai dans Grungedal, et j'arrivai à la superbe grande route qui va de Hardanger à Christiania, avec l'intention de traverser les Haukelid fields jusqu'à Røldal, et d'aller de là à Odde.

L'obscurité pendant la nuit, dans les vallées ombragées par les montagnes, est si intense avant que la neige couvre le sol et quand le ciel est couvert, que souvent on ne distingue pas à deux pas de soi ; il m'est arrivé bien des fois, après avoir fait quelques pas hors d'une porte, de ne plus pouvoir la retrouver, et j'éprouvais la même sensation de frayeur que celle que j'avais ressentie pendant une aveuglante tempête de neige.

De Grungedal, pauvre district avec quelques fermes, la route monte graduellement aux Haukelid fields, en côtoyant maints lacs solitaires. Sur les bords de la Vaagslid-Vand, on voit la confortable ferme de Botnen, et, plus loin, celle de Vaagslid. Le lac le plus élevé et le dernier sur la route est celui de Staa, à 3010 pieds au-dessus de la mer ; là finissait la route, qui est en voie de construction ; les ouvriers étaient retournés chez eux ; car, en cette saison avancée de l'année, on suspend les travaux.

Sur les bords de la Staa-Vand est situé le saeter Haukelid, qui est maintenant une confortable maison que le gouvernement a fait construire pour la commodité des voyageurs. J'atteignis l'endroit juste à temps pour échapper à une tempête de neige qui dura toute la nuit et une partie de la matinée suivante. Nous étions au dernier jour de septembre, et, l'année précédente, au même lieu, j'avais eu un temps semblable ; la difficulté que j'avais éprouvée pour traverser les montagnes avec mes amis de Røldal me revint en mémoire ; car nous dûmes piétiner dans la neige nouvellement tombée, enfonçant souvent jusqu'à la taille et tombant contre des rochers en partie cachés.

L'ami Knut Biörgufsen, qui avait alors la garde de l'endroit, me fit un accueil cordial : c'est un bon et honnête garçon, et sous son toit hospitalier le temps ne me parut pas long.

Quand le ciel se fut remis au beau, Knut me proposa de visiter la ferme de Havredal, sur le lac Bordal, à 2830 pieds au-dessus du niveau de la mer. J'acceptai sur-le-champ ; car Ole Ormsen, son propriétaire, était un de mes bons amis. Nous partîmes donc, et, après une bonne marche de 4 à 5 milles dans la direction de l'est, nous arrivâmes à la ferme.

En m'apercevant, Ole put à peine en croire ses yeux. Il apporta aussitôt une bouteille d'eau-de-vie dont il conservait une petite provision pour des occasions spéciales ; il but un *skål* en mon honneur et me souhaita la bienvenue à sa ferme ; une fête fut préparée et il était tard lorsque nous nous retirâmes. Knut et moi, nous eûmes la chambre des invités au premier étage, et nous dormîmes dans d'excellents lits. Après s'être consultés, Ole et Knut conclurent que, si je désirais traverser Røldal, je devais me hâter, car il pourrait se faire que là neige devint trop épaisse ; tous deux voulurent m'accompagner. Après un autre jour de fête au saeter Haukelid, et après avoir vidé deux bouteilles du porto de Knut, le lendemain matin de bonne heure, par un ciel clair, nous partîmes pour Røldal, où nous arrivâmes avant le soir.

Le lac Røldal, à 1200 pieds au-dessus du niveau de la mer, est situé dans un enfoncement entouré de tous côtés par des montagnes. L'église est à son extrémité septentrionale et les fermes sont nombreuses sur ses bords. Ole et Knut se trouvaient là comme chez eux ; car, de même que moi, ils y avaient un grand nombre de bons amis. Mes camarades, qui m'avaient accompagné l'année précédente, me firent un accueil très cordial ; on répéta les mêmes fêtes que dans les autres fermes, à Rabbi, Hagen, Haugen, Yuvet et autres, et je dus raconter tout ce que j'avais fait depuis que je les avais quittés. Parmi nos amis, je citerai particulièrement le vieux Jacob, qui aimait à parler littérature et voyages, pendant que son gendre faisait des bottes ; il était toujours triste quand je le quittais et ne manquait jamais de dire : « Revenez bientôt, nous reprendrons l'entretien. »

La route de Røldal à Odde est très escarpée après que l'on a quitté le lac, et l'on traverse une région bouleversée, sauvage, dont le paysage

fait les délices du spectateur ; après une descente abrupte, on atteint Odde. Là, je vis que la partie intérieure du fiord de Hardanger était gelée sur un espace de deux ou trois milles et le steamer retenu par la glace le long du bord. L'hiver était venu.

FIN



L'église de Hagby.



# TABLE

A ROBERT WINTHROP . . . . .	iii
PRÉFACE . . . . .	iii

## CHAPITRE PREMIER

Traits caractéristiques de la péninsule scandinave. . . . .	1
---	---

## CHAPITRE II

De Londres à Göteborg. — Hospitalité native. — Un diner suédois. — Mets étranges. — Voyage par chemin de fer en Suède. — Une salle à manger modèle. — Scène pittoresque. . . . .	4
--	---

## CHAPITRE III

Stockholm. — Première impression. — Grande politesse. — Sociabilité du peuple. — Vie extérieure. — Charmantes dames. — Longs crépuscules. — Parcs. — Magnifiques faubourgs. — Dimanche. — Un établissement d'instruction. — Institutions libres. — Écoles . . . . .	15
---	----

## CHAPITRE IV

Charles XV, roi de Suède et de Norvège. — Son accueil amical. — Conversation sur différents sujets. — Sa sympathie pour les Français. — Il est opposé à la peine de mort. — Une visite au palais Ulriksdal. — Goûts de Sa Majesté. — Le parc Haga. — Un dimanche en Suède. — Palais de Rosendal. — Un visiteur matinal. — Photographies. — Mort du roi Charles. — Regrets sur sa perte. . . . .	39
---	----

## CHAPITRE V

Appareillage vers le soleil de minuit. — Navigation à vapeur dans la Baltique. — Caractéristique des passagers. — Arrangement. — Aspect de la côte. — Débarquement. — Fêtes à bord. — Un hameau. — Haparanda. — Manière de voyager. . . . .	40
---	----

## CHAPITRE VI

- La contrée en dedans du cercle Arctique. — Je quitte Haparanda. — Une station finnoise.  
 — Les moustiques. — Conducteurs féminins. — Bonté du peuple pour les bêtes de  
 somme. — Fermes confortables. — Un hameau. — Le soleil de minuit. — Sattajärvi.  
 — Désir d'aller en Amérique . . . . . 59

## CHAPITRE VII

- Deux manières d'aller au nord. — Traversée de la Torne. — Montée de Muonio — Une  
 station de bateaux. — Fabrication du goudron. — Fourmis. — Muoniovaara. — Le  
 Palojoki. — Pluie d'orage. — Fermes solitaires. — Pêcheurs. — Une maison de  
 refuge. — Descente vers la mer Arctique. . . . . 73

## CHAPITRE VIII

- L'île de Magerö. — Gjaesver. — Saleté des maisons de pêcheurs. — Charmant foyer septen-  
 trional. — Bétail carnivore. — Temps pluvieux et changeant. — Fiord verdoyant. —  
 Ascension du cap Nord. — Paysage désolé. — Un oiseau errant. — Le soleil de minuit. 111

## CHAPITRE IX

- Fusion du lever et du coucher du soleil. — Bodö. — A travers la péninsule scandinave. —  
 Venset. — Vallée Saltdalen. — Rognan. — Mes voyages africains en Norvège. — Gens  
 simples et contents. — Race primitive. — Hameau abandonné. — Hospitalité. — Filles  
 du village d'Almindingen. — Dîner de famille. — Storjord. — Légendes de la côte. —  
 Le précipice Kvaen et la baie de l'Homme mort. — Orage arctique. — Lang-Vang.  
 — Pucés scandinaves. — Skjónstuen. — Fagerli. — Ferme de Larsen. — Candi, billon  
 et baisers. — Moulins à blé. — Préparatifs pour traverser le pays. — Mon bagage et  
 mes provisions. . . . . 119

## CHAPITRE X

- Tenne d'été laponne. — Scène aride et désolée. — Sulitelma et son grand glacier. — Campe-  
 ment lapon. — Intérieur désagréable. — Malpropreté et vermine. — Bon traitement. —  
 Dure existence. — Le lac Pjeskajaur. — Passage à gué de la rivière. — Tente laponne.  
 — Aspect des femmes et des hommes. — Vases et cuillers, nouvelle manière de les  
 laver. — Arrivée d'un troupeau de rennes. — Le lait et la façon de le traire. — Fro-  
 mage de renne. — Voyage difficile. — Njungis. — Qvickjock. — Niavi. — Jock-  
 mock. — Le baron de Düben. — Feux dévastateurs. — Vuollerim. — Superbes chutes.  
 — Lulea. — Prison. — Ivrognerie. — Réception par le gouverneur. . . . . 135

## CHAPITRE XI

- Climat d'été en dedans du cercle Arctique. — Végétation. . . . . 163

## CHAPITRE XII

- Les saisons près du cercle Arctique. — Maisons de ferme. — Chambre de réception et  
 cuisine. — Nourriture habituelle. — Holmsund. — La maison D... et C<sup>ie</sup>. — Sa pré-  
 voyance et sa philanthropie. — Umea. — Réception par le gouverneur. — Écoles

d'agriculture. — Un accueil cordial. — Un charmant jardin. — Plats natifs. — Scène religieuse. — Jolis noms de femmes. — Banques. — Un cas de fièvre typhoïde. . . . 170

## CHAPITRE XIII

Provinces méridionales de Westerbotten. — Angermanland. — Une belle rivière. — Ornsköldsvik. — Une côte pittoresque. — Hernösand. — Je quitte Hernösand. — Une route charmante. — Scène rurale. — École d'agriculture à Nordvik. — Beaux bâtiments. — Quartiers des étudiants. — Règlements. — Accueil hospitalier. — Un diner. — L'hôtesse. — Honnêteté du peuple. — Amélioration dans la végétation. — Pommiers. — Le hameau de Nora. — Changements de température. — Une réunion. — La rivière Angermann. — Une belle ferme. — Grande hässja. — Fabrication du beurre. — Harmanær. — L'église paroissiale. — Épitaphes dans le cimetière. — Comment on a soin du pauvre. — Funérailles à Njutanger. . . . . 182

## CHAPITRE XIV

D'Ostersund en Norvège. — Maisons de fermiers en Jemtland. — Paysage sur la route. — Un troupeau de bétail. — La ville d'Ostersund. — Une confiante hôtesse. — Frösö. — Fossoyeurs. — Départ d'Ostersund. — Forêts immenses. — Gibier. — Une pittoresque contrée. — Une cheval intelligent. — Areskutan. — La frontière norvégienne. — Descente vers la mer. — Scène superbe. — Une ancienne ferme. — Levanger. — Un district fertile. — Trondhjem. — . . . . . 192

## CHAPITRE XV

Fin de la saison du touriste. — Mauvais temps. — Voyage avec une jeune dame. — « Prenez garde à vos courroies. » — Un cheval paresseux et intelligent. — Une ferme de montagne. — Les montagnes Dovre. — Destruction des récoltes. — Gelée. — Désespoir des fermiers. — Une tempête de neige. — Trainage en Septembre. — La Romsdal. — Belle vue. — Nombreuses chutes d'eau. — Une confortable auberge de campagne. — Le fiord Molde. — La ville de Molde. — Diner chez le gouverneur. — Routes commodes. 210

## CHAPITRE XVI

## BERGEN

Le port de Bergen. — Fondation de la ville. — Un endroit pluvieux. — Le marché au poisson. — Une vision de beauté féminine. — Une intéressante école industrielle. — La cathédrale. — Confirmation. — Jours de changement des servantes. — Aspect aimé du Strandgaden. — Hospitalité de Bergen. . . . . 223

## CHAPITRE XVII

## LES FIORDS

Fiords de Scandinavie. — Leurs murs et vallées terminales. — Action des glaciers. — Terrasses ou brèches de mer. — Phénomènes et causes. — Lignes de côtes et marques de la mer. — Élévation et abaissement du pays dans les temps modernes. — Ne peut être utilisé comme mesure de temps. — Vues du professeur Kjerulf sur ce sujet. — Théories de l'iceberg et du glacier. — Mouvements inégaux et intermittents, et longues périodes de repos. — Changements dans le climat et dans la distribution de la vie des plantes et des animaux . . . . . 238

## CHAPITRE XVIII

## LES GLACIERS DE LA SCANDINAVIE

Immenses champs de neiges perpétuelles. — Sources des glaciers. — Comment on les appelle. — Glaciers au nord du cercle Arctique. — Glacier au sud du cercle Arctique. — Étude sur la naissance et l'accroissement d'un glacier. — Causes de sa formation. . . . . 249

## CHAPITRE XIX

## LE FIORD SOGNE

Le Sogne. — Entrée du fiord. — Profondeur du fiord. — Les branches latérales et leur profondeur. — Bønder à bord des steamers. — Passagers de troisième classe. — Vallée des fiords. — Le fiord Fjaerland. — Glaciers. — Je quitte le Fjaerland. — Le fiord Sogndal. — La vallée Sogndal. — Vue superbe du fiord. — Un beau cône. — Le fiord Lyster. . . . . 253

## CHAPITRE XX

## LES SNEBRAEER JUSTEDAL

Les glaciers Justedal. — Vastes champs de neige. — La vallée et l'église de Justedal. — Le glacier Nygaard. — Faaberg. — Maisons de ferme malpropres. — Peu engageant. — Draps de lit. — Un saeter. — Aspect du glacier Lodal. — Une superbe caverne de glace. — Marche du glacier. — Un glacier, rivière de glace. — Mouvement d'un glacier. — Moraines. — Le glacier Stegeholt. . . . . 260

## CHAPITRE XXI

Deux agréables connaissances. — Une invitation à visiter Krokengaard. — Arrivée à la ferme. — Un hôte vénérable. — Une réunion de famille. — Une dame de Hollande. — Un jeu de croquet. — Fruits délicieux. — Foyer d'un gentleman. — Vie auprès du fiord. — Familles industrielles. — Hospitalité scandinave. — Diner d'adieu. — Adieu à Krokengaard. . . . . 266

## CHAPITRE XXII

## LE FIORD AARDAL

Le fiord Aardal. — Sa splendide entrée. — Vallées sauvages des fiords. — Bateaux sur le lac. — Retour des saeters. — Un lac lugubre. — La ferme Moen. — La Hjaelledal-foss et la Hagadal-foss. — La ferme de Hofdal. — La ferme de Vetti. — Le Mark ou Vetti-foss. — Le fiord Aurland. — Le fiord Naero. — Grandeur de la scène. — Gudrangén. — La Naerodal. — La brèche de Stalheim. — Un beau paysage. — Vossevangen. — Le fiord Graven. . . . . 274

## CHAPITRE XXIII

## LE RIAN T HARDANGER

- Le fiord Hardanger. — Ses beaux paysages. — Melderskin. — Rosendal. — Tempêtes d'automne. — Un dimanche sur le fiord. — Toilette de la fiancée. — Fiancés en route pour l'église. — Ulvik. — Cour de justice. — La ferme Lione. — Accueil amical de Lars. — L'Eidfiord. — Une bourrasque. — Eau merveilleusement phosphorescente. — Vik. — Voyage à la Voringfoss. — Une vue superbe. — Le Sor-fiord. — Les plus charmants fiords de la Norvège. — La Tyssedal-foss. — Le lac Ringedal. — Eau bleu foncé. — La Skjaeggedal ou Rengedal-foss. — Norvège. — Belle chute d'eau. . . . . 292

## CHAPITRE XXIV

## LES SAETERS

- Les saeters. — Époque du départ pour les montagnes. — Préparatifs avant de se rendre aux saeters. — Hameaux déserts. — Départ de Stavanger. — Samson. — La vallée Suledal. — Réception au presbytère. — Ferme de Samson. — Le lac Suledal. — Sur les montagnes à Røldal. — Le Valdai. — Le saeter Valdai. — Une famille de Hardanger. — Vie du saeter. — Dimanche. — Départ du père pour la ferme. — Hautes montagnes. — Neige rouge. — Le saeter Björn-Vand. — Ambjør et Marthe. — Adieu au saeter Björn-Vand. . . . . 320

## CHAPITRE XXV

- Christiania. — Latitude de la ville. — Caractéristique de ses habitants. — Maisons. — Manière de vivre. — Peuple hospitalier et bon. — Foyers délicieux. — Société de Christiania. — Un repas royal. — Convives distingués. — Écrivains norvégiens. — Le Palais Royal. — L'université. — Édifices publics. — Les environs de la ville. — Le fiord Christiania. — Oscar Hall. — Saeter Frogner. — Sarabråten. — Départ de la ville. . . . . 339

## CHAPITRE XXVI

- L'île de Gotland. — Wisby. — Son ancienne importance commerciale. — Saga sur l'île. — Restes des anciens temps. — Pierres commémoratives. — Les anciens habitants Wikings. — Fortifications et ruines de Wisby. — Son ancienne prospérité et sa chute. — Vieilles monnaies. — Marchands princiers. — Églises. — Dixième, onzième et douzième siècles. — La crypte de Saint-Göran (Saint-Georges). — Saint-Lars. — Saint-Nicolas. — Ruines. — Excursions dans l'île. — Nombreuses églises. — Un pays fertile. . . . . 345

## CHAPITRE XXVII

- Upsal. — L'Université. — Les Nations. — La bibliothèque. — La cathédrale. — La vieille Upsal. — Les monticules du roi. — Surexcitation en ville. — Les étudiants. — Chant en chœur. — Sérénades aux jeunes dames. — Chant. — Cérémonie accompagnant la délivrance des grades. — Diplômes. — Le banquet. — Menu. — Le bal. — Jeunes dames suédoises. — Le Gouverneur de la province. — Sa descendance écossaise. — Le vieux château. — Un concert. — Diner au château. — Une charmante famille. . . . . 364

## CHAPITRE XXVIII

- Les âges de la pierre, du bronze et du fer en Scandinavie. — Climat du premier âge de la pierre. — Extinction des grands mammifères, après le premier âge de la pierre.

— Kjökkenmiöddlinger, ou amas de coquilles. — Les constructeurs des tombes de l'âge de la pierre. — Ustensiles grossiers. — Poteries. — Quatre différents groupes de tombes. — Tombes en morceaux de pierres. — Tombes à passage. — Cercueils de pierre. — L'âge du bronze. — Étrange rocher gravé. — Tombes avec ossements brûlés et non brûlés. — Ustensiles et ornements de bronze et d'or. — Poteries de l'âge du bronze. — Rocher gravé avec chevaux et bétail. — Fin de l'âge du bronze. . . . . 377

## CHAPITRE XXIX

### PREMIER, DEUXIÈME ET DERNIER AGE.

Les premier, moyen et dernier âges du fer en Suède et en Norvège. — Leur durée. — Trouvailles de coins étrangers. — Rapports commerciaux avec les Romains. — Tombes nombreuses de l'âge du fer. — Intéressantes trouvailles de l'âge du fer. — Beaux objets ou ornements de bronze, argent et or. — Accoutrement d'un chef norse. — Valeur des objets de verre. — *Baustastenar* (tombes). — Les Runes. — Alphabet runique. — Runes anciennes et récentes. . . . . 411

## CHAPITRE XXX

### LE DERNIER AGE DU FER OU DES VIKINGS.

Le dernier âge du fer ou Viking. — Apparition subite des Vikings dans l'Europe occidentale et méridionale. — Armes dont se servaient les Vikings. — Expéditions pacifiques et guerrières. — Inscriptions intéressantes sur des pierres runiques. — L'ancien pont de Tåby. — Ponts avec pierres runiques. — Coutumes et habitudes des Scandinaves dans la dernière partie de la période païenne. — Manière de bâtir. — Point de cheminée. — Forts de pierre. — Restes à Ismanstorp. — Ustensiles de ménage. — Manière d'enterrer pendant l'époque viking. — Une pierre runique remarquable. — Construction de vaisseaux chez les Norse. — Grandes flottes. — Pierre runique expliquant les formes des vaisseaux. — Navire viking trouvé dans la Norvège méridionale. — Comment on enterrait les Vikings. . . . . 421

## CHAPITRE XXXI

Foires en Scandinavie. — Foire à Laerdalsoren. — Arrivée à la foire par bateaux. — Une place encombrée. — Costumes du district de Laerdal. — Articles de vente. — Comment le peuple est logé aux foires. — Marchandises populaires. — Bons moments. — Paroxysme de la foire. — Une foule joyeuse. — Manière de faire la cour. — Arrangements. — Scène d'adieu. . . . . 438

## CHAPITRE XXXII

Un superbe grand chemin. — Entrée de la Laerdal. — Le portail de Lysne. — Le défilé de Galderne. — Abondance de saumon. — La ferme de Husum. — Le vieux Roar Halversen. — Comment on hérite des noms de famille. — Indépendance du peuple. — Comment une ferme passe d'un père à son fils. — Une touchante scène de famille. — La nourriture des districts ruraux. — L'ancienne église de Borgund. — Adieu à Husum et à Laerdal. . . . . 443

## CHAPITRE XXXIII

La ferme de Nystuen. — Une maison de refuge. — Vie à Nystuen. — Descente dans Valders. — Costume de Valders. — Hospitalité en Vang. — Étiquette parmi les Bønders. — Caractère du bonde norvégien. — Habilité des bønders. — Rites sacrés d'hospitalité. —

Comment je vins à Vang. — Un Storthingsmand. — L'Église de Vang. — Un ecclésiastique modèle. — Travaux du pasteur de la paroisse. — Ferme de Haugen. — Comment les invités sont traités. — Naissance d'un enfant à Haugen. — Ferme de Nertrøst. — Un baptême. — Danse en Valders. — Amis célibataires. . . . . 454

## CHAPITRE XXXIV

Norvège méridionale. — Un long grand chemin. — La population fermière. — Belles fermes. — Maisons confortables. — Villes de Norvège. — Comment on maintient la paix publique. — Pieux excursionnistes. — La demeure d'un juge. — Prestation de serment. — Saetersdal. — Un peuple de haute taille. — Costumes de Saetersdal. — Vieux Stabburs en Osse. — Caractère du peuple du Saetersdal. — Valle. — Paul Paulsen. . . . . 467

## CHAPITRE XXXV

Thelemarken. — Un beau type de peuple. — Costumes. — Mécomptes en voyage. — Une chambre dans une vieille ferme. — Entrées dans Thelemarken. — Le Bandaks Vand. — Mines d'argent de Kongsberg. — La ferme de Bolkesjo. — Un riche fermier. — Maison intéressante à Bolkesjo. — Le lac Tin. — La Rjukandfoss. — Le lac Silgjord. — Ma première connaissance avec Silgjord. — Je suis les troupeaux de bétail. — Réception de mes amis de Thelemarken. . . . . 475

## CHAPITRE XXXVI

Thelemarken supérieure. — Mjøs Vand. — Superbe truite. — Un étrange Dr Dunk. — Charme des voyages à pied. — Popularité du rifle Remington. — Totak Vand. — Costume de Thelemarken supérieure. — Vieux bâtiments. — Église de Raudland. — Légende du cheval brun de Furnaes. — Ferme de Raudland. — Ferme de Berge. — Manière primitive de faire la cour. . . . . 483

## CHAPITRE XXXVII

Songadal. — Un orage dans les montagnes. — Chevaux solitaires. — J'arrive à un saeter. — Course dans la montagne. — Arrivée à Baerunuten. — L'approche de l'hiver. — De Grungedal à Haukalid fjelds. — Le lac Stad. — Le saeter Haukelid. — Une tempête de neige. — Knut Björgufsen. — Ferme de Havredal. — Le Havredal. — Une fête à Havredal. — Sur la route de Røldal. — Bienvenue à Røldal. — A travers le Hardanger. . . . . 492

## FIN DE LA TABLE











